

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the entire page.

Tome 2

**Valentin
et ses copains**

Daniel Déjardin

TOME 2

Valentin et ses copains

Daniel Déjardin

CHAPITRE 1

RETOUR

De retour d'Australie, pourtant confortablement installé sur son siège près d'un hublot de l'Airbus A 380 survolant l'océan indien, Valentin s'ennuyait. Dix-sept mille kilomètres, plus de vingt heures de voyage ! C'était vraiment très long.

Il fouilla dans le sac à dos de voyage posé à ses pieds, en sortit la boîte à secret japonaise, cadeau de ses amis. Ses doigts habitués manipulèrent les pièces rapidement, sans intervention de sa volonté. Aucun tâtonnement, aucune erreur, douze mouvements et la boîte s'ouvrit révélant une feuille de copie simple pliée en huit. Il déplia une fois de plus le papier qui ne contenait qu'une seule phrase : *Valentin, tu es notre ami pour la vie*. Le reste de la feuille était occupé par huit signatures : Mathilde Marchand, Pauline Fresnoy, Lucie Roche, Eva Lacourt, Gilles Arroux, Florian Marlin, Olivier Chanat et Pascal Boulot, signatures accompagnées de cœurs et d'émoticônes maladroitement dessinés. Une fois de plus une agréable sensation envahit sa poitrine et ses yeux bleus pailletés de jaune s'embruèrent d'émotion. Oui, ces filles et ces garçons composaient bien le premier cercle de ses amis et il était prêt à tout pour les aider, les épauler, les secourir au besoin.

Fermant les yeux, il se revit dans sa classe de cinquième C. Les visages de tous ses camarades défilèrent sur l'écran de ses souvenirs, amicaux, hostiles ou neutres. Pourquoi certains l'avaient-ils pris en grippe dès son arrivée ? Que Tony Thénard dit Thénardier ne l'aime pas, il comprenait bien pourquoi. Il avait su résister à ses brimades, l'avait contré dans ses démonstrations de force, l'avait confondu dans ses tentatives de vol. Clément Barilla dit Clébar ne valait pas mieux, admiratif de la force brutale de son copain, il n'en était que la pâle doublure, c'était un ennemi par procuration. Morgane Joly elle, lui en voulait d'avoir soustrait son esclave Eva à sa domination et de l'avoir trop justement fait punir par ses professeurs, sans compter l'humiliation de s'être retrouvée sur les fesses lors de l'homérique bagarre contre Tony. Ces trois-là seraient toujours contre lui, ne lui pardonneraient jamais sa supériorité.

Le cas d'Océane Daucy était plus complexe. Valentin revit la tentative de séduction de la jolie jeune fille, tentative à laquelle il avait failli succomber.

C'est par dépit qu'elle avait ensuite rejoint le clan de Tony mais il sentait que ce n'était pas définitif. S'il réussissait à la remettre de son côté, Marine sa sœur jumelle suivrait. Le cas d'Amandine Fontaine, la dernière composante du clan adverse, l'intriguait. Pourquoi s'était-elle rangée dans le camp de Tony ? Elle ne lui avait jamais adressé la parole auparavant et de son côté, il n'avait jamais eu l'occasion de le faire, alors pourquoi ? Dépit de n'avoir jamais eu droit à un regard intéressé, antipathie instinctive non raisonnée, attirance pour un de ses ennemis ? Valentin se promit de découvrir le pourquoi de tout cela.

Et puis il y avait tous les autres, en gros la moitié de la classe qui n'était ni avec, ni contre lui. Des groupes déjà constitués avant son arrivée, ceux qui se contentaient d'un bref « salut ! » quand il les croisait. Valentin se promit de ne pas les négliger.

— Would you like to have a drink? (Désirez-vous boire quelque chose ?)

Valentin, brusquement sorti de son rêve, sursauta. L'hôtesse attendait sa réponse, sourire commercial figé sur ses lèvres.

— Yes, please ! I'd like to have a little bottle of water. (Oh oui, j'aimerais avoir une petite bouteille d'eau s'il vous plaît.)

Il regarda le plan de vol affiché sur l'écran au dos du siège devant lui. Dans une heure l'avion ferait son escale technique à Dubaï. Valentin profita du retour de l'hôtesse pour lui demander :

— Excuse me, Miss, will I be allowed to get off the plane in Dubai? (Mademoiselle, s'il vous plaît, pourrais-je sortir de l'avion à Dubaï ?)

— I'm afraid you won't, unless you're accompanied by an adult. (Non, je suis désolée, vous ne le pouvez pas sans être accompagné d'un adulte autorisé)

— How long does the stopover last ? (Combien de temps dure l'escale ?)

— About two hours. (À peu près deux heures.)

Valentin s'agita sur son siège et soupira : une heure de vol avant l'escale, plus deux heures d'attente à Dubaï, plus encore sept heures de vol. Il sentait des fourmis grimper le long de ses jambes.

Il avait épuisé le charme des cadeaux passe-temps de ses amis : il pouvait faire les yeux fermés puzzles et casse-têtes, il avait déchiffré toutes les énigmes de son premier livre, lu et relu son roman policier jeunesse, regardé un film en vidéo à la demande sur l'écran correspondant à sa place.

Valentin relia ses écouteurs à son smartphone, lança l'application *Musique*, ferma les yeux et se laissa bercer par les chansons « vieille France » offertes par ses amis.

La secousse et le fort crissement des pneus à l'atterrissage le tirèrent de sa torpeur. L'hôtesse, micro en main annonça :

« Ladies and gentlemen ! Your attention please ! The stopover at Dubai airport will last about two hours. Passengers who wish can go to the International duty-free area. Thank you ! » (Mesdames messieurs, l'escale à l'aéroport de Dubaï durera un peu moins de deux heures. Les voyageurs qui le désirent peuvent se rendre à l'espace international de commerce sans taxe. Merci.)

Interdit d'escale par le règlement applicable aux mineurs, Valentin regarda le pont inférieur de l'avion se vider de ses passagers. Il se leva et promena ses yeux vers l'arrière de l'appareil. Seuls restaient à ce niveau un couple avec enfant, tous trois assoupis, un homme fort occupé à tapoter le clavier de son ordinateur portable et, près d'un hublot, un autre homme en costume traditionnel des Émirats qui semblait intéressé par les mouvements des techniciens autour de l'appareil.

Au bout d'une heure de patience musicale, Valentin ressentit le besoin de se rendre aux toilettes, beaucoup plus accessibles en l'absence du gros des passagers. Il entra dans la cabine modulable pour handicapés, observa avec curiosité l'ingéniosité de l'installation spécifique avec ses rangements, ses barres d'appui, ses miroirs et décida d'en faire une photo avec son smartphone.

Revenu à sa place, il réinstalla ses écouteurs et relança sa musique des années cinquante. La première chanson que diffusa son appareil fut *Étrangère au Paradis* interprétée par Gloria Lasso. Valentin sourit en évoquant sa professeure d'éducation musicale surnommée la Lorelei qui, lors de son exposé sur les chansons anciennes, avait repris cette mélodie de sa superbe voix de soprano. « Excellent souvenir » se réjouit-il.

Il regarda l'écran de son engin pour lire le titre de la chanson suivante : *Les quais de la Seine* par Lucienne Delyle, et du même coup vérifia le niveau de la batterie. Il est temps de la recharger constata-t-il en observant le symbole en forme de pile se colorer en rouge. Il se leva pour fouiller dans son sac à la recherche de son cordon lightning. C'est à ce moment qu'il

entendit la porte des toilettes se refermer. Un rapide coup d'œil vers l'arrière lui montra que seul manquait l'homme au costume traditionnel arabe. Pourquoi cette personne avait-elle attendu ce moment pour s'y rendre ? se demanda-t-il, sans toutefois y accorder vraiment de l'importance.

Il venait de se réinstaller, écouteurs aux oreilles, yeux mi-clos quand il entrevit ce même homme quitter le pont inférieur et emprunter la passerelle de sortie. Le couple avec enfant ainsi que l'homme à l'ordinateur n'avaient pas bougé. Intrigué par le comportement inhabituel de ce voyageur, Valentin déposa à nouveau ses écouteurs, débrancha et empocha son smartphone et retourna aux toilettes. Au passage, il doubla l'hôtesse en lui adressant un sourire. Il referma la porte de la cabine, s'assit sur l'abattant baissé et examina le local. Quelque chose l'intriguait mais il ne savait pas quoi. Il prit une nouvelle photo en gardant le même cadrage que lors de sa précédente venue.

Soudain, il sursauta. Il venait de comprendre ce qui différait : le rouleau de papier hygiénique avait augmenté de volume ! Quand on va aux toilettes, la logique veut qu'on utilise du papier et non qu'on en remette et donc le rouleau aurait dû diminuer ! À aucun moment l'hôtesse n'était allée vers les cabines donc ce n'était pas elle qui avait renouvelé le rouleau. Valentin tira sur l'extrémité du papier qui résista anormalement. Il sortit alors le dérouleur de son logement et constata avec étonnement qu'à l'intérieur de l'évidement se trouvait scotché un petit sachet de toile écru. Il activa le flash de son smartphone et prit une photo en gros plan de l'intérieur du rouleau avec son sachet. Puis Valentin sortit le petit sac et palpa la toile. A l'intérieur, il sentit quelques billes grossières d'un centimètre de diamètre environ rouler sous ses doigts. Sans se poser trop de questions, il décolla le sachet de billes qui gênait le bon fonctionnement du système, ne sachant où le poser, il le fourra machinalement dans sa poche de pantalon avant de remettre le rouleau en place. Ceci fait, il sortit de la cabine et retourna vers son siège au moment où les voyageurs un à un regagnaient leurs places pour la dernière partie du voyage.

Valentin se félicita d'être assis près d'un hublot. La limpidité du ciel allait lui permettre de suivre au sol l'itinéraire du vol et pourquoi pas, apprendre un peu de géographie.

La redoutable poussée des quatre réacteurs le colla à son siège pendant l'accélération du décollage. Les gratte-ciels de l'émirat s'amenuisèrent tandis

que le superbe avion prenait de l'altitude et se dirigeait vers le nord du golfe persique en longeant les côtes iraniennes. Le sourd grondement des moteurs, la mélodie de la musique distillée par ses écouteurs s'ajoutant à la monotonie du voyage, Valentin s'endormit.

Une brutale secousse le tira de son sommeil tandis que l'hôtesse annonçait au micro : « Ladies and gentlemen, we're now flying over mountains and thus going through an area of turbulence. Please, get back to your seats and fasten your seat belts. Thank you ! » (Mesdames messieurs, nous survolons une région de montagnes aussi nous traversons une zone de turbulences. Veuillez regagner vos sièges et attacher vos ceintures. Merci.)

Valentin saisit la bouteille d'eau minérale posée sur la tablette devant lui et la termina en buvant au goulot puis profita de l'agitation temporaire des voyageurs regagnant leurs places pour jeter un coup d'œil vers l'arrière du pont inférieur. L'homme au costume traditionnel des Émirats n'était plus là, remplacé par une dame dont le foulard cachait mal les cheveux blonds.

Étrange tout de même que cet homme ait attendu presque toute la durée de l'escale, confiné dans cet avion, pour ne plus y revenir. Est-ce lui qui avait caché ce sac de billes et pourquoi faire cela ? Sans réponse à son interrogation, Valentin décida d'évacuer le problème et reprit l'observation du paysage. L'avion survolait les dernières montagnes de Turquie encore partiellement enneigées. La mer de Marmara apparut annonçant l'entrée dans le continent européen. A une vitesse de croisière de près de mille à l'heure, il lui restait un peu plus de deux heures à patienter.

Quelque temps avant l'atterrissage, Valentin eut à nouveau besoin de se rendre aux toilettes. Désireux de reprendre la même cabine, il dut attendre la sortie d'un occupant avant de pouvoir pénétrer. Une fois à l'intérieur, il eut la curiosité de ressortir le rouleau de papier qui l'avait tant intrigué précédemment mais cette fois rien n'attira son attention. Le rouleau, bien diminué, était on ne peut plus normal. Un peu frustré, Valentin, suivi des yeux par l'hôtesse, retourna à son siège pour la fin du vol.

— Vous voyagez seul jeune homme ? s'enquit le douanier en dévisageant Valentin.

— Oui monsieur.

— Présentez-moi votre titre de transport s'il vous plaît.

— Je suis mineur non-accompagné, je viens d'avoir treize ans. Voici mon billet.

— Qu'avez-vous comme bagage ?

— Mon sac à dos et une valise en soute.

— Veuillez vider votre sac à dos sur le comptoir.

— Oui, bien sûr. Vous cherchez quelque chose de particulier ?

— Videz votre sac complètement.

Le douanier examina un à un les objets que Valentin sortit : un pull-over dans un sac en plastique, une pomme, deux barres de pâte de fruits bio, les écouteurs de son smartphone, son portefeuille en toile, les deux livres et les jeux de patience offerts par ses amis, sa casquette américaine et un dépliant de Qantas Airways.

Le douanier saisit la boîte à secret japonaise et questionna d'un air suspicieux :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une boîte puzzle.

— Ouvrez-là !

— Vous ne voulez pas essayer vous-même ? répliqua Valentin avec un petit sourire amusé.

— Je vous ai demandé de l'ouvrir, répliqua durement l'employé des douanes.

L'adolescent exaspéré par l'attitude agressive de l'employé de l'autorité répliqua :

— Je suis mineur et vous ne pouvez m'obliger à rien en dehors de la présence de mon responsable légal.

Valentin marqua un temps d'arrêt en regardant le douanier bien en face puis continua :

— Cependant, pour vous montrer que je suis clean, je vais vous l'ouvrir, regardez bien.

Les doigts agiles de l'adolescent s'activèrent à grande vitesse sur les pièces à glissières de la boîte qu'il présenta ouverte en moins de dix secondes.

— Voilà ! À l'intérieur, c'est mon courrier privé, mais je vous autorise à le lire, dit Valentin en présentant le feuillet ouvert au douanier.

Ce dernier jeta un coup d'œil au cher souvenir de Valentin, se gratta la tête, se retourna et fit un bref geste de dénégation.

— Vous pouvez tout ranger. Quelqu'un va vous accompagner en salle d'attente des mineurs voyageant seuls.

— Vous cherchez quelque chose de particulier ? questionna Valentin en replaçant une à une les affaires dans son sac à dos.

— Il arrive que certaines personnes se servent de l'innocence de jeunes comme vous pour faire passer des marchandises prohibées.

— Elles ne doivent pas être très importantes en volume pour tenir dans une boîte à secret, se moqua Valentin.

Le douanier regarda bizarrement l'adolescent avant d'ordonner :

— Suivez cette personne qui va vous aider à récupérer votre valise et vous conduire où il faut.

Quand Valentin, accompagnée d'une hôtesse d'accueil, ouvrit la porte de la salle d'attente des mineurs, un homme se leva prestement.

— Grand-père Jean-Claude !

— Valentin, que je suis heureux de te revoir. Cela fait une demi-heure que ton avion s'est posé. C'était bien long, que s'est-il passé ?

— Un peu trop de zèle de la part d'un douanier qui m'a pris pour un malfrat, dit Valentin en riant. J'ai hâte d'être à la maison et de faire la bise à grand-mère Isabelle.

— Alors, allons-y !

CHAPITRE 2 À LA MAISON

— Grand-père, est-il possible d'éviter l'autoroute ?

— Bien sûr. Pourquoi ? Ton voyage n'a pas été assez long ? sourit monsieur Valmont.

— J'en ai assez de me déplacer à mille à l'heure ! répliqua Valentin avec le même sourire complice. Non, simplement j'ai envie de contempler des paysages, de traverser des villages, de prendre le temps de discuter avec toi. Grand-mère va bien ?

— Très bien. Elle a hâte de t'embrasser. Je crois qu'elle t'a fait un gâteau de Savoie.

— Super ! Dis-moi, les douaniers ont-ils le droit de tout fouiller ?

— Absolument. Quand ils soupçonnent un trafic quelconque, ils peuvent aller jusqu'à obliger quelqu'un à se déshabiller, ils peuvent désosser complètement une voiture, vider totalement les bagages.

— Uniquement aux frontières ?

— Aux frontières et dans les aéroports qui sont considérés comme des frontières intérieures. Il y a aussi la douane volante qui opère n'importe où sur le territoire. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait les douaniers ?

— Il y en a un qui m'a obligé à vider complètement mon sac à dos. Pas très sympathique. À un moment je lui ai dit qu'il n'avait pas le droit de m'obliger en dehors de la présence de l'adulte responsable de moi.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il a eu un temps d'hésitation, comme s'il ne savait pas quoi faire. Je lui ai dit alors que j'acceptais parce que je n'avais rien à me reprocher. Je me demande ce qu'il cherchait.

— Tu as bien réagi une fois de plus mon garçon. A propos comment vont mon fils et ma belle-fille ?

— Ils vont très bien avec beaucoup de travail. La culture bio a le vent en poupe en Australie, il y a beaucoup de demande. Mes parents songent à racheter des parcelles de terrain et à changer de tracteur.

— Es-tu fatigué ?

— Je suis fatigué et en même temps j'ai envie de bouger. J'ai également hâte de revoir mes amis.

— Tu les reverras tous demain dimanche après-midi. Ta grand-mère a organisé un goûter.

— Formidable, mais comment avez-vous fait ? Vous connaissez leurs numéros ?

— J'ai celui de Gilles, cela a bien suffi. À quoi occupes-tu ton temps dans l'avion ?

— Je lis, je fais des jeux, des puzzles, j'écoute de la musique, je dors, je regarde le paysage quand c'est possible, je regarde les autres passagers. C'est à la fois facile et difficile de ne pas s'ennuyer.

— Bien vu ! Pas trop secoué en l'air ?

— Quelques turbulences au survol des montagnes, un ou deux trous d'air.

— Tu n'as pas eu peur ?

— N'est-ce pas toi qui m'as appris qu'avoir peur n'arrange jamais rien ?

— J'ai bien peur que si !

— Là tu es drôle grand-père !

— Tu as eu beau temps à Korumburra ?

— C'était l'automne, un peu de pluie et quelques beaux jours. Je crois que je vais préférer le printemps d'ici. Je vois que la neige a bien fondu sur les montagnes. À partir de quand peut-on se baigner dans le lac ?

— Les moins frileux commencent en mai. Personnellement j'attends toujours la mi-juin avant de me mouiller !

— Quel est le programme pour le reste de la journée ?

— Nous allons savourer le repas de ta grand-mère, ensuite tu décideras.

— Merci grand-mère, c'était délicieux, surtout ton gâteau. Avant de monter me reposer, je vais aller au lac, mes jambes ont besoin de bouger. A tout à l'heure.

— A tout à l'heure, ne t'agite tout de même pas trop après le repas.

— Pas d'inquiétude grand-mère.

Valentin partit au petit trot, emprunta le passage sous la grande route, fila par le petit bois jusqu'au chemin blanc le long du torrent qu'il suivit jusqu'à son embouchure.

Il ne s'en était pas rendu compte pendant sa course mais en s'arrêtant au bord de l'eau, il sentit que quelque chose avait irrité la peau de sa cuisse droite. Il plongea la main dans sa poche et en sortit le petit sac de toile écrue trouvé dans les toilettes de l'avion.

« J'avais complètement oublié ce truc. Qu'est-ce qu'il contient ? Le sac est cousu sur les quatre côtés, c'est bizarre. Étant donné l'endroit où je l'ai trouvé il s'agit probablement d'un sachet contenant des billes assainisseuses. Cela ne sert à rien de garder ça. »

Valentin reprit sa course et, en passant devant une corbeille à déchets, jeta l'inutile sachet.

Tout en trotinant sur le chemin du tour du lac, il se pénétrait de la splendeur des montagnes illuminées par la lumière orange du couchant, mais son esprit était ailleurs.

« Pourquoi quelqu'un se serait-il donné la peine de placer cet objet dans l'évidement d'un rouleau de papier à l'éphémère durée de vie ? » Valentin se rendit compte de son erreur de logique, il fit demi-tour et repassa devant la corbeille. Il récupéra le sachet et chercha un objet coupant pour en découdre un côté afin d'en sortir le contenu. Un dessus de boîte de conserve trouvé dans la même corbeille fit l'affaire. Il s'installa sur un banc de promenade et entreprit d'ouvrir le petit sac de toile. Rapidement, il put faire glisser dans le creux de sa main gauche cinq billes irrégulières, brillantes, d'un rose transparent. Un aplats sur l'une d'elles refléta la lumière du couchant en un éclair orange. Valentin se gratta la tête. « Des billes de sel ? » se demanda-t-il. Il passa le bout de sa langue sur l'une d'elles. Aucune saveur piquante, aucun goût chimique. « Non, ce n'est pas ça. De simples morceaux de verre ? C'est idiot, pourquoi cacher des bouts de verre ! » Soudain la lumière se fit dans son esprit : des pierres et pas n'importe lesquelles ! Des pierres précieuses ! Quelqu'un avait caché des pierres précieuses brutes dans les toilettes de l'avion... Mais pourquoi ? La réponse lui sembla évidente : pour éviter d'être pris au contrôle de douane. Non, ce n'était pas logique... à moins que la personne qui était sensée récupérer les pierres ne subisse pas de contrôle. Il s'agissait probablement d'un échange, d'une transaction. Quelles sont les personnes les moins contrôlées dans les aéroports ? Le personnel navigant ! Une hôtesse, un steward ou un pilote.

Valentin comprit tout. Après la descente d'avion, la personne qui devait récupérer le sachet, s'apercevant de sa disparition s'était rappelé que lui Valentin était une des rares personnes s'étant rendue aux toilettes à la fin de l'escale à Dubaï. Cette personne avait alors alerté un complice douanier d'où le contrôle appuyé qu'il avait subi à l'arrivée. Le fait que sa boîte à secret ne

contienne pas le sachet avait levé les soupçons le concernant, le dispensant de fouille au corps. Il l'avait échappé belle !

Que faire maintenant ? Valentin remit soigneusement les pierres dans le sac et le sac au fond de la poche de son pantalon. Les montagnes s'étaient éteintes, il prit au plus court le chemin du retour. La nuit était tombée quand il arriva à la porte de la maison.

Seul dans sa chambre d'adolescent, Valentin alluma sa tablette connectée en Wi-Fi à la box de ses grands-parents et transféra les photos de son iPhone. Il activa ensuite son moteur de recherche favori et tapa « pierres précieuses d'Australie ». Rapidement il tomba sur un site présentant les diamants roses de la mine d'Argyle dans le nord du pays. Il compara longuement ses pierres avec les images présentées : pas de doute, il s'agissait bien de cinq diamants bruts de couleur rose, les plus rares, les plus recherchés. Combien pouvait valoir ces pierres tombées du ciel ? Quelques recherches supplémentaires le convainquirent qu'il avait entre les mains un trésor de plus de cent mille euros, mais un trésor qui ne lui appartenait pas.

Que faire ?

S'agissait-il d'un trafic de diamants volés ou de contrebande ?

Valentin décida d'écrire le scénario de son aventure à l'intention des autorités. Il ne pouvait pas porter seul le poids de cette découverte.

« Monsieur Lemoine, mon adjudant-chef,

Je tiens à vous relater ce qui m'est arrivé lors de mon retour d'Australie où je suis allé passer quinze jours dans la ferme de mes parents.

1. Je prends le vol Airbus A380 de Qantas Airways reliant Melbourne à Genève via Dubaï.

2. À l'escale de Dubaï (deux heures), mon statut de mineur non accompagné m'interdit la sortie de l'avion. Cinq autres personnes ne sortent pas à l'escale.

3. Je me rends aux toilettes et, intéressé par l'ingénieux agencement, je prends une photo. Photo 1.

4. Une heure et demie après un homme en costume traditionnel des Émirats se rend dans ces mêmes toilettes puis quitte l'appareil.

5. Intrigué, je passe devant une hôtesse et retourne aux toilettes. J'ai le sentiment que quelque chose a changé. Je prends une nouvelle photo. Photo 2.
6. Je me rends compte que le rouleau de papier hygiénique a augmenté de volume. Preuve : comparaison des deux photos.
7. Le rouleau de papier se déroule difficilement, il ne tourne pas « rond ».
8. Je sors le rouleau de son logement et découvre, scotché dans l'évidement intérieur, un sachet de toile contenant ce que je crois être des billes désodorisantes ou d'assainissement. Photo numéro 3.
9. Je mets machinalement le sachet dans ma poche.
10. L'homme en costume traditionnel arabe ne remonte pas dans l'appareil.
11. À l'aéroport mon bagage est méticuleusement fouillé mais le douanier ne trouve rien.
12. Beaucoup d'autres voyageurs ne sont pas fouillés.
13. Après la fouille de mon sac, il m'a semblé que le douanier faisait un signe de dénégation à une personne se trouvant derrière lui.
- 14 Rentré chez moi, je m'aperçois que le sachet contient des diamants bruts roses provenant vraisemblablement de la mine d'Argyle dans le nord de l'Australie. Photo 4.

Voici donc l'exposé des faits. Je ne peux pas pousser plus loin mon enquête car elle semble avoir des ramifications qui me dépassent. Ne pouvant vous expédier un tel colis par la poste ni me rendre à la gendarmerie car peut-être suis-je déjà surveillé, je tiens le sachet et ce qu'il contient à votre disposition. Si vous découvrez les tenants et aboutissants de ce que je pense être un trafic international de pierres précieuses, je serais content d'être mis au courant. Je reste bien sûr à votre disposition.

Votre dévoué

Valentin Valmont.

CHAPITRE 3 INQUIÉTUDE

Le lendemain, après avoir imprimé les photos prises dans l'avion lors de son voyage et posté les tirages et la lettre à la gendarmerie, Valentin décida de ne rien dire à ses grands-parents. Ceux qui s'étaient vu subtiliser les pierres précieuses n'allaient sûrement pas en rester là et si leurs premiers soupçons le concernant n'avaient pas pu avoir de suite immédiate, ils allaient probablement enquêter de manière plus pointue et revenir à la charge puisque aucune autre piste ne pouvait donner de résultat. Il fallait absolument que grand-père Jean-Claude et grand-mère Isabelle ignorent tout pour n'avoir rien à dire.

Valentin songea à trouver une meilleure cachette que le tiroir de sa table de nuit pour les précieuses gemmes. Il se décida pour le guidon de son VTT à l'intérieur duquel, après avoir ôté la poignée de caoutchouc, il glissa le sachet de toile soigneusement refermé à l'agrafeuse. Cela fait, il effaça toutes les photos de la mémoire de son smartphone ainsi que les copies sur sa tablette et sur l'ordinateur familial sollicité pour les impressions papier.

Quelque peu rassuré par les précautions prises, il envisagea l'attitude à avoir si des inconnus se présentaient. Sous quels prétextes, sous quels déguisements, avec quelles identités allaient-ils venir ? Police, gendarmerie, douane, enquêteurs de satisfaction de la compagnie aérienne ? Quelles questions allaient-ils poser ? De quels moyens de pression allaient-ils disposer ?

Après le repas de midi, Valentin décida d'aller courir jusqu'au lac et de laisser son esprit vagabonder. Il avait plus d'une fois remarqué que la solution venait toute seule quand on cesse de la chercher.

La première certitude qui lui vint fut celle que l'homme en costume traditionnel avait changé le rouleau de papier d'origine pour celui cachant les diamants puisque personne d'autre que cet homme n'était allé aux toilettes après lui-même.

Le rouleau contenant les pierres devait être préparé à l'avance pour éviter tout bricolage aléatoire dans les toilettes, pour preuve, il n'avait pas la même épaisseur.

Il songea ensuite que les pierres devaient obligatoirement être récupérées avant la remontée des autres passagers sous peine d'être accidentellement découvertes.

Qui devait récupérer le magot ? Il était certain qu'aucune autre personne restée dans l'avion à l'escale ne s'était rendue aux toilettes. Il avait doublé une hôtesse qui empruntait la seconde travée de l'avion en s'y rendant la seconde fois. Était-ce elle ?

La personne qui avait constaté l'absence du sachet avait immédiatement prévenu un complice à Genève. Est-ce que d'autres passagers avaient été fouillés comme lui à l'arrivée ? Il lui semblait bien que non, donc les soupçons portaient essentiellement sur lui.

Les trafiquants pouvaient-ils laisser tomber et passer leur mésaventure par profits et pertes. La réponse était clairement non, pas pour une telle somme d'argent.

Les trafiquants pouvaient-ils retrouver son identité et son adresse chez ses grands-parents ? La réponse était sans conteste oui pour peu qu'ils aient des complices parmi le personnel aéroportuaire ou navigant, chaque vol disposant d'une liste de passagers.

Une sourde inquiétude commença à l'envahir. Est-ce qu'on allait l'aborder en n'importe quel lieu ? Allait-on se faire passer pour des enquêteurs officiels ou utiliser la force ? Devrait-il rendre les pierres ou continuer à jouer l'innocence ? Rendre les pierres volées aux voleurs ? Impossible maintenant que l'adjudant Lemoine était prévenu.

Valentin s'aperçut qu'il commençait à s'essouffler. Il décida de rebrousser chemin mais de rentrer en n'empruntant que des passages inaccessibles aux voitures. Ces gens ne devaient pas reculer devant un enlèvement pour une telle rançon.

Toujours courant, il sortit son smartphone et regarda l'heure : quinze heures douze. Ses amis n'allaient pas tarder à arriver. Il se rasséra : personne ne tentera quoi que ce soit tant qu'il sera parmi ses invités.

Quand il arriva au portail de sa maison, il vit avec plaisir que Gilles était déjà dans le jardin.

— Valentin !

— Gilles !

Les deux amis échangèrent une vigoureuse poignée de main et de nombreuses tapes sur l'épaule.

— Comment ça va ?

— Bien et toi comment vas-tu ?

— Super. Tiens, dis donc, on doit se ressembler, figure-toi que juste avant de rentrer ici, quelqu'un m'a demandé si j'étais bien Valentin Valmont.

— Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

Gilles haussa les épaules en souriant :

— Ben je lui ai dit que non mais que j'allais justement chez toi.

Devant la mine soucieuse de Valentin, Gilles reprit :

— Je n'aurais pas dû ? J'ai fait une bêtise ?

— Non, cela n'aurait rien changé.

— Changé quoi ? Tu peux m'expliquer ?

— Plus tard. Tiens voici Eva et Lucie. Bonjour les filles, on se fait la bise ?

— Toujours en train de lécher les joues des filles, fit Olivier en entrant, salut Val, super content de te revoir !

— Salut Olive, bonjour Mathilde, bonjour Pauline, allez, la bise aussi pour vous. Florian ne vient pas ?

— Si, mais il sera un peu en retard m'a-t-il dit, renseigna Gilles. Alors qu'est-ce que tu as à nous raconter ?

— Et Bouboule ?

— Quelqu'un m'appelle ? s'amusa Pascal qui venait d'entrer.

— Pascal, qu'as-tu fait de tes lunettes, tu portes des lentilles ?

— Ben non. Jeudi dernier un mec de la cité m'a bousculé, mes lunettes sont tombées et ce sale type a marché dessus.

— L'a-t-il fait exprès ?

— Il dit que non mais j'ai des doutes. Mes nouvelles lunettes seront prêtes mardi.

— Tu vois bien sans elles ?

— Oui, la preuve, je t'ai reconnu ! Tiens, voilà Flo.

— Salut Flo, toujours en forme ?

— Salut Val, vraiment content de te voir. Sympa d'avoir organisé un goûter pour tout le monde.

— Ce sont mes grands-parents qui ont tout organisé à mon insu, c'est donc à eux qu'il faut dire merci. Les voici justement !

— Merci, merci, merci madame, merci monsieur.

— Ce n'est pas grand-chose et cela vous fait plaisir, alors tout va bien ! Nous partons quelques heures en montagne, allez, mangez, buvez, amusez-vous.

— Ils sont sympas tes grands-parents, ils ne nous ont même pas dit d'être sages, observa Bouboule.

— Ils me font confiance.

— Dis-nous Val, intervint Gilles, maintenant que tout le monde est là, tu peux nous expliquer qui est cet homme qui te cherche et pourquoi ça te rend soucieux ?

— En quelques mots pendant que mes grands-parents ne peuvent pas entendre : dans l'avion de retour j'ai découvert par hasard un trafic de diamants bruts. Sans savoir ce que c'était, j'ai gardé les pierres. Les trafiquants me soupçonnent et vont tout faire pour les récupérer.

— Les diamants, tu les as ? Tu peux nous les montrer ? demanda Olivier.

— Ils sont cachés et je ne vous dirai pas où. On ne peut pas avouer ce qu'on ne sait pas.

— Avouer quoi, qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire ? s'inquiéta Bouboule.

— Nous enlever et nous faire dire par la force où sont les pierres.

— Ah mais non, on ne va pas se laisser faire ! s'exclama Gilles approuvé par l'ensemble des amis.

— Tu as prévenu les gendarmes ? demanda Mathilde

— J'ai écrit une lettre à l'adjudant-chef Lemoine, mais j'ai fait l'erreur de lui envoyer par la poste. Il ne l'aura que demain. Je ne pensais pas qu'il y avait urgence.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour t'aider ? questionna Olivier.

— Connaître l'ennemi.

— Oui, mais comment faire ?

— Il y a une demi-heure, Gilles tu as été abordé par un homme qui t'a pris pour moi. À quoi ressemblait-il ?

— Un grand type en costume gris, cheveux noirs, très bronzé, une barbe dégueulasse à la mode.

— Tu l'avais déjà vu dans le village ?

— Jamais.

— Où t'a-t-il abordé ?

— À une cinquantaine de mètres d'ici, avant l'entrée de l'impasse.

Valentin se tut un instant. Les autres, visages tendus, sans oser troubler sa réflexion ne perdaient aucune des expressions de son visage.

— Il est encore dans le coin à guetter, c'est certain. Qui a un smartphone ?

Gilles, Florian, Olivier, Pascal et Mathilde se manifestèrent.

— Tu as un smartphone maintenant Bouboule ?

— Oui, d'occase mais il marche super bien.

— OK, je vais vous demander un service. Vous allez vous associer par deux. Pascal et Eva, Gilles et Lucie, Olivier avec Mathilde et vous allez vous promener dans le quartier. Si vous repérez une personne que vous ne connaissez pas, vous faites semblant de faire un selfie et vous la photographiez. Vous pouvez aussi filmer tout ce qui vous semble anormal.

— Et nous ? dirent ensemble Pauline et Florian.

— Mes grands-parents étant sortis, je ne veux pas rester seul. Vous êtes mes gardes du corps.

— Qu'est-ce qu'on fait si quelqu'un nous aborde ? questionna Mathilde.

— Répondez à ses questions. Ils savent déjà où j'habite mais n'ont probablement pas ma photo.

— Et s'ils veulent nous emmener ? s'inquiéta Bouboule.

— Hurlez le plus fort que vous pouvez, les autres ne seront pas loin et viendront immédiatement. Ils peuvent neutraliser une ou deux personnes mais pas six à la fois. Essayez aussi de voir s'il y a une voiture inhabituelle stationnée pas trop loin.

— Inhabituelle comme quoi ? s'enquit Lucie.

— Avec une plaque étrangère par exemple, ou alors un modèle pas courant. Prenez des photos. Rassemblement ici dans un quart d'heure.

CHAPITRE 4 LES TRAFIQUANTS

Au bout d'un quart d'heure, deux à deux les amis de Valentin revinrent dans le jardin de la villa des grands-parents.

— Alors le pêche a été bonne ? Lucie, Gilles ?

— Lucie faisait les repérages, moi je prenais les photos, résultat un couple et trois hommes inconnus.

— Eva, Bouboule ?

— Nous avons repéré le mec en costard gris décrit par Gilles. Il était près d'une voiture avec une plaque hollandaise. Eva a également repéré une voiture immatriculée en Suisse. J'ai tout pris en photo, le mec et les voitures, tu vas voir comme il marche bien mon smartphone !

— Mathilde, Olivier ?

— Nous avons aussi repéré ce type en costume gris, il était en train de téléphoner. Nous sommes passés près de lui à ce moment-là en le filmant au jugé, rapporta Olivier. Ensuite nous avons fait un selfy décalé avec zoom et nous avons sa trombine en gros plan, continua Mathilde. Il a été rejoint par une femme assez grande, brune aux cheveux courts. Nous en avons également une photo mais prise de plus loin.

— Voilà du bon boulot les amis. Je vais chercher ma tablette et nous allons essayer de tout transférer dedans.

— C'est possible ?

— Oui en synchronisant vos téléphones et mon iPad. Heu... Attendez... Nous sommes neuf. Sur la tablette, étant donné la taille de l'écran, nous ne verrions pas grand-chose. Nous allons faire mieux que cela, envoyez-moi tout ça par courriel. Je récupère les messages sur l'ordinateur de mes grands-parents que je vais relier au téléviseur, ainsi tout le monde pourra voir.

— Tout est toujours simple avec toi ! affirma Bouboule admiratif.

— Je sauvegarde photos et vidéos dans un dossier spécial. Voilà... Commençons par le travail d'Eva et Bouboule. La première voiture... Une Mercedes immatriculée à Genève, OK... La seconde, une grosse BMW avec une plaque jaune hollandaise, bon. Où sont-elles stationnées ?

— Pas loin, dans la rue perpendiculaire à l'impasse des crocus, la BMW en aval, la Mercedes en amont du croisement, répondit Eva.

— OK. Le type en costume gris maintenant : Gilles, est-ce bien le type qui t'a interrogé à mon sujet ?

— Absolument, je suis formel, c'est lui avec sa barbe pas fraîche !

— Elles sont superbes tes photos Bouboule !

L'intéressé en rougit de plaisir, il associa Eva :

— C'est elle qui m'a aidé. Elle a détourné l'attention du gars en le bousculant par inadvertance pour me permettre de faire mes photos.

— Bien joué Eva, félicita Valentin. Lucie et Gilles, les trois hommes que vous avez repérés, je vous les mets sur l'écran côte à côte. Quelqu'un a-t-il des remarques ?

— J'en connais deux, les deux de droite, dit Florian. Ils travaillent dans une entreprise du bâtiment, ils sont venus faire des travaux dans mon quartier récemment.

— J'ai déjà vu celui de gauche au supermarché. Il place les produits dans les rayons, compléta Mathilde.

— Donc exit ces trois hommes, le couple maintenant... Oh, non d'un chien ! On dirait l'hôtesse de mon avion et le douanier de l'aéroport. J'étais presque sûr qu'ils étaient complices ces deux-là. Tout se précise. Bon boulot les amis. Je ne parle pas de toi Pascal ! Voyons le travail de Mathilde et Olive. Le selfie... Yes, c'est bien lui, un gros plan bien net, bravo. La femme aux cheveux courts qui l'a rejoint... Nom d'un deuxième chien, c'est bien l'hôtesse de l'air ! Preuve est faite qu'ils sont de connivence ces trois-là : l'homme en gris qui me cherche, plus l'hôtesse et le douanier. Examinons quand même la vidéo.

— On ne voit pas grand-chose, c'est un peu flou et pas cadré, s'excusa Olivier. On ne peut rien en tirer.

— Attends un peu, on entend le mec téléphoner.

— Oui mais c'est confus, indistinct, on ne comprend rien, commenta Mathilde.

— Attendez, mon grand-père possède VLC, un logiciel gratuit qui permet d'extraire la bande son d'une vidéo. J'ai quelques manipulations à faire et je la vais récupérer en mp3.

— Comment tu sais faire tout ça ? osa demander Lucie.

— Je me suis intéressé aux sons lorsque j'ai préparé mon exposé sur les vieilles chansons françaises, vous vous souvenez ?

— Oui, c'était très chouette, se souvint Pauline approuvée par tous les amis.

— Voilà, j'ai la bande son, on l'écoute...

— C'est toujours aussi mauvais et incompréhensible, constata Olivier.

— Attends, mon grand-père a un autre logiciel qui permet de nettoyer les sons. Il s'agit d'Audacity, vous allez voir ou plutôt entendre, c'est magique. Je le lance, j'ouvre la bande son récupérée, je vais dans Effets, Réduction du bruit, Prendre le profil du bruit, voilà... maintenant je fais la Normalisation... Écoutez maintenant...

« peut vous reconnaître, moi... adultes partis... BMW... démarrer... angle de l'impasse... »

— Le reste est malheureusement irrécupérable. Donc à mon avis il disait à ses ou un de ses complices de ne pas se montrer car je pouvais le ou les reconnaître et que c'est lui qui allait m'aborder... Il leur fait remarquer que mes grands-parents sont partis et que probablement il pourra passer à l'action dès que vous aussi serez partis. Il leur indique où se trouve sa voiture pour qu'ils se tiennent prêts. Eva et Lucie, pouvez-vous aller à l'entrée de la rue voir s'il y a toujours une BMW immatriculée aux Pays-Bas ? Soyez discrètes.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? s'inquiéta Gilles.

— Vous allez partir. Mais d'abord attendons le retour d'Eva et de Lucie.

— On ne va pas te laisser seul pour qu'ils te kidnappent, qu'ils te torturent, qu'ils te tuent, s'énerva Florian.

— Attends Flo, pas de panique. Voici les filles, alors ?

— Oui, il y a une grosse BMW hollandaise à vingt mètres de l'entrée de ton impasse.

— OK. Merci. Personne à l'intérieur ?

— Si, un couple en train de fumer.

— Donc leur dispositif est prêt.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? s'inquiéta Pauline.

— Me laisser enlever.

— Mais tu es complètement fou ! s'insurgea Mathilde.

— Non, je ne crois pas. Vous allez partir seuls ou deux par deux tout en restant super attentifs. Cachez-vous, faites semblant de jouer, de discuter, de vous engueuler, bref donnez le change tout en gardant un œil sur la rue et aussi sur la BMW. Quand le type en gris pensera que je suis seul dans la maison, il viendra pour me cuisiner.

— Te cuisiner ? s'affola Eva.

— Oui, m'interroger pour me faire avouer où sont les diamants puisqu'ils sont sûrs, à juste raison, que c'est moi qui les ai.

— Tu n'as qu'à leur dire tout de suite que tu as trouvé un sacnet dans les toilettes et que tu l'as jeté dans la cuvette des WC, suggéra Olivier, ainsi ils te ficheraient la paix.

— C'est malin ta suggestion mais cela signifie que les voleurs resteront impunis. Et puis sont-ils prêts à renoncer à cent mille euros sur ma simple affirmation ? Je ne crois pas.

— Cent mille euros s'exclama Bouboule, c'est une fortune !

— Je ne te le fais pas dire. Si je prends le risque de me faire enlever, il y aura deux motifs d'inculpation contre eux : vol plus enlèvement de mineur, donc je maintiens ma suggestion. Vous partez tous comme je vous l'ai dit et un ou une d'entre vous reste avec moi pour filmer la scène tout en restant caché.

— Moi je reste avec toi, s'imposa Gilles.

— Non Gilles, le type en gris te connais puisqu'il t'a adressé la parole. Il doit guetter, peut-être à la jumelle et s'étonnerait que tu ne ressortes pas. Je pense plutôt à Bouboule, le roi du cinéma.

Donc le type cherche à entrer, je joue les innocents et le laisse pénétrer dans le jardin. Je pense qu'il va utiliser un prétexte comme « tes grand-parents ont besoin de toi » ou quelque chose dans le genre pour m'inciter à le suivre. À ce moment-là Bouboule vous envoie à tous un SMS disant par exemple « Action ». Alors vous appelez tous le 112 en disant que quelqu'un est en train de m'enlever.

— C'est quoi le 112 ? interrogea Lucie.

— C'est le numéro unique d'appel d'urgence. Donnez votre nom, le mien, la description du bonhomme et le modèle de la voiture ainsi que son immatriculation.

— Attends un peu Val, je peux d'abord essayer d'immobiliser la voiture en dégonflant ses pneus, je sais faire maintenant, suggéra Florian.

— Non Flo, dégonfler les pneus alors qu'il y a quelqu'un dedans, c'est impensable.

— Tu as des gros clous ? Je peux en mettre sous les roues.

— Sur la photo de Bouboule, j'ai remarqué que la voiture avait des pneus taille basse donc probablement increvables, rétorqua Val.

Florian ne s'avoua pas vaincu :

— Attends encore, tu peux me prêter ton ballon de foot ? Je passe à côté de la bagnole en jonglant avec le ballon et je l'envoie en dessous. Ils ne se méfieront pas si j'essaie de le récupérer. J'en profite pour placer deux ou trois gros clous comme des étais devant et derrière un pneu. Comme ça, même si ça ne crève pas complètement le pneu, ils ne pourront pas rouler normalement, ça les retardera.

— OK, tu peux essayer ça, mais ne te fais pas prendre ! Au fait je n'ai pas de ballon de foot mais un de volley.

— Ça fera l'affaire.

— J'ai une autre idée, avança Gilles, j'ai remarqué des vieux pots de peinture dans ton garage, j'en prends un et s'ils t'embarquent de force dans leur voiture, je jette tout le contenu du pot sur leur pare-brise. Ils seront aveugles et ne pourront pas rouler.

— Excellent Gilles. De mon côté, je vais retarder le barbu au maximum pour vous laisser le temps de vous positionner. Quand vous me verrez monter dans leur auto, mettez-vous devant et derrière en hurlant le plus fort que vous pouvez, à trois, ils ne pourront pas s'occuper de sept personnes.

— De huit, tu veux dire, intervint Bouboule. Quand j'aurai fini mon film, je rejoindrai les autres.

— OK Bouboule, merci. Vous êtes plus agiles qu'eux, surtout toi Gilles, hein ? Alors esquivez-les, sauvez-vous et revenez aussitôt dès qu'ils s'occuperont de quelqu'un d'autre. C'est la stratégie du nid de guêpes. Il faudra tenir jusqu'à l'arrivée des forces de l'ordre. De mon côté, je jouerai les « stupide » le plus longtemps possible. Et puis je vais mettre mon iPhone dans ma chaussette comme je l'ai déjà fait, n'est-ce pas Bouboule. S'ils réussissent à m'embarquer et à mettre les voiles malgré tous nos efforts, communiquez mon numéro à la police ou la gendarmerie dès qu'ils interviendront, ils ont les moyens de pister mon iPhone.

— Val, j'ai peur, on a tous peur pour toi ! dit Pauline, la mine ravagée par l'inquiétude.

— Rassure-toi Pauline, rassurez-vous tous, je n'ai pas l'intention de me laisser torturer. En dernier ressort, je dirai la vérité, que les diamants sont ici dans une cachette introuvable. Ils reviendront alors avec moi pour récupérer les pierres et ils se feront cueillir si vous suggérez aux gendarmes ou aux policiers de monter une souricière, OK ? Allez les amis, c'est parti.

CHAPITRE 5

ACTION

— J'y vais le premier, file-moi ton volley et cinq ou six gros clous, Val.
Florian, en jeune footballeur doué qu'il était, franchit le portail, lança le ballon devant lui, le releva par une habile roulette et s'engagea en jonglant vers l'entrée de l'impasse des crocus. Arrivé au carrefour, alternant jongles et dribbles, il emprunta la rue vers la droite et devint d'un coup plus malhabile, une fois, deux fois le ballon lui échappa. Arrivé à quelques mètres de la BMW, il sembla reprendre une certaine adresse : pied gauche, pied droit, genou droit, genou gauche, pied droit, tête. Soudain le ballon lui échappa et roula sous la voiture. Sans un regard pour les deux occupants, tout en pestant, Florian se mit à plat-ventre et se glissa sous la caisse. Aussi prestement que lui permit son inconfortable position il sortit de sa poche quatre clous d'une quinzaine de centimètres et les cala en oblique contre la roue arrière près du trottoir, pointes contre le caoutchouc, deux devant et deux derrière le pneu.

Entendant une portière s'ouvrir, il saisit prestement la balle, roula sur lui-même pour sortir de son inconfortable position.

— Qu'est-ce que tu fais là le mioche ? dit d'une voix rude l'homme qui venait de sortir.

— Ben tu vois machin, je récupère mon ballon.

— Dégage d'ici !

— J'suis dans ma rue et j'reste tant que j'veux...

La gifle arriva si vite que Florian ne put l'esquiver. Il hurla plus fort que sa douleur. Avant de prendre la fuite, il donna un violent coup de talon sur les orteils de l'homme qui hurla à son tour.

— Sale voyou de français, fit l'homme en tentant de le rattraper mais la douleur l'en empêcha. Il sautilla sur son pied valide, regagna la portière chauffeur et reprit place derrière le volant.

Dans l'impasse, un par un, deux par deux, les amis de Valentin sortaient du jardin de la villa. Cinq minutes s'écoulèrent avant que l'homme en gris ne s'engage dans l'impasse des crocus. Arrivé au portail de la villa, il s'arrêta, regarda derrière lui puis sonna, ouvrit le petit portail et entra dans le jardin désert. Valentin déverrouilla la porte d'entrée et s'avança, l'air interrogateur.

— Tu es Valentin Valmont ?

— Oui c'est moi, bonjour monsieur, que désirez-vous ?

— Tes grands-parents ont eu un léger accident de voiture à quelques kilomètres d'ici. Ils m'ont demandé de te dire de ne pas t'inquiéter, ce n'est pas grave mais ils sont bloqués en attendant la dépanneuse. Je leur ai proposé de passer te prendre et de t'emmener vers eux, tu veux bien ?

« Pas très logique, se dit Valentin, il aurait pu trouver mieux. »

— Oui, je veux bien, merci, je vous suis, répondit-il en prenant son air le plus naïf. Il mit une main dans son dos, leva le pouce à l'intention de Bouboule qui masqué par la porte du garage à peine entrebâillée arrêta de filmer et expédia le SMS multiple qu'il avait préparé : « Action ». Quelques secondes plus tard, six appels téléphoniques convergèrent vers le 112.

L'homme qui marchait à côté de Valentin sortit son portable, appuya sur une touche et le rangea aussitôt. Les amis de Valentin dispersés ça et là, trop loin de la BMW n'eurent pas le temps de réagir. La puissante berline, après un léger recul qui enfonça deux clous dans le pneu, démarra rapidement faisant pénétrer profondément les deux autres dans le caoutchouc. Elle roula dix mètres avec un bruit de chaîne sur le goudron de la chaussée.

— Merde ! hurla le chauffeur sorti du véhicule, c'est ce petit voyou qui nous a joué un sale tour. On ne va pas pouvoir rouler comme ça. Va au-devant de Wilhem, dit-il à sa voisine et dis-lui qu'on prend la Mercedes. Gilles avait entendu, il prit les devants, petit seau de peinture dans une main, rameutant ses copains par de grands gestes de l'autre bras. Tout courant, il arriva le premier vers l'autre grosse cylindrée stationnée à quarante mètres en amont du carrefour. Il ouvrit le couvercle du seau qu'il avait eu la précaution de dessertir préalablement, en versa le contenu sur le pare-brise côté chauffeur, jeta le bidon dégoulinant sous les roues et s'esquiva. L'homme au complet gris et la femme arrivèrent en tenant chacun Valentin par un bras.

— Mais lâchez-moi, lâchez-moi, qu'est-ce que vous me voulez ? criait-il en se débattant. Prenez des photos, filmez ! hurla-t-il à ses amis. Arrivés en même temps devant la Mercedes au pare-brise maculé de peinture jaune, les trois malfrats marquèrent un temps d'hésitation.

— Ces petits salauds nous ont piégés, on s'évacue, ordonna l'homme en gris.

Ils lâchèrent Valentin en lui adressant une gifle majuscule et prirent la fuite en direction de l'église.

— Suivez-les à distance, ne les perdez pas de vue, ne prenez pas de risques et appelez-moi ! hurla encore Valentin en frottant son oreille endolorie.

Les premières sirènes deux tons se firent entendre cinq minutes après. Une Renault Mégane de la gendarmerie arriva en trombe dans l'impasse des crocus. Elle freina brutalement en avisant Valentin qui se tenait au carrefour. Deux portières s'ouvrirent à la volée.

— C'est toi qui as appelé le 112 ? apostropha l'un des gendarmes.

— Non, mais c'est moi qui ai failli être enlevé. Je m'appelle Valentin Valmont.

— Où, quand, comment, par qui ?

— Au bout de l'impasse, il y a dix minutes, dans une BMW ou une Mercedes, par des trafiquants de pierres précieuses.

— Oulà ! Où sont-ils ?

— Je vais vous le dire, j'attends un coup de téléphone, répondit Valentin en se penchant vers sa chaussette pour en extraire son smartphone qui se mit précisément à vibrer. C'était Gilles. Valentin activa le haut-parleur.

« Derrière l'église, le chemin qui suit le ruisseau du Golet... Ils sont tous les trois ensemble »

— OK, merci Gilles. Vous avez entendu ? dit-il aux policiers. Ils sont trois, ils sont à pied car leurs véhicules sont temporairement hors d'usage mais ils ont probablement entendu vos sirènes et vont sûrement bientôt se séparer. Mes amis les suivent à distance et me tiennent au courant. Vous pouvez coordonner vos collègues par radio ?

— Est-ce qu'ils sont armés ?

— Je ne crois pas mais n'en suis pas sûr.

— Dis tout de suite à tes amis de cesser de les suivre, c'est hyper dangereux.

— Dans mon intérêt, il ne faut pas qu'ils s'échappent. Si vous pouviez mettre une voiture au niveau de la passerelle piétonne qui termine ce chemin et une autre dans le parking de l'église à son départ, ils seraient piégés, il n'y a pas d'autres sortie.

— Monte avec nous et guide-nous vers ta passerelle, nous allons mettre tout de suite une autre voiture pour bloquer le départ et ainsi éviter tout retour en arrière.

— Attendez, j'ai un autre appel, dit Valentin en sentant son smartphone vibrer. Oui Mathilde ? Ils sont tous les trois à mi-chemin ? Il semble que la

femme se soit tordu une cheville ? Un homme qui boite également ? Merci Mathilde. Ils sont coincés cette fois.

Valentin coupa la communication et s'adressa aux gendarmes :

— Il faut foncer maintenant, ordonna-t-il. Pouvez-vous contacter l'adjutant-chef Lemoine de la brigade du village et lui demander de se rendre chez mes grands-parents, monsieur et madame Valmont ? Vous verrez, il acceptera tout de suite, même s'il n'est pas d'astreinte aujourd'hui. Quand vous aurez cueilli ces trois malfaisants, je vous expliquerai tout.

— Affirmatif, le centre opérationnel de la gendarmerie va tout de suite s'en occuper.

La Mégane, pneus hurlants, fonça, tourna route de l'église, avala quatre cents mètres de bitume, dérapa au rond-point et sur la gauche vint bloquer la sortie du chemin du Golet. Une voix nasillarde sortit de la radio du véhicule de la gendarmerie : « *Véhicule numéro deux en position parking de l'église, véhicules trois et quatre en attente.* »

— Bien reçu. À toute l'équipe d'intervention, on double les effectifs. Deux véhicules à chaque poste, deux hommes pour remonter le chemin et deux pour le descendre. Ordre d'intercepter trois adultes, deux hommes et une femme. Attention, ils sont possiblement armés.

S'adressant à Valentin, le gradé ordonna :

— Toi, tu rappelles tous tes amis et tu leur intimes de cesser toute action, rassemble-les dans un endroit non dangereux, dans ta rue par exemple.

— A vos ordres, j'envoie le SMS : « Action terminée, tout le monde chez moi. »

La radio de la voiture se remit à nasiller : « *Contact visuel établi, allons procéder à l'interception.* »

— Bien reçu, sortez vos armes, ne prenez aucun risque.

« *Les cibles lèvent les mains, contact physique établi, procédons à l'arrestation.* »

— Bravo aux intervenants. Rassemblement de tous au parking de l'église pour suite des instructions. Terminé.

« *Bien reçu, terminé.* »

Quand Valentin accompagné du chef d'intervention arriva à la villa de ses grands-parents, l'adjutant-chef Lemoine était là et ses grands-parents

aussi. Ses amis tout sourire arrivèrent et tous prirent place autour de la table de jardin.

— Merci chef d'être intervenu si vite et si efficacement. Merci mon adjudant-chef d'avoir sacrifié une partie de votre dimanche. Vous n'avez certainement pas encore eu ma lettre ? Bon, je pense que je vous dois à tous des explications, alors voici...

Valentin avec une remarquable concision relata toute son aventure, son voyage, sa découverte, sa fouille à la douane, son plan de défense, l'action déterminante de ses amis, la neutralisation des deux véhicules des malfrats, l'enlèvement, le 112, se régaland des expressions ravies de ses amis, de l'étonnement grandissant de ses grands-parents et des représentants de l'autorité.

Quand il eut fini, l'adjudant-chef Lemoine questionna :

— Et ces pierres, finalement, où sont-elles ?

Valentin alla chercher son VTT, ôta une poignée caoutchoutée de son guidon et sortit le sachet. Avec un couteau il fit sauter l'agrafe qui le fermait et fit rouler dans sa main les pierres roses. Tout le monde voulant les voir de près, les toucher, les soupeser, il les posa sur une assiette qu'il fit circuler.

— C'est ces cailloux qui valent cent mille euros ? questionna Bouboule déçu.

— Ces cailloux comme tu dis proviennent de la mine d'Argyle en Australie. Ce sont des diamants roses, les plus chers, les plus recherchés. Là, ils sont bruts et ne font pas beaucoup d'effet, mais une fois taillés, cela donne des pierres superbes. Pour continuer mon explication, je pense que nous avons eu affaire à une bande de trafiquants, d'abord un ressortissant de Dubaï négociait à bas prix des pierres probablement détournées ou volées et les cachait dans l'avion, la femme hôtesse de l'air les récupérait et les donnait à un douanier complice, c'est notre deuxième homme, celui qui boite suite au coup de talon de Florian. Le douanier s'arrangeait pour les faire parvenir à un dénommé Wilhem, l'homme au costume gris, ressortissant des Pays-Bas, pays qui, comme chacun ne le sait pas, est l'endroit au monde qui compte le plus d'entreprises lapidaires, c'est à dire de taille des diamants bruts.

Voilà une sacrée aventure qui se termine bien pour nous, à part les gifles que Florian et moi avons reçues.

— Et les voitures ? s'inquiéta Gilles.

— Ah oui, nous avons dû immobiliser leurs autos avec les moyens du bord, il s'agit d'une grosse BMW immatriculée en Hollande et d'une Mercedes à la plaque suisse. L'une est à droite dans la rue avec une roue crevée, l'autre est à gauche avec un pare-brise joliment décoré de jaune, tout cela par nos soins. Peut-être trouverez-vous de nouveaux indices en les examinant.

— Je les ferai enlever dès demain matin, intervint l'adjutant-chef Lemoine. Valentin, tu as le chic pour te fourrer dans des situations invraisemblables...

— Oh, mon adjutant-chef, c'est fini maintenant. Demain c'est la rentrée de Pâques, mes amis et moi allons reprendre notre petit train-train de collégiens sans histoires.

— Sans histoires ? Hum...

CHAPITRE 6

ŒIL POUR ŒIL

— Dis-moi Pascal...

— Tu sais Val, tu peux encore m'appeler Bouboule, ça ne me vexe toujours pas.

— OK, Bouboule, tes lunettes, comment les as-tu cassées exactement ?

— Ce n'est pas moi directement, c'est à cause d'Anton, tu te le rappelles le footeux ?

— Ah oui, celui qui avait blessé Florian, celui dont nous avons arrangé le pied droit ?

— Lui-même. Je te raconte. J'allais sortir de mon immeuble, j'étais dans le hall du rez-de-chaussée quand Anton a descendu l'escalier comme un ouragan. Il m'a bousculé contre les boîtes à lettres, mes lunettes sont tombées sur le carrelage et ce sauvage a marché dessus. Elles ont explosé.

— L'a-t-il fait exprès ?

— J'ai des doutes. Je ne lui ai jamais rien fait, à part l'épisode du doigt de pied mais il ne sait pas le fin mot de l'histoire.

— Qu'il l'ait fait exprès ou pas, ce type n'a pas à te bousculer. Il faut trouver le moyen de lui faire payer.

— On ne va pas lui extorquer de l'argent quand même !

— Non, par payer je veux dire lui rendre la monnaie de sa pièce. Marrant, non ?

— D'ac, mais je ne vois pas comment faire.

— Est-ce qu'il porte des lunettes ?

— Oui et non, dehors il a toujours des lunettes de soleil, des trucs comme dans les films américains.

— Ah, des Ray-Ban. S'il les cassait lui-même par hasard, ce ne serait que justice, non ?

— Oui, mais c'est tout juste impossible !

— Attends, laisse-moi réfléchir... Oui, cela pourrait marcher... Je consulte la météo : lundi pluie, mardi beau, mercredi pluie, il faut que ce soit mardi. Nous allons organiser un petit match de foot et l'inviter, il ne devrait pas résister.

— Il ne nous connaît pas, il va se demander pourquoi on l'appelle. Et puis je suis nul au foot.

— Et moi pas très bon, mais ça ne fait rien au contraire. Est-ce que Thénardier et Clébar sont copains avec Anton ?

— Ils jouent quelques fois ensemble.

— Donc ils ont probablement son numéro de portable. Écoute, voici ce que nous allons faire : Florian, Olivier, Gilles et moi, nous allons défier Thénardier, Clébar et Romuald au foot.

— Et moi alors ?

— Toi tu ne joueras pas.

— Merci bien !

— Ce n'est pas pour t'évincer Bouboule mais il faut absolument éviter tout soupçon de vengeance donc tu ne dois pas apparaître. Les trois fiers à bras sont tellement sûrs de leur valeur au foot qu'ils ne vont pas résister à l'envie de nous battre, donc ils vont accepter. Comme ils ne seront que trois, il faut s'arranger pour leur faire inviter qui ils veulent, Anton par exemple.

— Ils peuvent choisir quelqu'un d'autre.

— C'est un petit risque mais comme nous allons le leur suggérer et que c'est parait-il un bon joueur, une fois le nom dans leurs têtes, ils ne vont pas aller chercher plus loin.

— Ça va se passer où ?

— Au petit stade, sur un quart du terrain de foot avec les petits buts en arceau, sans gardien. Voici dans le détail comment nous allons procéder : nous allons tous venir avec des lunettes de soleil...

— Vous aurez l'air de kakous !

— De quoi ?

— De kakous, de prétentieux qui se la jouent.

— Bon, j'ai encore appris quelque chose. Donc nous arrivons, nous plaçons nos affaires au bord de la touche, disons à deux mètres, avec nos lunettes dessus. Ils feront pareil je pense.

— Et si l'Anton veut jouer avec les siennes ?

— Je lui dirai que je refuse de jouer parce que c'est dangereux si nous nous cognons, bref, je trouverai une raison pour qu'il les pose.

— Elles ne vont pas se casser toutes seules !

— Pendant le match, quelqu'un va marcher dessus sans le faire exprès. Il faut que j'aille discuter tactique et stratégie avec les copains pour affiner les détails du match. Je pense que mardi à dix-sept heures serait le bon créneau. Allons rejoindre les copains pour tout mettre au point.

Quand Bouboule eut rassemblé les amis, Valentin prit la parole :

— Ça vous dirait de faire un petit match de foot ce mardi ?

— Tu penses bien que oui ! répondit immédiatement Florian enthousiaste.

— Je suis pour, approuva Olivier.

— Si tu veux, dit Gilles, mais je pense que ce n'est pas pour l'amour du foot que tu nous proposes ça, j'ai bon ?

— Dix sur dix. C'est pour punir le type qui a cassé les lunettes de Bouboule. Vous vous souvenez d'Anton le footeux ?

— Excellent souvenir ! s'exclama Florian. Il ne s'est jamais douté de rien ce nul !

— C'est lui qui a bousculé notre copain ici présent et a écrasé ses lunettes. Je prévois de lui rendre la pareille sans qu'il s'en doute. Nous jouerons contre nos chers amis Thénardier, Clébar et Romuald et je vais m'arranger pour qu'ils invitent Anton à se joindre à eux.

— Là ils vont être beaucoup plus forts que nous, on ne va pas gagner ! déplora Florian.

— Le but de l'action ne sera pas de gagner mais d'arriver à ce que Anton soit le responsable de la casse de ses Ray-Ban, les lunettes américaines dont il est si fier. Pour que mon plan fonctionne, il faut que nous ayons nous aussi des lunettes de soleil. Mardi il fera beau et chaud, c'est pour cela que j'ai choisi ce jour-là.

— Où est-ce qu'on jouera ? demanda Olivier.

— Sur un quart du terrain de foot du petit stade avec les mini-buts sans gardien. Avant de commencer le match, nous poserons nos affaires le long de la touche et nos lunettes dessus. Je me suis renseigné, Anton joue arrière droit dans son équipe en ville donc je jouerai ailier gauche pour être face à lui. Gilles, tu seras ailier droit, Olivier arrière gauche et toi Florian arrière droit.

— Pourquoi tu nous places comme ça ? s'enquit Olivier.

— Parce que c'est moi qui vais piétiner ou faire piétiner ses Ray-Ban. Voici mon plan tactique : ils sont plus forts que nous, ils vont nous marquer des buts, c'est sûr, donc sur une remise en jeu, quand je t'aurai adressé un signe convenu Flo, tu feras l'engagement par une grande transversale vers moi près de la touche aux habits. Si je réussis à contrôler le ballon, je temporiserai jusqu'à ce que Anton mon adversaire direct vienne me charger.

Ce n'est pas un tendre et il y va franchement de l'épaule quand il charge alors soit j'esquive et il se déséquilibre vers son tas d'habits, soit je ne l'esquive pas et, comme il pèse dix kilos de plus que moi, je suis éjecté sur la touche, dans ce cas, si je vise bien, vous entendrez un adorable bruit de verre cassé !

— Et si ça ne marche pas ? objecta Gilles.

— Nous recommencerons autant de fois que nécessaire et au besoin nous demanderons un match revanche un autre jour de beau temps, mais j'ai bon espoir. N'oubliez pas vos lunettes mardi.

— Il ne faudra pas hésiter à nous engueuler sur le terrain chaque fois que nous prendrons un but, ça les mettra en confiance et les rendra encore plus sûrs d'eux.

— Très bonne suggestion Olivier.

— On peut quand même essayer de bien jouer, non ?

— Bien sûr Flo, mais pour une fois ce n'est pas la victoire qui compte.

— A toi Olivier, suis Clébar de plus près ! hurla Gilles.

— Démarque-toi Val ! Reste pas collé à Anton ! cria Florian.

— Olive, tu marques Tony, ne le laisse pas s'échapper ! lança Valentin.

— Val, surveille Anton, suis-le à la culotte, il faut le priver de ballon, conseilla Florian, le spécialiste.

— Tacle-le Flo ! Il m'a feinté ! Aïe, encore un but ! se lamenta Olivier.

— Ha ha, deux à zéro ! triompha Clébar.

— Vas-y Flo, engage, dit Valentin l'air un peu découragé.

Florian, astucieusement, adroitement, sur son coup de pied d'engagement expédia le ballon directement dans le but adverse pourtant de faibles dimensions.

— But ! Deux à un ! se réjouit-il.

— Ça ne compte pas un but direct comme ça ! s'insurgea Clément.

— Tu as déjà lu le règlement ? En tournoi de sixte, c'est parfaitement autorisé ! Demande à Anton qui sait jouer. Donc deux à un Clébar !

— M'appelle pas comme ça !

— D'accord Clébar.

— Pas fini les mecs. À nous l'engagement, dit Tony.

Il plaça le ballon sur sa ligne de but et tenta le même geste que Florian. Olivier intercepta, glissa la balle sur sa droite à Florian. Valentin leva la

main. Florian qui guettait le signal envoya une passe de vingt-cinq mètres que Valentin réussit non sans mal à amortir. Il dribbla le long de la touche, vite bloqué par Anton. Valentin se retourna pour protéger son ballon. Anton l'attaqua côté intérieur du terrain pour lui ôter toute possibilité autre qu'une passe en arrière, puis, d'une charge à l'épaule, il le déséquilibra vers la ligne de touche et s'empara de la balle. Valentin en rajouta dans le déséquilibre et sauta exprès au-dessus du tas d'habits de son adversaire direct. Ce dernier centra pour Romuald qui passa à Tony qui envoya la balle sous l'arceau.

— Trois à un, les nuls ! jubila Le Thénardier.

— Ce n'est pas juste, tu es plus lourd que moi et tu m'as bousculé, reprocha Valentin à Anton.

— On a parfaitement le droit de charger épaule contre épaule, répliqua ce dernier, tu ne sais pas ça ?

— Putain Val, protège mieux ta balle ou alors fais la passe avant de te faire charger ! tempêta Florian. Engagement, vas-y Olive.

Olivier expédia le ballon vers Gilles qui tenta une transversale vers Valentin. Romuald intercepta et relança immédiatement Anton qui partit en dribble vers le but adverse. Son indéniable adresse lui fit éviter le tacle d'Olivier et il se retrouva seul face au but.

— Quatre à un ! hurla Tony, Ha ha ha !

Valentin fit signe à ses équipiers de se regrouper autour de lui.

— Flo, c'est maintenant, sur ton engagement, vise bien.

— OK.

Florian posa soigneusement le ballon, se décala comme s'il voulait renouveler son coup de pied direct. Anton et Romuald se rapprochèrent de leur but. D'un magistral coup de pied, il expédia une passe rasante et précise sur la gauche vers Valentin qui contrôla, partit en dribble le long de la ligne de touche. Anton, pris de court, fonça vers lui à toute vitesse. Au dernier moment, Valentin fit un petit crochet vers sa droite et s'arrêta en posant le pied sur le ballon. Anton surpris bloqua sa course mais dans son élan passa entre la touche et son adversaire. Au passage Valentin lui donna un coup d'épaule en y mettant tout son poids. Anton ne put que reculer à petits pas précipités pour tenter de garder son équilibre mais finalement chuta en arrière sur un tas d'habits, le sien. On entendit un petit clac-cric puis un énorme juron.

— PUTAIN ! Mes RAY-BAN, MERDE ! La monture est complètement niquée et un verre est péty ! C'est de ta faute petit con !

— De ma faute, c'est la meilleure ! C'est toi qui m'as dit qu'on a le droit de charger à l'épaule, non ? Tout à l'heure quand tu m'as bousculé, je l'ai évité ton tas de linge ! Moi, je n'accepte pas les insultes ! Allez les gars, nous arrêtons. Rhabillons-nous et partons d'ici. Ce sont de mauvais joueurs.

— Oui, ben quatre buts à un quand même les boloss ! triompha Thénardier.

— Oui, quatre à un ! répéta Valentin avec un sourire jusqu'aux oreilles, sourire repris par ses équipiers.

— Et ça vous fait marrer ?

— Ben oui, nous sommes beaux joueurs, nous, répondit Florian.

CHAPITRE 7 DANS LE CAR

L'autocar roulait prudemment sur l'étroite route de montagne bordée de prairies couvertes de fleurs. Il se dirigeait vers le hameau d'estive du Montoz où était installé le campement du stage découverte organisé par le collègue. En cette fin de mois de mai, la tiédeur du premier printemps avait laissé place à une inhabituelle chaleur lourde et piquante. À l'intérieur du car, écouteurs aux oreilles, beaucoup d'élèves se régalaient de leur musique favorite, certains pianotaient des jeux sur leurs smartphones, quelques-uns discutaient. Valentin, émerveillé, nez contre la vitre, s'imprégnait d'un paysage qu'il ne connaissait pas encore. À l'avant madame Audrey Chevallier professeur d'histoire et géographie ainsi que monsieur Philippe Doucet professeur d'éducation physique qui accompagnaient le voyage somnolaient.

Valentin toucha le bras de son voisin de siège :

— Dis-moi Gilles, tu connais les noms de ces montagnes ?

Gilles ôta ses écouteurs et fit répéter :

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Je désire savoir les noms des montagnes qui nous entourent.

— Ben avec un nuage sur chaque sommet, je ne peux pas dire. Si tu demandais plutôt à la prof de géo ?

Valentin acquiesça d'un hochement de tête, déboucla sa ceinture de sécurité et se dirigea vers l'avant du car. Le siège derrière les professeurs était libre, Valentin s'assit.

— Excusez-moi madame Chevallier, comme je suis relativement nouveau dans la région, je ne connais pas grand-chose. Je désire savoir les noms des montagnes qui nous entourent, pouvez-vous me renseigner ?

— Je peux te dire que nous sommes dans le massif des Bauges qui fait partie des pré-alpes calcaires du nord mais je ne saurais te citer les noms des sommets qui sont d'ailleurs pour la plupart masqués par les nuages mais peut-être que monsieur Doucet...

— Oui, je peux te citer les principaux, en tout cas ceux que j'ai gravis, mais cela ne t'avancera pas beaucoup si tu ne peux pas voir leurs formes. Le matin, le ciel est clair en général, repose-moi plutôt la question demain.

— Oui, c'est ce que je ferai, merci monsieur.

Au lieu de retourner à sa place, Valentin préféra rester sur ce siège qui lui permettait de mieux voir la route. Il jeta un coup d'œil au chauffeur, gros homme d'une soixantaine d'années et observa sa conduite. Il ralentissait avant chaque virage, changeait de vitesse, accélérât en tournant le volant puis repassait le rapport de vitesse supérieur. Il était quatorze heures, la route continuait de s'élever vers le sud, face au soleil qui accentuait encore la chaleur intérieure. La chemise du chauffeur était trempée d'une sueur aigre, inconfortable. Il tamponnait régulièrement son front et son visage avec un mouchoir en tissu. Les professeurs avaient repris leur somnolence. Toujours curieux et avide d'apprendre, Valentin s'intéressa aux mouvements de pied du conducteur : freinage du pied droit, débrayage du pied gauche, changement de vitesse, embrayage, accélération du pied droit, débrayage, changement de vitesse, embrayage, nouvelle accélération. Quand il releva les yeux, le chauffeur tourna la tête vers la droite, les yeux exorbités, sa bouche s'ouvrit et se ferma comme s'il voulait parler. Ses mains lâchèrent le volant et se crispèrent sur sa poitrine. Valentin regarda la route, heureusement rectiligne sur une cinquantaine de mètres. Le car obliquait insensiblement sa course à droite vers le ravin. Valentin hurla :

— Monsieur Doucet, redressez le volant !

Puis il plongea, pieds en avant entre les jambes du chauffeur, vers la pédale de frein qu'il écrasa de toutes ses forces. Le prof de gym réagit instantanément. Il se leva, saisit le volant et braqua in extremis vers la gauche au moment où la roue avant droite mordait l'étroit accotement de la route. À l'intérieur les adolescents hurlèrent. Le car pris en tenaille par le moteur qui commandait l'avancée et la puissance du frein qui la contrecarrait, hoqueta puis cala. Quand Valentin voulu relâcher sa pression sur la pédale du frein, le véhicule se mit à lentement reculer par à-coups. Monsieur Doucet se pencha prestement vers le tableau de bord par devant le chauffeur. Il releva vivement le levier de frein de parking et appuya sur le poussoir rouge des feux de détresse. Le véhicule enfin s'immobilisa.

— Restez assis, restez à votre place, ordonna-t-il à la cantonade, il n'y a plus de danger, laissez-nous faire. Ne déséquilibrez pas le car.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, restez assis, dit madame Chevallier en passant dans l'allée centrale.

— Vite, allongeons cet homme dans l'allée, commanda le professeur en saisissant le chauffeur sous ses aisselles trempées. Valentin profita de sa

position allongée sur le plancher du véhicule pour dégager les pieds du chauffeur bloqués par les pédales. Étendu dans l'allée centrale, l'homme multipliait les petites inspirations sans amplitude, puis avec un râle du fond de la gorge, il arrêta de respirer.

— Quelqu'un pour appeler le 112, vite ! cria monsieur Doucet.

Quelques élèves réagirent et s'escrimèrent sur leurs téléphones.

« Pas de réseau m'sieur ! Pas de réseau ! Rien ! Pas de réseau ! »

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda Valentin inquiet.

— J'essaie le bouche-à-bouche.

Le professeur d'éducation physique baissa le menton de l'homme, pinça son nez et par deux fois lui insuffla profondément l'air de ses poumons. Pivotant sur un genou, il se mit ensuite à califourchon au-dessus du ventre du chauffeur puis de ses deux bras tendus, mains sur la base du sternum, il compressa rythmiquement sa cage thoracique en comptant ; un, deux, trois, quatre... vingt-huit, vingt-neuf, trente. Puis il recommença le cycle : manœuvres respiratoires, massage cardiaque.

— Peux-tu voir s'il respire ? demanda monsieur Doucet à Valentin.

— Le garçon sortit son iPhone éteint, essuya l'écran et le plaça près de la bouche du chauffeur. Une légère buée se déposa sur la surface lisse, vite dissipée par la chaleur ambiante.

— Oui monsieur, il respire à nouveau.

— Mettons-le en position latérale de sécurité sur le côté gauche, dit le professeur d'éducation physique.

Il plaça ensuite deux doigts sur le cou de l'homme, juste sous le menton, chercha l'artère carotide.

— Son cœur bat, faiblement mais il bat. Madame Chevallier, pouvez-vous le surveiller ? Je vais tenter de conduire le car jusqu'au prochain village où j'espère que le téléphone passera.

— Vous avez votre permis de transport en commun ? questionna sa collègue.

— Non mais je conduis souvent mon gros camping-car. Et puis nécessité fait loi, il faut secourir cet homme au plus vite, je prends le volant.

Monsieur Doucet s'installa sur le siège, débraya, mit le levier de vitesse au point mort avant de relancer le moteur. Quelques à-coups marquèrent les premiers mètres puis progressivement, monsieur Doucet accéléra. Après

quelques kilomètres abordés de façon hyper prudente, un clocher se dessina derrière un vallonnement.

— Nous arrivons à Bellecombe ! Est-ce qu'il y a du réseau ? cria le prof de gym.

— M'sieur, mon iPhone indique « Appels d'urgence uniquement », cria Gilles depuis son siège au milieu du car.

— Appelle le 112 et demande une ambulance. Donne le lieu : village de Bellecombe et précise qu'il s'agit d'un homme de forte corpulence, chauffeur de car, qui a fait un malaise. Indique aussi le nom de la compagnie de transport.

Monsieur Doucet lentement gara l'autocar à l'emplacement du point de ramassage scolaire, à côté du panneau d'entrée du village. Il actionna le frein électrique de parking puis étouffa le moteur.

— Les enfants, vous pouvez sortir dans le champ à proximité. Reste avec moi Valentin. Madame Chevallier, puis-je vous demander de surveiller les élèves ? Il faut que je veille sur le chauffeur pour le cas où il aurait besoin d'un nouveau massage cardiaque.

Quand les adolescents furent dehors, Monsieur Doucet s'adressa à Valentin.

— Je te félicite mon garçon, sans ton sens de l'observation et ta présence d'esprit, nous serions au fond du ravin à l'heure qu'il est. Tu as probablement sauvé la vie de plusieurs de tes camarades sinon de tous, et les nôtres aussi, car en cas de basculement nous aurions été les premiers impactés. Je signalerai ceci lorsque je devrai faire mon rapport.

— Non monsieur, ce n'est pas la peine d'en parler, j'ai surtout pensé à moi dans cette affaire quand j'ai vu que le chauffeur lâchait le volant et que ses mains se crispaient sur sa poitrine. Comment va-t-il ?

— On dirait qu'il respire un peu mieux mais il est toujours inconscient. Bon sang, qu'est-ce qu'ils font les secours ? Valentin, demande à ton ami Gilles s'il a pu les contacter.

Valentin sortit pour revenir presque immédiatement.

— C'est bon monsieur, l'ambulance des pompiers est en route. Est-ce que cet homme ne serait pas mieux dehors à respirer, il fait diablement chaud dans ce car.

— Tu as raison mais nous ne le pouvons pas. Il est beaucoup trop lourd, même pour moi, et puis ce serait peut-être prendre un risque que de le manipuler. Attendons. Tu veux sortir avec tes copains ?

— Oui, je vais sortir, je supporte très mal cette odeur de sueur. Il va s'en sortir n'est-ce pas ?

— Si l'ambulance arrive vite, je pense que oui.

— Qu'est-ce qu'il a eu à votre avis ?

— Je ne suis pas médecin mais je pense à une crise cardiaque où à un malaise vagal.

— Malaise vagal ? De quoi s'agit-il ?

— C'est quand on « tombe dans les pommes », tu connais l'expression ? Ce malaise peut être dû à la chaleur. Tu peux expliquer ceci à tes camarades ?

— Oui, pas de problème monsieur, enfin pour expliquer.

Valentin descendit du car et se dirigea vers madame Chevallier.

— Madame, que va-t-il se passer maintenant ?

— Je ne sais pas trop, il faut attendre les secours, mais quand seront-ils là ? C'est le problème.

— La réponse à cette question est bien facile à trouver. Nous avons roulé environ trois quarts d'heure jusqu'à... l'incident, plus à peu près dix minutes de conduite de monsieur Doucet, nous avons donc roulé pendant disons une heure. Les secours vont à mon avis rouler deux fois plus vite que le car, ils vont donc mettre la moitié du temps que nous avons mis. Gilles les a appelés il y a un peu plus de dix minutes, j'en déduis que dans un quart d'heure ils seront là.

La professeure regarda Valentin d'un air étonné.

— Tu es bon en math, toi !

— Normalement. Comment voyez-vous la suite de la journée, madame ?

— Je ne sais pas trop Valentin, j'ai bien peur que le stage soit compromis.

— Quand les secours auront emmené ce pauvre chauffeur aux urgences, monsieur Doucet pourra nous conduire jusqu'au camp, non ? Combien de kilomètres reste-t-il ?

— Une dizaine peut-être, mais monsieur Doucet ne pourra pas prendre ce risque. Il n'a pas le permis transport en commun.

— Pourtant... Oui, je comprends... Il a pris le volant uniquement parce qu'il y avait une urgence. Je pense que nous allons devoir demander aux pompiers de contacter la compagnie de transport qui devra nous envoyer un autre chauffeur, donc nous sommes bloqués ici pendant voyons... un peu plus d'une heure et demie.

— Je ne vais pas vérifier ton calcul, je suppose que tu as raison.

— Je vais expliquer tout ça aux camarades de classe, si vous voulez, vous pouvez rejoindre notre prof de gym. Oh ! Oh ! Ohé vous tous, approchez, écoutez : monsieur Doucet...

— Filedoux ! coupa une voix anonyme.

— Monsieur Doucet disais-je, pense que le chauffeur a eu soit une crise cardiaque soit un malaise vagal, mais il est en vie et devrait s'en sortir.

— Qu'est-ce que tu en sais ? fit la même voix que Valentin identifia comme celle d'Alexis.

— Le prof de gym me l'a dit.

— Toujours avec les profs, toujours à faire de la lèche, le Valmont, ricana Amandine.

— Soldat Valmont, fayot de première classe, appuya Tony Thénard

— Il se croit toujours plus malin que les autres celui-là, appuya Romuald.

— Il est plus malin que vous tous réunis et vous lui devez une fière chandelle, dit le professeur d'éducation physique qui venait de se faire relayer par sa collègue. Sans lui, sans sa présence d'esprit, à cette heure, nous serions tous au fond d'un ravin, probablement morts, broyés ou brûlés vifs. C'est lui qui a réussi à arrêter l'autocar juste avant qu'il ne bascule dans la pente en plongeant pieds en avant sur la pédale de frein

— Bravo Valentin ! cria Gilles.

« Oui bravo, merci Val, merci, vive Valentin, merci, merci... »

Les amis de Valentin se groupèrent autour de lui pour lui taper dans le dos, lui donner des bourrades. La majorité des élèves ne faisant pas partie du premier cercle de ses amis, d'habitude indifférente, Alexis en tête, s'approcha et chacun tint à lui taper dans la main. Seuls restèrent à l'écart, renfrognés et hostiles, Tony Thénard et ses acolytes Clément Barilla, Romuald Michaud, Amandine Fontaine et Morgane Joly. Après avoir hésité, Océane Daucy, suivie comme son ombre par Marine sa jumelle, s'approcha et posa une bise appuyée sur la joue gauche de Valentin tandis que Marine l'imitait sur l'autre joue.

— Merci Val, dit Océane, si tu savais comme je regrette mon attitude... d'avant. J'espère qu'un jour nous pourrons redevenir amis.

Valentin rougit, esquissa un sourire, puis leva une main, index pointé vers le ciel :

— Je crois que j'entends l'ambulance au loin.

Cinq minutes plus tard, le fourgon rouge des pompiers se gara derrière le car. Deux hommes en uniformes bleu et un troisième arborant sur son vêtement SAPEURS-POMPIERS MÉDECIN descendirent vivement.

— Par ici, dit Monsieur Doucet en les aiguillant vers l'intérieur du car.

— C'est vous qui l'avez placé dans cette position ? demanda le médecin en plaçant son stéthoscope sur la poitrine du chauffeur.

— Oui, ai-je bien fait ?

— Très bien, étant donné sa corpulence, sur le côté gauche, c'est parfait. Je lui fais une piqûre pour soutenir le cœur et nous l'évacuons. Laissez la place pour le brancard, merci.

Monsieur Doucet s'adressa au pompier qui semblait être le chef :

— Pourrez-vous demander au responsable de la compagnie de transport par car qu'il nous dépêche un autre chauffeur rapidement ?

— C'est déjà fait. La personne qui a donné les renseignements a parfaitement expliqué la situation. La compagnie a diligenté un nouveau chauffeur. Il devrait être ici dans quelques minutes. Vous allez pouvoir continuer votre voyage.

CHAPITRE 8 SOUS L'ORAGE

Le car se gara sur un terre-plein caillouteux du hameau du Montoz dans un dernier chuintement de ses compresseurs. Madame Chevallier se leva :

— Attendez, restez assis, silence, restez assis. À cause du retard que nous avons pris, monsieur Doucet et moi avons dû modifier le programme de l'après-midi. Vous allez descendre, sortir vos sacs et vos duvets des soutes et vous regrouper dans cette grande tente que vous voyez à gauche et qui servira de salle de réunion ainsi que de salle à manger. Les chalets d'alpage sur votre droite ne vous sont pas accessibles, les alpagistes y fabriquent la tomme de Savoie, plus précisément la tome des Bauges. Vous visiterez demain. Pour l'heure, vous allez former des binômes de garçons et des binômes de filles, c'est à dire choisir votre compagnon de tente. Allez, vous pouvez sortir.

— On se met ensemble, Val ? questionna Gilles.

— Avec plaisir. Tu ne ronfles pas ?

— Je ne me suis jamais entendu ronfler.

— Ah, c'est malin ! Allons dans la tente de réunion.

— Waouh, qu'il fait chaud là-dessous. Je vais faire un malaise.

— Arrête, j'ai assez donné pour aujourd'hui et je n'ai pas envie de te faire du bouche-à-bouche.

— Tu demanderas à Océane de me le faire à ta place, je ne dirais pas non. Tu n'es pas jaloux ?

— Arrête avec ça. Océane n'est pas très intéressante. C'est une aguicheuse qui te laisse tomber à la première occasion. Regardons plutôt comment se sont formées les paires.

— Lucie s'est mise avec Eva bien sûr, Mathilde est avec Pauline et les jumelles sont ensemble, comme d'hab.

— Bouboule est avec Florian et Olive s'est mis avec Quentin. Qu'est-ce que tu penses de Quentin ?

— C'est un mec bien. Pas très bavard, un peu effacé mais il est loin d'être bête. Je crois qu'on peut compter sur lui.

— Nous pourrions l'intégrer à notre groupe, non ?

— Je suis absolument d'accord.

Madame Chevallier tapa dans ses mains pour attirer l'attention :

— Chaque binôme vient prendre une tente et deux matelas pneumatiques. Vous allez planter votre installation dans le carré de prairie délimité par un fil électrique derrière notre tente-chapiteau. Ce fil n'est pas là pour vous empêcher de sortir mais pour tenir les vaches à l'écart. Je mets en garde les garçons qui seraient tentés d'uriner par là... Ça vous fait sourire les filles ? Les toilettes se trouvent dans le plus petit des chalets, le plus près de nous. Des questions ?

— Madame, avec quoi on gonfle les matelas ? questionna Lucie.

— Il y a deux gonfleurs à pied dans cette caisse, sinon utilisez vos petits poumons ! Rassemblement ici dans trente minutes.

Madame Chevallier reprit la parole :

— Étant donné notre retard -il est maintenant six heures- comme le vous l'ai dit, nous avons modifié le programme de l'après-midi. Au lieu de l'excursion au col de l'ours qui demande plus de trois heures de marche, nous avons décidé de vous laisser quartier libre.

— Ouais ! cria Tony.

— Attention Tony, ça ne veut pas dire que vous pouvez faire n'importe quoi. Nous vous demandons de vous associer par deux avec, dans la mesure du possible, un appareil photo ou un smartphone par binôme et de vous promener en photographiant tout ce qui vous semble beau, intéressant ou inhabituel. Vous disposez d'une heure et demie. Avez-vous des questions ?

— M'dame, il est où File... euh monsieur Doucet ? demanda Clément.

— Dans un chalet, il s'occupe du repas qui aura lieu à huit heures ici même. Allez !

— Valentin, je peux m'associer avec toi ? demanda Pauline, mon téléphone est un vieux truc qui ne fait pas de belles photos.

Valentin sourit :

— Bien sûr, si Gilles avec qui je vais partager la tente est d'accord. Gilles, tu peux choisir un autre équipier ? Je m'associe avec Pauline pour les photos.

— OK Val, pas de problème, je me mets avec Lucie, Bouboule va avec Eva, Flo s'associe avec Mathilde. Olive reste avec Quentin.

— C'est réglé Pauline, où veux-tu aller ?

— Au hasard. Prenons ce chemin.

Un chemin « jeepable » bordé de prairies pâturées serpentait en montant dans le vallon, les deux adolescents adoptèrent un pas régulier et s'élevèrent dans la montagne. Ils passèrent devant deux granges, traversèrent un ruisseau à gué, pénétrèrent dans un bois clair. Valentin s'éloigna un peu du chemin, savourant la douceur du tapis de mousse sous ses pas. Un peu plus loin, il se pencha, cueillit un brin de muguet tardif en raison de l'altitude.

— Tiens, pour toi.

— Merci Valentin. Hum, quel adorable parfum !

— Oh, regarde Pauline cette fleur extraordinaire, je n'en ai encore jamais vu de telles ! Tu la connais ?

— Oui, je crois qu'il s'agit d'un Sabot de Vénus. C'est une orchidée de montagne, une fleur rare et protégée, on n'a pas le droit de la cueillir.

— Mais nous pouvons la photographier. Je fais un gros plan... là. Une au flash maintenant, voilà. Superbe !

— Tu ne trouves pas qu'il fait sombre et étouffant dans ce bois ?

— Tu as raison, continuons le chemin.

— Elle est réussie ta photo ?

— Oui, regarde, je l'ai doublée en plus.

— Magnifique ! Dis donc, on sort du bois mais il fait bien sombre quand même.

— Les nuages ! Tu as vu ces rochers énormes ! Ils ont dû faire du bruit quand ils se sont décrochés de la falaise.

— Mets-toi contre ce bloc, je vais te prendre en photo, file-moi ton appareil. Quelle masse ce rocher ! Tu es vraiment minuscule à côté.

— Merci Pauline.

Celle-ci se mit à rire :

— Je ne veux pas te vexer mais on ne peut pas rivaliser avec la nature. Imagine qu'il en tombe encore, qu'est-ce qu'on ferait ?

— Il n'y a pas une chance sur un milliard pour que cela se produise à cet instant et si malgré tout cela arrivait, il n'y a pas une malchance sur mille pour qu'il tombe sur nous. La probabilité est d'un pour mille milliards, tu vois, nous pouvons marcher tranquille.

— Et si cela se produisait malgré tout ?

— Dans ce cas je mourrais en compagnie d'une des plus belles filles de la classe !

— Vil flatteur !

— A peine.

— Une bifurcation. On suit le vallon ou on va vers la falaise ?

— Allons vers la falaise, nous aurons plus belle vue.

— Tu ne penses pas que nous allons avoir un orage ? Il fait de plus en plus lourd et le ciel s'assombrit encore. Tu sais ce qu'il faut faire en cas d'orage ?

— Se mettre à l'abri si c'est possible.

— Et sinon ?

— Sinon on est mouillé !

— Très drôle !

— Mon grand-père m'a raconté des histoires d'orage en montagne. Il m'a dit que quand la foudre est sur le point de frapper, on perçoit comme un grésillement, comme un vrombissement d'insectes. Les montagnards appellent ça « entendre les abeilles ». Dans ce cas il faut très vite se débarrasser de tout objet pouvant attirer l'éclair comme les objets métalliques et se coucher au sol car la foudre frappe de préférence ce qui est vertical, un arbre, un homme debout, un clocher, une crête rocheuse.

— Tu ne crois pas qu'on devrait rentrer ? Ces énormes nuages ne me disent rien qui vaille.

— Mon grand-père dit aussi qu'un orage est quasiment toujours précédé d'une grande rafale de vent. Rien de tout cela pour l'instant. Viens, nous sommes presque arrivés à la falaise. Regarde-moi ce paysage en noir et blanc, je trouve cela un peu inquiétant mais magnifique. Je fais une photo panoramique.

— Valentin, je crois que le vent se lève.

— Tu es très chouette avec tes cheveux qui volent, je fais une autre photo.

— Valentin, viens, on rentre au camp.

Une soudaine bourrasque hurla dans les épicéas du petit bois, courba les buissons d'églantiers, secoua les arcosses, souleva quelques feuilles mortes du dernier automne. Elle fut suivie presque immédiatement par un éclair qui illumina le gris sombre des nuages. Trois secondes après, un coup de tonnerre éclata.

— Un kilomètre ! pensa tout haut Valentin.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— La foudre a frappé à un kilomètre d'ici, à peu près au niveau du camp.

— Comment tu peux le savoir ?

— Le son met trois secondes pour faire un kilomètre, il suffit de compter.

— Tu es désespérant avec tes maths !

— Je ne dis pas cela pour rabaisser qui que ce soit, ni à l'inverse pour me montrer supérieur. Si on ne parlait pas de ce que l'on sait, la conversation serait bien pauvre : ah, il va faire beau aujourd'hui, ah, nous allons avoir la pluie, ah il y a des cailloux sur le chemin... Et je ne fais pas de morale non plus, je donne mon avis, point.

— Ne te vexe pas, en fait j'étais plutôt admirative.

— A propos du temps, je crois que nous n'allons pas avoir celui de rentrer, il faut vite que nous trouvions un abri. Longeons la falaise en descendant, peut-être y aura-t-il un rocher surplombant pour nous abriter. Tu veux passer devant ?

— Non, toi.

— OK, fais attention en marchant, d'en bas j'ai repéré des zones d'éboulis, cela peut être instable. Le pire serait de se faire une entorse et d'être bloqué à découvert.

— Val, je viens de recevoir la première goutte !

— Pareil. Marchons un peu plus v...

Une boule de feu explosa comme un coup de canon sur un rocher vertical, juste en amont du petit bois, coupant la parole à Valentin. Immédiatement le ciel déversa sur eux des cataractes d'eau. Le bruit du vent, celui de la pluie et de l'écho du tonnerre conjugués atteignit un paroxysme.

— Val j'ai peur, qu'est-ce qu'on fait ? hurla Pauline.

— Continuons à longer la falaise, la crête nous protège de la foudre, cria Valentin.

— Je suis trempée, j'ai les habits qui collent à la peau.

— Oui, moi aussi. Ah, ouf, regarde, un grand trou dans la falaise, comme une grotte. Entrons dedans, mettons-nous à l'abri en attendant la fin de l'orage.

— Combien de temps à ton avis ?

— Je ne saurais pas te répondre avec exactitude. Entre une demi-heure et une journée.

— Ils vont s'inquiéter au camp.

— Je préfère qu'ils s'inquiètent plutôt que te voir foudroyée.

— Tu as raison. Dis donc, c'est plus profond que ça en a l'air. Il y a eu du feu là entre ces grosses pierres.

— Cette grotte sert probablement d'abri aux chasseurs à l'automne.

— Il y a une réserve de branches, du foin, des bouts de chiffons, des bouteilles vides, des vieilles boîtes de conserves... Valentin, j'ai un peu froid avec mes habits mouillés, tu crois qu'on pourrait faire du feu ?

— As-tu des allumettes ?

— Ben non.

— Moi non plus.

— Est-ce qu'on pourrait essayer de taper deux cailloux pour faire une étincelle et allumer les chiffons ?

— C'est de la roche calcaire, pas du silex, ça ne marchera pas. Laisse-moi réfléchir un instant.

Valentin resta quelques instants debout, immobile, le regard dans le vague puis il se décida. Fouillant dans une poche de son short, il sortit une ficelle et un opinel.

— Je ressorts un instant, dit-il. Il ouvrit et bloqua à la virole son canif en position ouverte.

— Mais il pleut à seaux !

— Je ne serai pas plus mouillé que maintenant. J'attends le prochain coup de tonnerre et j'y vais.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'un éclair décharge temporairement l'atmosphère de son électricité, donc il y aura un temps mort avant le suivant, c'est du moins ce que dit mon grand-père.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Couper une branche de noisetier sauvage ou de ce que je trouverai.

— Pourquoi fai...

Un gigantesque éclair illumina jusqu'au fond de la grotte suivi immédiatement d'un énorme bang sonore et d'un redoublement de la pluie. Valentin ne prit pas le temps de répondre, il dévala l'éboulis jusqu'à un bosquet d'arcosses couchés par la neige du dernier hiver. Couper une branche lui prit deux minutes. Quand il eut rejoint la grotte, il dégoulinait de partout. Il décida de sauter sur place pour accélérer l'évacuation de l'eau, déclenchant le rire de Pauline.

— Tu as la danse de Saint Guy ?

Valentin s'arrêta, tendit son smartphone à son amie. Tu sais mettre le flash ?

— Pas bien, montre-moi.

— C'est facile, tu actives l'application « Appareil photo » puis tu touches le petit éclair blanc en haut à gauche.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Tu vas réaliser un reportage unique en France. Prends une photo à chaque fois que tu le juges bon.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ton bâton mouillé, aller à la pêche ? se moqua Pauline en prenant la première photo.

Sans répondre, Valentin coupa l'extrémité la plus fine de la branche n'en gardant qu'un mètre, l'élagua de ses branchioles, l'écorça, fit une entaille circulaire à chaque bout. Il récupéra sa ficelle, l'attacha à chaque extrémité formant ainsi une sorte d'arc.

— Je me suis trompée, tu vas aller à la chasse ! se moqua son amie en prenant une nouvelle photo.

Valentin sourit. Il alla récupérer des bouts de bois brûlés de l'ancien feu, les disposa sur une lauze bien plate, s'accroupit et commença à les pilonner avec une pierre au champ aplati servant de marteau jusqu'à obtenir une fine poudre noire.

— Tu peux me dire ce que tu fais ? insista Pauline en flashant la scène.

— J'écrase du bois brûlé comme tu peux voir.

— Pourquoi faire ?

Toujours absorbé par son idée, Valentin ne répondit pas. Il se releva pour récupérer un bout de chiffon de coton qu'il lacéra en charpie avec son opinel.

Il retourna fouiller le bois accumulé dans un coin de la grotte et finit par extraire un bout de planche craquelée, desséchée, puis avisa un bâton également très sec du diamètre d'un manche à balai, bâton d'une trentaine de centimètres dont il arrondit les extrémités. Toujours à l'opinel, il creusa dans la planche une cavité circulaire du même diamètre que le bâton. Il entailla ensuite le milieu du bâton d'une encoche circulaire. Il rechercha enfin un autre bout de bois qu'il creusa également d'une alvéole d'un diamètre égal à celui du bâton.

Pauline continuait à prendre des photos.

— Tu peux m'expliquer ce que tu fais ?

— Je vais tenter de faire du feu à la méthode aborigène.

— Arborgène, c'est quoi ça ?

— Pas ARborigène mais Aborigène. Les aborigènes étaient les premiers habitants de l'Australie et ils ont heureusement toujours des descendants. Dans la ferme de mes parents travaille un couple d'aborigènes et j'étais bien copain avec leur fils. Il m'a montré comment ses ancêtres faisaient du feu. Je vais essayer de faire comme lui. Vas-y, continue ton reportage.

Valentin récupéra la poussière de charbon de bois écrasé, incorpora des fibres de tissu et plaça le mélange dans la cavité de sa planche.

— Le plus important maintenant, regarde bien :

Il fit faire un tour à la corde de son arc dans l'encoche du bâton dont il plaça l'extrémité la plus arrondie dans la poussière combustible, cala l'autre extrémité avec le petit bout de bois creusé.

— Avant de continuer, peux-tu me dire si l'orage se calme ?

Pauline n'eut pas la peine de répondre directement à la question, un autre très violent coup de tonnerre ébranla la falaise, suivi d'une recrudescence de la pluie.

— Il fait presque nuit. Quelle heure peut-il être ? s'inquiéta Pauline.

— Appuie sur le bouton « home » du smartphone.

— Le bouton rond ?

— Yes mademoiselle.

— Dix-neuf heures quinze !

— Est-ce qu'il y a du réseau ?

— Non, du tout, impossible de prévenir les profs !

— Alors continue ton reportage si tu veux bien, tu retouches l'icône Appareil photo pour relancer. En ce qui me concerne, le plus difficile de l'opération, c'est maintenant.

Tenant l'extrémité de son arc comme l'archet d'un violoncelle, par un mouvement de va et vient continu, il fit tourner le bâton régulièrement et rapidement, le bout frottant le mélange inflammable dans la cavité de bois sec. Au bout de quelques minutes, un peu de fumée bleue sorti de l'alvéole chauffée par le frottement.

— Apporte vite un peu de foin et des brindilles bien sèches. Dès que tu verras du rouge dans la poussière de charbon, tu mets le foin dessus. Là, vas-y !

Sous le souffle léger de Valentin, de la fumée s'éleva puis une flamme timide surgit qui se propagea rapidement à la poignée d'herbes sèches. Il

retira vivement son système et mit ses mains en conque autour du petit foyer.

— Pose quelques brindilles dessus maintenant. Oui, voilà. Pendant que je souffle, peux-tu récupérer des brindilles un peu plus grosses. Je crois que c'est gagné ! Il n'y a plus qu'à alimenter le feu. Tu prends une dernière photo ?

— Il était temps, je commençais à prendre froid dans mes habits mouillés.

— Moi pareil, répondit Valentin en ôtant sa chemisette. Continue à mettre du bois, j'installe un séchoir.

Il détacha la ficelle d'un côté de son arc et attacha l'extrémité libérée à un autre bâton. Il cala les extrémités libres des bâtons entre des grosses pierres et étendit son vêtement sur la ficelle tendue.

Le feu crépitait, colorant les deux amis de reflets orangés. Pauline sans un mot ôta son tee-shirt, libérant ses jeunes seins déjà formés et plaça son habit sur le séchoir improvisé. Valentin sentit une douce chaleur envahir le bas de son ventre. Pour la première fois de sa vie, une fille se déshabillait devant lui. Sans mot dire, gêné, il se leva, fit ripper une grosse pierre plate vers le foyer.

— Ton siège, dit-il laconiquement pour ne pas laisser voir son trouble.

— Merci Valentin.

— Et le mien maintenant, fit-il en déplaçant une autre pierre près de la première.

De longues minutes ils restèrent ainsi côte à côte, sans rien dire. Assis près de son amie à moitié nue, aux longs cheveux noirs encore un peu humides, aux yeux sombres et brillants reflétant les flammes dansantes, Valentin cherchait désespérément quelque chose à dire pour masquer l'émotion qui l'envahissait. Ce fut Pauline qui parla la première.

— On est comme les hommes des cavernes, tu ne crois pas ?

— Oui, c'est un peu ça, répondit-il d'une voix étranglée.

— Tu es enroué, tu as pris froid ? Tu as mal à la gorge ?

— Peut-être un peu.

— Je commence à me réchauffer. J'enlève mon short pour le faire sécher, ça ne te gêne pas ?

Valentin toussa pour faire semblant de s'éclaircir la voix.

— Non, pas du tout.

— Tu peux faire pareil si tu veux.

— Non, pas pour le moment.

— Tu as été super Valentin, déjà cet après-midi dans le car et encore ce soir, dit Pauline en passant son bras dans le dos du garçon.

— Hum, grogna-t-il simplement.

Il n'avait jamais su comment répondre à un compliment. A son tour Valentin mit son bras sur l'épaule de son amie. Le contact de la peau nue le fit frissonner. Pauline s'en rendit compte.

— Tu as encore froid ? Combien de temps crois-tu que nous allons devoir rester là ?

— Je vais voir dehors.

Valentin se leva, contourna l'étendage et observa les montagnes depuis l'entrée de la grotte.

— Le ciel s'éclaircit vers l'ouest, le vent s'est calmé et la pluie est devenue plus régulière. À mon avis dans une demi-heure, c'est bon.

Quand il revint, la vue de son amie presque nue relança son trouble. Il s'approcha d'elle, lui prit les mains et tira doucement pour lui demander de se lever. Quand elle fut debout, une lueur d'interrogation dans les yeux, Valentin se mit à genoux et posa deux rapides baisers sur la poitrine de l'adolescente. Pauline mit une main sous le menton de son ami et doucement lui releva la tête.

— Non Valentin ! Tu as été formidable aujourd'hui, ne gâchons pas tout. Elle posa furtivement ses lèvres sur la bouche de Valentin qui aussitôt se releva et se détourna.

— Tu as raison, je me comporte comme un imbécile.

— Tu te comportes comme un homme plutôt, mais pour moi vois-tu, c'est beaucoup trop tôt. Tu ne m'en veux pas ?

— Je ne t'en voudrai jamais Pauline.

CHAPITRE 9

RETOUR AU CAMP

— Les voilà m'sieur ! cria Bouboule au prof de gym.

— Ouf, ils sont vivants ! osa dire Eva la timide.

— Où étiez-vous ? On s'est fait un sang d'encre ! reprocha Florian.

— Vous nous avez fait très peur tous les deux, appuya Gilles.

Valentin leva les deux mains et sourit :

— Du calme, tout va bien, nous nous sommes juste mis à l'abri pendant l'orage car nous étions trop loin pour revenir à temps.

— Dites-donc, vous sentez le jambon fumé tous les deux ! remarqua Bouboule moqueur.

— C'est à cause des aborigènes, sourit Pauline.

— Vous avez vu des arborigènes ? C'est quoi ça d'abord ? s'étonna Olivier.

— Des A-borigènes ! Des gens qui font du feu en frottant deux bouts de bois, expliqua Pauline.

Valentin, silencieux, un petit sourire ironique au coin de la bouche, décida de laisser la gloire des explications à son amie.

— Tu peux être plus claire, on ne comprend rien ! exigea Mathilde.

Les professeurs, silencieux et pédagogues, visiblement soulagés, laissaient les adolescents s'expliquer sans intervenir.

— Bon, nous étions à un peu plus d'un kilomètre d'ici, nous longions la falaise du Roc quand l'orage nous a surpris. En moins de dix secondes nous étions trempés...

— Tu racontes des bobards, vos cheveux et vos habits sont secs ! objecta Romuald.

Pauline, sans tenir compte de l'intervention malveillante, continua :

— Nous avons alors décidé de redescendre en suivant le bas de la falaise pour éviter la foudre et nous avons trouvé une grotte dans la paroi, alors nous nous sommes mis à l'abri. L'orage était vraiment très fort, deux fois nous avons vu la boule de feu frapper des rochers tout près de nous, la pluie était démente.

— Vous avez rudement bien fait de vous abriter, commenta Olivier, c'est vachement dangereux l'orage, vous auriez pu être foudroyés.

— Dans la grotte il y avait un reste d'ancien feu, un tas d'herbes sèches, du vieux bois très sec, des chiffons. Nous avons alors décidé de faire du feu

pour nous sécher mais nous n'avions pas d'allumettes. Valentin à réussi à faire de la poudre de charbon de bois avec les vieux tisons pas complètement brûlés et à l'enflammer en frottant un bâton bien sec sur un bout de vieille planche.

— Ah la rigolade ! s'esclaffa Tony. Faire du feu en frottant du bois ! Tu nous prends pour des demeurés la mogotte !

— Parfaitement monsieur l'incrédule, Valentin a réussi à faire du feu comme le font les sauvages d'Australie.

Valentin intervint :

— Les Aborigènes ne sont pas des sauvages, ce sont des hommes avec des traditions différentes des nôtres, ils ont été les premiers habitants de l'Australie et savent faire beaucoup de choses que nous ignorons. Continue Pauline.

— Donc nous avons pu faire du feu, nous sécher et attendre la fin de la tempête. Et voilà !

— Je ne crois pas un mot de ton histoire, décida Amandine.

— Qu'est-ce que tu paries que tout cela est vrai ?

— Cinq euros ! Mais tu ne pourras pas le prouver.

— On ne parie pas d'argent ! intervint madame Chevallier.

— Alors trois paquets de chewing-gum.

— Tenu, se réjouit Pauline. Valentin s'il te plaît, prête ton portable à madame Chevallier. Madame, pouvez-vous regarder les photos et leur dire la vérité ?

La professeure d'histoire géographie acquiesça d'un hochement de tête, pris le portable que lui tendait Valentin et fit un à un défiler les clichés en commentant :

— Superbe « *Cypripedium calceolus* », c'est le vrai nom du Sabot de Vénus, la plus belle des fleurs sauvages de Savoie. Valentin devant un rocher. Un portrait de Pauline cheveux au vent. Un paysage de montagne. Oh, vous avez réussi à prendre un éclair, très bien.

De l'index, la professeure fit défiler les photos suivantes sans commenter, revint en arrière, recommença avec une expression étonnée et admirative.

— Valentin, tu as réussi quelque chose que je n'aurais pas cru possible. Tu as effectivement réussi à faire du feu à la manière aborigène. C'est vraiment extraordinaire ! Il faudra que tu nous montres comment faire. Pauline avait raison Amandine, je crois bien qu'elle vient de gagner quelques paquets de

chewing-gum. Garde précieusement ce reportage, Valentin, nous essayerons d'exposer tes photos quand nous serons de retour au collège. Toutes mes félicitations pour ta débrouillardise.

— Viens voir Amandine, dit Valentin après avoir récupéré son iPhone, Pauline a fait le reportage de la technique aborigène, la poudre de charbon de bois, la planche creusée, le bâton de frottement et le plus important, l'arc ou l'archet destiné à faire tourner le bâton. Là, après plusieurs minutes, la poudre commence à fumer. Pauline a ensuite mis un peu d'herbes sèches dessus et en soufflant doucement, elles se sont enflammées. Quelques chewing-gums pour apprendre tout ça, ce n'est pas trop cher, n'est-ce pas ? Sans un mot, Amandine retourna vers ses copains habituels, Tony, Clément, Romuald et Morgane.

— Il est temps de passer à table, intervint monsieur Doucet. Au menu, des pâtes à la bolognaise trop cuites ! Heu, Valentin, je veux te voir après le repas.

— Pas de problème monsieur.

Les élèves s'installèrent. Tous leurs amis voulurent voir les photos de Pauline, le portable passa de main en main. Quand Tony voulu le saisir, Valentin se leva et reprit son iPhone.

— Stop ! Toi tu n'y touches pas. Je n'ai pas oublié ce que tu as fait à Lucie avec ce même téléphone, ce que tu as voulu me faire ensuite par deux fois, sans compter que tu serais capable d'effacer le dossier.

— La confiance règne ! bougonna Thénardier.

— Non, elle ne règne pas avec tout le monde. Mais tu as le droit de voir les photos comme les autres. Je vous les montre comme cela à toi et tes copains, dit-il en levant l'appareil et en faisant défiler les clichés. C'est bon ? Vous avez vu ? Alors je mange, j'ai trop faim, conclut-il en rangeant son appareil.

— Valentin, comment se peut-il que frotter deux bouts de bois fasse du feu ? questionna Lucie.

— Avec ton index, frotte très fort et très longtemps la table devant toi et dis-moi ce qui se passe.

La jeune fille sceptique s'exécuta.

— Plus vite, plus fort, appuie plus ton doigt, tu ne sens rien ?

— Si, ça chauffe un peu.

— Plus tu vas vite et fort, plus ça frotte et plus ça chauffe. Tu vois que les aborigènes qui ont su utiliser ce principe ne sont pas bêtes.

— Ça va plus vite avec une allumette, ricana Clément.

— Si tu n'as pas d'allumettes ni de briquet, comment tu fais dans un cas comme celui-là ? contra Mathilde. Tu dis des bêtises parce que tu n'es pas aussi malin que Valentin et que tu es jaloux.

— Ça va pas ! Jaloux de qui d'abord ?

— De Pauline pardi. Parce qu'elle a préféré faire la sortie avec Val plutôt qu'avec toi.

— Je m'en fous de Pauline.

— Alors pourquoi tu es toujours à la regarder en bavant avec des yeux de merlan frit, rigola Mathilde.

— Fais gaffe à c'que tu dis, toi la fayotte.

Valentin se leva et pointa son index vers Clément Barilla.

— Toi Clébar, si tu insultes mes amis, c'est comme si tu m'insultais personnellement et c'est à moi que tu auras à faire. Compris ?

— Parce que la Mathilde ne fait pas de la lèche à tous les profs peut-être !

— Mathilde fait très bien son travail de déléguée si c'est à ça que tu penses. Ce n'est pas faire de la lèche comme tu le dis mais c'est se dévouer pour nous les élèves de la classe, toi y compris. Réfléchis un peu si tu en es capable, quel avantage tire-t-elle de son poste de déléguée ? Rien ! Sinon les critiques de mecs comme toi et tes potes. Si ce que je fais, si ce qu'elle fait ne te convient pas, il y a deux façons de régler le problème, un : l'intelligence et la discussion, deux : la force et la bagarre. Dans les deux cas je suis ton homme !

— Calme-toi, je ne t'ai pas cherché, toi !

— Alors tu évites tes remarques blessantes ! Tu nous ignores et tout ira bien. En ce qui me concerne, l'incident est clos.

— Viens Valentin, faisons quelques pas ensemble, dit monsieur Doucet. Tout d'abord bravo pour ta technique de feu, tu nous as tous épatés. Vous êtes restés combien de temps dans la grotte ?

— Une heure peut-être, mais impossible de vous prévenir, il n'y avait pas de réseau.

— Nous avons bien pensé que vous vous étiez abrités. Qu'est-ce que vous avez fait une fois à l'abri ?

— Comme l'a dit Pauline, nous étions trempés et commençons à avoir froid, alors j'ai décidé de faire du feu. Ce n'est pas si facile que ça.

— Je n'en doute pas, ça t'a pris longtemps ?

— Avec les préparatifs, un quart d'heure ou vingt minutes, je n'ai pas chronométré, répondit Valentin avec un demi-sourire.

— Et ensuite, qu'avez-vous fait ?

— Nous nous sommes assis devant le feu pour nous réchauffer.

— Vous avez laissé vos habits sécher sur vous ?

— Non, j'ai confectionné un étendage.

— Vous vous êtes déshabillés ?

— J'ai enlevé ma chemisette pour la mettre sur le fil.

— Et Pauline ?

— Elle a fait sécher son tee-shirt.

— Et puis ?

— Nous nous sommes assis devant le feu, c'était agréable, surtout avec la tempête dehors.

— Elle avait peur ? Tu l'as réconfortée ?

— Pauline est solide dans sa tête, je n'ai pas eu besoin.

— Je veux dire, tu l'as tenue contre toi ?

— J'ai mis mon bras sur ses épaules.

— Et c'est tout ?

— Écoutez monsieur Doucet, si vous voulez savoir si nous nous sommes comportés comme... comme des amoureux, la réponse est non. J'aime beaucoup Pauline, elle m'aime bien aussi et... c'est tout. Donc je pense que votre questionnaire va s'arrêter là.

— Tu es subtil pour un garçon de...

— Treize ans et deux mois. Je suppose que madame Chevallier va questionner Pauline ?

— Je crois que ce ne sera pas nécessaire, Valentin.

CHAPITRE 10 RANDONNÉE

— Écoutez-moi, rapprochez-vous, écoutez, même toi Romuald, dit monsieur Doucet. Voici le programme de la journée : dès neuf heures nous partons en excursion au col de l'ours. Vous allez vous mettre en tenue : chaussures de marche, survêtement, casquette ou chapeau, lunettes de soleil. Dans votre sac à dos un pull-over, un tee-shirt de rechange, votre poncho, une bouteille d'eau, un fruit et le casse-croûte que nous allons vous donner. Vous pouvez emporter en plus tout ce que vous désirez comme un appareil photo ou des jumelles dans votre sac, mais rappelez-vous que c'est vous qui le portez.

— Dans le sac les jumelles ! s'amusa Olivier.

Océane leva les yeux au ciel pendant que Marine haussait les épaules.

— Hein Morgane, on porte son sac ! rappela Bouboule.

— Oh toi ça va ! Occupe-toi de tes... pieds.

Le prof de gym fit un geste calmant de ses deux mains pour stopper la dispute qui s'amorçait et continua son petit discours :

— Retour dans l'après-midi, ensuite réunion de commentaires sur la journée suivie par un quartier libre jusqu'au repas puis feu de camp. Des questions ? Romuald leva la main.

— M'sieur, à quelle altitude le col de l'ours ?

— De mémoire, il est à 1732 mètres, ici nous sommes à mille mètres à peu près.

— C'est dur ? demanda Morgane un peu inquiète.

— Ah la grosse, elle trouille !

— Évite tes remarques désobligeantes et déplacées, Pascal. Non, Morgane, ce n'est pas ce qu'on appelle dur. Il faut tout de même un peu d'endurance, de la volonté et de la régularité. Chacun de tes pas doit être un pas utile donc il faut éviter de vagabonder.

— J'sais pas si je vais y arriver !

— Un savoyard qui n'a jamais grimpé de montagne, ça n'existe pas. Et puis tu verras, on ne regrette jamais un effort, même très dur.

— Moi j'suis pas savoyarde, j'suis née en région parisienne !

— Parisien tête de chien ! Parigot tête de veau ! chantonna Bouboule qui décidément ne pardonnait rien à Morgane de ce qu'elle avait fait à Eva.

— Savoyard tête de lard ! non mais, tête de hibou !

Le professeur préféra ne plus s'immiscer dans le différend, il continua comme si de rien n'était :

— Je conseille aussi aux bavards de garder leur souffle pour l'effort. N'oubliez pas de boire beaucoup d'eau en chemin. Nous ferons une pause de cinq minutes toutes les demi-heures.

— Nous allons mettre combien de temps ? s'inquiéta Marion.

— Un bon marcheur ou une bonne marcheuse se dénivelé d'environ 350 mètres à l'heure, donc si le groupe va bien, nous aurons deux heures de montée. Je compte plutôt deux heures et demie plus les pauses. Ce n'est pas techniquement difficile, il n'y a pas d'escalade, tout se fait par des chemins. Départ dans quinze minutes. Disparaissez sous vos tentes et préparez-vous.

Sur le chemin du Gros Fayard, la petite troupe avançait, soupirait, soufflait. Le sentier montait très raide face au soleil entre deux haies sauvages. Madame Chevallier, en queue de colonne, encourageait les moins vaillants. Au bout de la première demi-heure, quand monsieur Doucet décréta la pause, les élèves s'écroulèrent littéralement sur l'herbe haute d'une petite pelouse alpine.

— Il n'est pas conseillé de s'asseoir lors d'une pause, vous cassez votre effort, vous vous coupez les jambes et le redémarrage sera d'autant plus dur. Je vous conseille de rester debout et de boire à petite gorgées. Il faut boire peu mais souvent.

— J'n'y arriverai jamais m'sieur, je suis morte.

— Allons Morgane, un bon moral c'est la moitié de la réussite. Marche à côté de madame Chevallier, elle te donnera de bons conseils.

— J'ai également très mal aux jambes, déclara Océane approuvée par sa sœur et deux autres filles.

— Je peux vous aider ? proposa Florian.

— Tu veux nous porter ? soupira Océane.

— Juste vous donner un conseil : en marchant, chantez dans votre tête, vous oublierez vos jambes.

— Tu le fais, toi ?

— Bien sûr :

« *Marchons ensemble,*

Dans le soleil levant,

*Chantons ensemble,
Dans le grand vent »*

chanta Florian à tue-tête en piétinant sur place. Vous voyez que ça marche !

— C'est malin !

Le redémarrage fut douloureux, la déclivité toujours très forte éprouvait les jeunes organismes peu habitués à ce genre d'effort. Au bout d'un quart d'heure cependant, la pente s'adoucit et le chemin pénétra dans un riant vallon aux douces ondulations, magnifié par la sévérité des montagnes alentour.

— Deuxième pose ! décréta monsieur Doucet. N'oubliez pas de boire !

— Monsieur ?

— Oui Valentin ?

— Hier vous m'avez promis de me dire les noms des montagnes.

— D'accord. Alors regarde, derrière nous, dans l'axe du chemin, cette énorme masse rocheuse, c'est le Pécloz, 2197 mètres, à droite de la montée la pointe de Chaurionde, 2173 mètres de haut et à ta gauche, le point culminant du massif, la pointe d'Arcalod, 2217 mètres.

— Vous les avez escaladées ?

— Oui. En fait j'ai fait l'ascension de tous les plus de deux mille du massif, il y en a une vingtaine.

— L'Arcalod, c'est difficile ?

— Difficile, non, vertigineux quelquefois, dangereux toujours pour ceux qui ne prennent pas les précautions indispensables. La montagne peut tuer, il ne faut jamais l'oublier. Bon, fin de la pose ! cria-t-il, allez, du courage, c'est plus facile maintenant, il n'y a plus de grosses pentes et le vallon est magnifique. Prochain arrêt aux chalets que vous apercevez tout là-haut. N'allez pas embêter les vaches dans l'alpage, elles peuvent très bien ne pas se laisser faire.

— C'est vrai ça Morgane ? ironisa Bouboule qui décidément ne lâchait rien.

— Toi le binoclard, un de ces jours tu vas t'en ramasser une !

— Arrête Pascal, dit gentiment Eva, il vaut mieux l'ignorer. Maintenant elle me laisse en paix.

— Monsieur je n'ai plus d'eau à boire, se plaignit Marion.

— Tu pourras faire le plein aux chalets avant le col.

— Ah ! Le col est encore plus loin que les chalets ?

— Une vingtaine de minutes de marche au-delà, pas plus. Stop ! dit soudain le prof de gym. Silence. Regardez sur la montagne à droite en montant, à gauche du grand éboulis, à peu près au milieu, à la limite de la neige, vous ne remarquez rien ?

— Si, des points qui se déplacent, dit Alexis.

— Sortez vos jumelles, ceux qui en ont.

— Marine et Océane, dehors ! insista Olivier.

— Tu deviens lourd à sortir toujours la même feinte, cingla Océane.

— M'sieur, je les vois, ce sont des chèvres !

— Non Lucas, ce sont des chamois, une harde de chamois de la réserve naturelle. Prêtez-vous vos jumelles pour que tout le monde les voit.

— Alors Olivier ? nargua Océane, ça vient ta feinte débile favorite.

— J'ai oublié les jumelles de marine, Océane.

— Bon, c'est un peu mieux. Continue à t'entraîner.

— En route maintenant, ordonna monsieur Doucet.

La pente plus douce, la terre souple du chemin, les fleurs parsemant l'alpage... moral revenu, la petite troupe avançait plus joyeusement.

— Voilà, nous sommes au col de l'ours. On dit que c'est ici que le dernier ours des Alpes a été capturé d'où le nom du col. Admirez la vue de l'autre côté. Valentin, en face de toi tu as...

— La Tournette, monsieur, je la reconnais, bien que nous ne la voyons pas sous le même angle qu'au village.

— Exact.

Monsieur Doucet s'adressa à toute la classe :

— Une demi-heure de pause repas. Vous ne laissez aucun détritrus sur place, tout doit être redescendu, compris ? Et mettez vos pull-overs, il y a toujours du vent dans un col. Pour ceux qui mangent plus vite, ce que je ne conseille pas, vous pourrez aller admirer crocus et soldanelles à la limite de la neige et plus bas quelques anémones coquelourdes. Dans ces rochers là-bas, il y a aussi des primevères oreille d'ours.

— Monsieur, vous êtes prof de gym ou prof de SVT ? demanda Lucie.

— Un prof de sciences peut être sportif et un prof de gym peut s'intéresser aux fleurs, tu ne crois pas ?

— Lucie, tu viens avec moi voir les oreilles d'ours ? proposa Gilles.

— Oh oui, je veux bien.

— Fais attention où tu mets les pieds Lucie, tu n'es pas très bien chaussée.

— Oui monsieur.

— On vient avec vous ? demanda Bouboule en désignant Eva.

— Oui, si vous voulez, répondit Gilles.

— Je peux venir aussi ? sollicita Olivier.

— Non, laisse, dit gentiment Valentin en touchant le bras de son ami. Ils ont peut-être envie d'être seuls. Allons voir le champ d'anémones, j'ai envie de faire des photos de fleurs.

— Au secours, secours, secours ! cria une voix répercutée par la montagne. Venez nous aider, aider, aider !

— C'est la voix de Gilles ! s'écria Valentin allons-y vite. Qu'est-ce qui se passe Gilles ? hurla-t-il.

— C'est Lucie, Lucie, Lucie. Elle est tombée, tombée, tombée !

Aussi vite que leur permettait la configuration du terrain, Valentin, Olivier, Florian et monsieur Doucet convergèrent vers le lieu de l'appel, suivis à distance par Mathilde et Pauline puis par la majorité de la classe.

— Écartez-vous, laissez-moi voir, ordonna le professeur de sports. Lucie, tu m'entends ?

Un très faible « oui » lui répondit.

— Tu sais qui je suis ?

— Monsieur Doucet.

— Où as-tu mal ?

— Mon pied, ma tête.

— M'sieur, son pied a glissé sur une dalle, et j'ai vu sa cheville droite se tordre. Elle est tombée, sa tête a cogné le rocher. Elle a « débaroulé » sur l'herbe, comme elle est là, expliqua Gilles. Son oreille saigne un peu, c'est grave ?

— Lucie, essaie de bouger ton pied droit, tu peux ? demanda le professeur.

Le pied de Lucie resta immobile, une grimace crispa son visage.

— J'ai mal !

— Essaie de bouger ton pied gauche maintenant.

Le genou de Lucie se souleva et son pied oscilla de droite à gauche. Le visage de monsieur Doucet se détendit. Il examina attentivement le conduit auditif de l'oreille de la jeune fille puis le pavillon, seul maculé de sang. Un « ouf » de soulagement se forma sur les lèvres du professeur.

— Ce ne sera pas très grave, Lucie, rassure-toi. Examinons ce pied maintenant, dit-il.

Il dénoua précautionneusement les lacets du basket droit de Lucie en maugréant : « je n'aurais pas dû la laisser monter aussi mal chaussée... » Il écarta au maximum les côtés de la chaussure de sport et doucement fit sortir le talon, puis il ôta lentement la chaussette. La cheville de Lucie apparut fortement enflée et déjà bleuissant sur l'extérieur.

— J'ai mal au cœur, j'ai envie de vomir, dit Lucie en tremblant.

Le visage de monsieur Doucet se rembrunit. Cela n'échappa pas à Valentin qui demanda :

— C'est signe de quoi, monsieur ?

— Une entorse, c'est sûr, peut-être aussi une petite fracture de la malléole.

— Et son oreille ?

— Une simple écorchure.

— Comment va-t-elle faire pour redescendre ? s'inquiéta son ami Gilles.

— Il est hors de question que Lucie puisse marcher. Je voudrais quelqu'un de costaud pour aller chercher mon sac à dos au point de pique-nique.

— J'y vais m'sieur, se dévoua Florian.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? insista Gilles, anxieux.

— Je vais lui poser une gouttière gonflable pour immobiliser son pied qui ne doit plus bouger s'il y a une petite fracture et lui administrer une dose d'arnica.

— Vous allez lui faire une piqûre ? s'inquiéta Eva.

— Non, c'est juste quelques granulés à laisser fondre dans la bouche.

— Ça guérit les fractures ? s'étonna Bouboule.

— Non, c'est juste pour éviter les bleus conséquences du choc. Merci Florian.

Monsieur Doucet fouilla dans son sac, sortit une poche transparente contenant un matériel en souple plastique orange.

— C'est une gouttière d'immobilisation, dit-il à l'assemblée curieuse.

Il déballa puis glissa délicatement le plastique de la gouttière sous la jambe de Lucie, l'ajusta au niveau du talon, emboucha la valve transparente et souffla longuement.

— Doucement, monsieur, ça me serre !

— Il faut maintenir ton pied, Lucie. Maintenant je vais te porter jusqu'au col, puis nous irons demander aux alpagistes de monter avec leur Jeep.

Sinon, il faudra appeler le 4x4 du secours en montagne ou l'hélicoptère... si le téléphone passe !

— Oui monsieur, il y a du réseau au col, j'ai vérifié, confirma Valentin.

— Écoute bien Lucie, je vais t'aider à te lever sur ta jambe valide, puis je vais te porter sur mon dos. Florian, puisque tu es costaud, mets-toi derrière elle pour la maintenir quand je la hisse. Accroche-toi bien à mon cou, Lucie.

— M'sieur, ça me fait mal.

— Sois courageuse, je vais faire le plus doucement possible. Quelqu'un pour aller dire à madame Chevallier de descendre aux chalets pour demander aux alpagistes s'ils peuvent nous aider à redescendre Lucie en Jeep !

— J'y vais monsieur, s'empressa Gilles.

— Étendez un poncho sur l'herbe, pour qu'elle ne prenne pas froid en attendant les secours. Quelqu'un peut prêter un pull pour la couvrir ? Merci Pascal. Essayez de la distraire, sans l'étouffer.

— Bien joué, Lucie, tu as encore trouvé le moyen de te faire chouchouter ! déclara Olivier.

Lucie leva les yeux au ciel et haussa les épaules.

— On échange nos places ? répondit-elle d'une voix mal assurée.

— Euh, finalement non merci.

— Où est Gilles ?

— Ton chevalier servant est allé chercher madame Chevallier qui est allée chercher un cheval pour te redescendre, plaisanta Pauline.

— Sinon, on fait la course, première arrivée en bas ! osa dire Eva.

Un léger sourire apparut sur les lèvres pâles de la timide jeune fille.

— Si quelqu'un t'a cassé les pieds, dis-le-moi, j'irai lui tirer l'oreille ! s'amusa Florian.

Monsieur Doucet reprit la parole.

— Madame Chevallier devait profiter de cette excursion pour vous expliquer la formation des Alpes et des Préalpes. C'en était le but, en fait. Je crois que c'est fichu !

— Monsieur, il y a une Jeep qui monte, annonça Valentin.

— Tant mieux. J'appelle l'ambulance des pompiers pour relayer le Jeep au niveau du camp.

— Tout va s'arranger, Lucie. Les pompiers te conduiront à l'hôpital pour te soigner, rassura Valentin.

— Ils vont me faire mal là-bas ?

— Tu vas passer une radio du pied et ils vont probablement te mettre un plâtre, reprit le professeur. Mais ce n'est rien, dans quelques jours tu reviendras à l'école avec un plâtre de marche et des béquilles. Madame Chevallier va t'accompagner, Lucie. Il reste une place dans la Jeep, pour qui ? demanda monsieur Doucet.

Une dizaine de mains se levèrent.

— Moi, m'sieur, s'empressa Morgane.

— Non, moi dit Océane.

— Moi, je suis fatiguée, soupira Marion.

— Je veux bien accompagner ma copine, dit Eva.

— Oula, oula, je crois que le mieux, c'est de lui demander. Lucie qui veux-tu pour t'accompagner ?

— Gilles, répondit Lucie en rougissant.

CHAPITRE 11

FEU DE CAMP

— Avez-vous été intéressés par la visite de la fruitière ? demanda madame Chevallier, revenue de la ville.

— Oui. Bof. Un peu. Ouais. Ça va...

— Ce n'est pas l'enthousiasme.

— On avait trop mal aux jambes, madame.

— Ça sentait le suri, beurk !

— Et le moisi dans la cave.

— Rien de plus positif ?

Quentin leva une main.

— Je trouve que c'était intéressant de suivre tout le processus de fabrication, de la traite des vaches au fromage fini.

— Qui est d'accord avec cet avis ?

Une dizaine de mains se levèrent.

— Ah, quand même !

— Moi j'ai bien aimé la dégustation à la fin de la visite. Elle est vachement bonne cette tome des Bauges, remarqua Bouboule tout sourire.

— Vachement ? s'amusa Mathilde.

— Meuh oui !

— Je suis d'accord avec toi, Pascal, appuya la professeure. Bon, à qui le privilège d'allumer le feu de camp ?

— Moi m'dame ! dit tout de suite Tony en levant les deux bras.

Valentin leva une main et attendit la réaction de madame Chevallier.

— Encore toi ! Tu veux peut-être nous refaire le coup des arborigènes, rigola son rival.

Valentin méprisa la remarque et suggéra :

— Je propose que ce soit Gilles. Il a eu une journée pas terrible avec la blessure de son amie...

— De sa chérie ! lança Clément, déclenchant quelques murmures et sourires dans l'assemblée des élèves assis autour du bois savamment empilé pour le feu.

— Je pense qu'on peut lui faire ce petit plaisir, continua Valentin imperturbable.

— Ouais, toi tu cherches toujours à placer tes copains.

— Non Tony, je cherche à faire plaisir à ceux qui n'hésitent pas à rendre service. Hier, c'est Gilles qui a appelé les secours pendant que nous nous occupions du chauffeur, aujourd'hui c'est encore lui qui, avec madame Chevallier, est allé chercher la Jeep pour descendre Lucie. Tu ne t'es pas proposé que je sache.

— *Que je sache !* Comment il parle celui-là ! Ça ne lui donne aucun avantage sur nous !

— Laisse tomber, Valentin, ne discute pas avec ce mec qui ne sait pas ce que ça veut dire : « les autres », commenta Gilles. Moi je propose Eva.

— Pourquoi elle ? s'entêta Tony.

— Pourquoi pas elle, répliqua aussitôt Gilles. Qui est contre ?

Seuls Clément et Tony levèrent la main.

— Adopté à la majorité. Eva, à toi l'honneur.

Sur l'allumette d'Eva, le papier puis les brindilles s'enflammèrent. Bientôt le feu crépita et gagna le sommet des bûches disposées en pyramide. Une agréable chaleur réchauffa l'ambiance, éloigna la fraîcheur de la soirée savoyarde. La magie du feu opéra. Assis en cercle à distance des étincelles, visages illuminés, les adolescents tendaient les mains vers la chaleur, regardaient en silence la danse toujours renouvelée des flammes.

— Géniale ton idée de faire voter à l'envers, murmura Valentin à l'oreille de son ami.

— C'est mon père qui m'a appris ça. Il dit que quand tu veux faire adopter ton avis par un groupe, tu fais voter en demandant d'abord les contres. Ça marche presque à tous les coups, les gens n'osent pas se déclarer contre car souvent ils n'ont pas réfléchi au problème donc ils sont considérés comme étant pour. Tu as vu, ça a marché pour Eva.

— Super, je retiens la méthode.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant, on regarde le feu et puis c'est tout ? s'ennuya Romuald.

— Pourquoi pas, répondit madame Chevallier, le feu est un spectacle magique lorsqu'il est maîtrisé. Que nous proposes-tu ?

— On pourrait raconter des histoires marrantes, proposa Tony.

— Personnellement, je préférerais que nous chantions, proposa Mathilde, des chansons sur la nuit, le groupe, l'amitié...

— Très bien, coupa Valentin, qui est contre ? Personne ? Adopté à l'unanimité, conclut-il en faisant un clin d'œil à son ami Gilles.

— Qui veut commencer ? demanda la professeure d'histoire.

— Je connais une chanson que fredonne toujours mon grand-père. A force de l'entendre, j'ai fini par retenir les paroles, expliqua Quentin, je veux bien essayer de la chanter, mais je ne veux pas que vous vous moquiez de moi.

— Personne ne se moquera de toi, Quentin. Si quelqu'un le fait, il sera obligé de chanter juste après toi, rassura la professeure.

— Bon, je me lance, juste deux couplets et le refrain.

Quentin s'éclaircit la voix, fit une lente vocalise sur A pour trouver le ton juste et entonna d'une voix claire et haut perchée :

*Amis l'univers nous envie
Nos cœurs sont plus clairs que le jour,
Allons au-devant de la vie
Allons au-devant de l'amour.*

*Debout amis, chantons au vent, debout amis...
Il va vers le soleil levant notre pays.*

*Dans leur triomphante allégresse,
Les jeunes s'élancent en chantant,
Bientôt une nouvelle jeunesse,
Viendra au-devant de nos rangs*

*Debout amis, chantons au vent, debout amis...
Il va vers le soleil levant notre pays.*

— Très bien Quentin, très joliment interprété, bravo, félicita madame Chevallier. Sais-tu que cette chanson a près de cent ans ?

— Mon grand-père est âgé mais il n'a pas cent ans !

— Il a dû l'apprendre de son propre père. C'est une chanson qui date des grands mouvements ouvriers des années trente. Les paroles que tu a chantées sont un peu modifiées par rapport aux originales, mais c'est très bien comme ça. Je vous signale que la musique est d'un grand compositeur russe nommé Dimitri Chostakovitch.

— Si c'est pour entendre des vieilleries, je préfère aller me coucher, décréta Tony. Tu viens Clem ?

— Et bien bonne nuit à tous les deux, souhaita monsieur Doucet qui venait de se joindre au groupe.

— Qui veut prendre la suite ? demanda madame Chevallier.

— Je veux bien essayer, osa Adrien Picot, d'habitude timide et silencieux. Ma chanson s'appelle « Ensemble », je l'ai apprise en colo.

*Ensemble nous avons marché,
Marché le long des sentes,
Ensemble nous avons glané,
Des fleurs au creux des pentes.*

*Ensemble, ensemble,
Notre devise est dans ce mot,
Ensemble, tout semble plus beau.*

*Ensemble, nous avons gémi,
Sous le lourd sac qui brise,
Ensemble nous avons frémi,
Au baiser de la brise.*

— Bravo Adrien, jolie chanson de circonstance après notre excursion de ce matin. Compliments pour cet à-propos, félicita le prof de gym.

— Qui veut prendre la suite ?

— A votre tour monsieur ! dit Florian ;

« Le prof, un' chanson ! Le prof, un' chanson ! Le prof, une chanson ! »

— Bon, je vais essayer mais soyez indulgents. Je vous demande de reprendre le refrain en chœur avec moi.

Monsieur Doucet toussa plusieurs fois, marmonna un début de parole puis attaqua d'une belle voix de baryton :

*Sont les filles de La Rochelle
Ont armé un bâtiment,
Ont armé un bâtiment,
Pour aller faire la course
Dedans les mers du Levant.*

*Ah ! la feuille s'envole, s'envole
Ah ! la feuille s'envole au vent.*

*La grande vergue est en ivoire
Les poulies en diamant,
Les poulies en diamant,
La grand-voile est en dentelle
La misaine en satin blanc.*

*Les cordages du navire
Sont de fils d'or et d'argent,
Sont de fils d'or et d'argent,
Et la coque est en bois rouge
Travaillé fort proprement.*

*Il est parti vent arrière
Il reviendra vent devant,
Il reviendra vent devant,
Il reviendra jeter l'ancre
Dans le port des bons enfants.*

— Bravo monsieur, vous chantez bien, complimenta Mathilde.

— Merci. Et toi tu veux bien nous chanter quelque chose ?

— Je vais essayer d'interpréter « La nuit de Rameau » :

Mathilde se recueillit quelques instants, ferma les yeux, prit lentement une longue inspiration et commença :

*Ô Nuit, qu'il est profond ton silence,
Quand les étoiles d'or scintillent dans les cieux,
J'aime ton manteau radieux,
Ton calme est infini, ta splendeur est immense,
Ton calme est infini, ta splendeur est immense.*

Un silence quasi monacal suivit la prestation de Mathilde. Sa voix pure, légère, cristalline avait subjugué ses camarades. Personne n'osa rompre

l'envoûtement qui suivit sa dernière note tant la divine mélodie avait pénétré les têtes et les cœurs des adolescents.

Ce fut madame Chevallier qui finit par annoncer :

— Je crois que nous allons rester sur cette magnifique interprétation de Mathilde. Demain, c'est le départ. Lever à sept heures, toilette, petit déjeuner, nettoyage et rangement du matériel puis pliage des tentes et là, ce n'est pas gagné, vous verrez ! L'autocar de retour partira à dix heures. Monsieur Doucet et moi nous occupons d'éteindre le feu. Retirez-vous dans vos appartements et bonne nuit à tous.

— Quelle belle voix elle a notre Mathilde, j'étais envoûté, confessa Valentin.

— Et si tu savais comme elle joue bien du violon ! Tu n'étais pas encore arrivé au collège quand elle a fait son exposé et sa démonstration avec la Lorelei, c'était superbe.

— Les autres aussi s'en sont bien tirés, Quentin et Adrien. Je ne les aurais pas cru capables de se produire en public, je les croyais renfermés, timides.

— Thénardier et Clébar ont raté ça, les nuls !

— As-tu des nouvelles de Lucie ?

— Pas pour l'instant. La réception est tellement mauvaise ici. Attends, je réessaie... Ça rame ! Ah, je crois que j'ai un SMS... Oui, c'est de Lucie, attends, je te lis : *Péroné cassé mais ça va G un plâtre Bisou BJ a Val.*

— Elle est sympa de penser à moi.

— Oui, elle est super gentille et je la trouve de plus en plus belle.

— C'est sûrement vrai, elle est lumineuse. Allez, je dors, fais de beaux rêves... de lumière !

— Pourquoi tu dis ça ?

— Lucie, Luce, la lumière ! Treize décembre, le jour de la sainte Lucie, c'est la fête de la lumière, tu ne le savais pas ?

— Non, pourquoi ce jour-là ?

— Parce que le treize décembre, dans l'hémisphère nord, le jour rallonge de quelques secondes le soir.

CHAPITRE 12

UN COMMERCE PARTICULIER

- Tu peux me prêter un euro Valentin ? demanda Olivier.
- Oui, tiens. Qu'est-ce que tu veux acheter ?
- C'est un secret, enfin presque ! Si ça vaut le coup, je te filerai le tuyau, tu pourras toi aussi en profiter.
- Profiter de quoi ?
- Mystère je te dis !
- Et nos copains pourront aussi en bénéficier ?
- Peut-être mais chacun son tour.
- Tu as des secrets pour nous maintenant ? Ce n'est pas ton habitude.
- Ne t'inquiète pas, je ne suis pas du genre à oublier mes amis, dit Olivier en souriant d'un air bizarre avant de s'éloigner dans la cour de récréation. Dos tourné à son copain, Valentin, sans en donner l'air, le surveillait dans l'écran miroir de son smartphone éteint, tout en faisant semblant de tapoter. Il remarqua qu'Olivier se retournait fréquemment vers lui avant d'aborder une fille que Valentin avait déjà repérée à cause de son air triste et de ses cheveux blonds coupés au carré. Dans son miroir improvisé, il vit la fille se diriger vers l'entrée du bâtiment principal suivie à distance par Olivier. Quatre minutes après, ils réapparaissaient et se séparaient. Valentin allait aborder son ami quand la sonnerie de reprise des cours stridula. Il décida donc de remettre à plus tard sa demande d'explication.

Le lendemain, Olivier avisa Valentin lui tendit une pièce en lui disant :

- Tiens, voilà ton euro, merci de m'avoir dépanné.
- Tu l'as dépensé à bon escient au moins ? demanda-t-il, l'air interrogateur et un peu ironique. Tu as fait un bon achat ? Je peux voir ?
- Tu peux, à condition d'avoir un euro.
- Alors montre, puisque j'ai une la pièce que tu viens de me rendre.
- Ce n'est pas moi qui montre, répondit Olivier d'un air sibyllin.
- Alors explique, pressa Valentin.
- Avec ton euro, tu vas voir Margot, tu sais la fille de cinquième B qui a des cheveux blonds raides coupés au carré. Tu lui montre ta pièce, c'est tout ce que tu as à faire.

— Qu'est-ce qu'elle vend ?

— Quelque chose d'intéressant, tu verras, continua Olivier avec un drôle de sourire, moqueur, complice, ironique, conspirateur.

— Alors j'y vais ?

Olivier sortit son portable, consulta l'heure et répondit :

— C'est bon, il reste encore cinq minutes, tu as le temps, à toi de jouer.

Valentin se dirigea vers Margot et lui fit voir sa pièce. La fille le regarda un instant en silence, prit la pièce et dit :

— Suis-moi à dix mètres.

Elle se dirigea vers le bâtiment des salles de classe et avança vers les toilettes des filles où elle entra. Valentin suivit mais s'arrêta à la porte.

— Tu viens ou non ?

Valentin regarda le couloir désert puis entra. La fille ferma la porte, s'y adossa. Elle déboutonna, dézippa puis baissa son jean, fit ensuite glisser son slip jusqu'à ses genoux. Valentin interloqué baissa instinctivement les yeux vers l'intimité de la fille. Margot resta ainsi silencieuse quelques secondes puis se rajusta prestement.

— Je sors d'abord, si je t'appelle c'est qu'il n'y a personne, tu pourras sortir.

Décontenancé, Valentin ne répondit pas. Il n'avait pas prononcé un mot.

Arrivé dans la cour, Olivier qui le guettait lui demanda, d'un air goguenard :

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

La sonnerie de fin de récréation dispensa Valentin de répondre immédiatement. Olivier revint à la charge à la sortie de midi.

— Tu as aimé ma surprise ?

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— C'était... disons intéressant, je n'ai pas de frangine et n'ai pas l'habitude de voir ça en vrai.

— Peut-être, mais en réalité ce n'est pas ce que je te demandais, ma question était plutôt par rapport à Margot.

— Elle n'est pas mal malgré son air triste.

— Ce n'est pas encore sur ce plan-là que je me place. En fait je veux ton avis sur le pourquoi : pourquoi fait-elle cela ?

— Ben pour avoir de la thune !

— Oui, mais pourquoi ?

— Tu m'embêtes un peu avec tes « pourquoi ». Ça ne t'a pas plu ?

— Je suis très embêté. D'un côté le garçon que je suis ne demande qu'à regarder mais je suis triste pour elle. A-t-elle besoin d'en arriver là pour avoir quelques euros ? Ne me dis pas qu'elle le fait par plaisir, tu as vu sa tête ?

— Euh, non, ce n'est pas sa tête que j'ai regardée.

— J'aimerais beaucoup discuter avec elle. Sais-tu si elle a des amies dans le collège ?

— Elle est toujours toute seule. En récré, elle est souvent adossée à ce grand peuplier, occupée à rien, à regarder le ciel.

— Je vais l'attendre à la sortie de quatre heures et tenter de discuter avec elle.

— Elle va croire que tu veux recommencer ou en avoir plus.

— Comment as-tu été mis au courant de son petit commerce ?

— J'ai entendu par hasard deux mecs de sa classe en parler.

— Est-ce que tu as mis au courant quelqu'un d'autre que moi ?

— Non, tu es le premier.

— Et définitivement le seul, je te le demande comme un service.

— Si tu veux, mais c'est un peu égoïste, non ?

— Si tu avais une sœur, tu accepterais qu'elle fasse cela ?

— Sûrement pas !

— D'accord avec toi, alors cette Margot, nous allons l'adopter et en faire notre sœur ! Plus personne ne doit être au courant. Es-tu partant ?

— Finalement oui. Mais comment s'y prendre ?

— Lui parler, la dissuader, la convaincre, l'aider.

— Veux-tu que je sois avec toi à quatre heures ?

— Non, pas dans un premier temps. Je ne sais pas bien comment je vais faire, je m'adapterai à ses réponses. Tu vois, j'ai l'impression que c'est une pauvre fille et j'ai envie de l'aider.

— Margot ! Margot, je peux te parler ? héla Valentin.

— Encore toi, qu'est-ce que tu veux ?

Valentin sortit un billet de cinq euros de son portefeuille en toile et le tendit à la fille. Elle prit machinalement le billet, regarda Valentin d'un air étonné, sans sourire.

— Avec ça tu as droit à cinq séances, rien de plus, dit-elle.

— Mais non Margot, je ne veux pas regarder...

— Non, on ne touche pas, reprends ton billet.

— Tu te trompes, je ne veux rien d'autre que discuter un peu avec toi, tu veux bien ? répondit Valentin en mettant ses mains dans les poches pour éviter de reprendre le billet.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? Pourquoi tu me payes alors ?

— Où est-ce que tu habites ?

— Dans les HLM.

— C'est sur mon chemin, mentit Valentin, marchons ensemble, tu veux bien ?

— S'il n'y a que ça pour te faire plaisir...

— Je m'appelle Valentin. Tu sais, ce matin quand je t'ai donné un euro, je ne savais pas que c'était pour cela. Un de mes copains m'a dit qu'en te donnant une pièce, j'aurais une belle surprise, mais je ne voulais pas que tu t'humilies pour moi.

— Tu regrettes ? Tu veux que je te rende tes sous ?

— Je ne regrette pas vraiment, tu es plutôt une jolie fille ; ce que je regrette c'est que tu te sentes obligée d'agir comme tu le fais et que je t'y ai incitée. Pourquoi fais-tu cela, Margot ? Quelqu'un t'oblige ?

— Personne ne m'oblige. C'est pour avoir un peu d'argent à moi.

— Ta mère ne te donne pas d'argent de poche ?

Deux larmes roulèrent sur les joues pâles de la fille.

— Ma mère, elle est là-haut... murmura-t-elle en levant les yeux vers le ciel.

— Oh, pardonne-moi, Margot, je ne savais pas. Ton père est pauvre je suppose.

— Après la mort de maman, il a fait une dépression et il a perdu son travail.

— Je comprends que tu ais l'air triste. Tu n'as pas d'amies ?

— Personne ne veut s'afficher avec une fille comme moi dans ma classe. Les gens n'aiment pas les pauvres.

— Tu n'as pas d'autre moyen de gagner un peu d'argent que de... Cela ne te gêne pas de montrer...

— Je m'en fous.

— Comment ça va dans ta classe ? Tu as des résultats ?

— S'il y avait une place après la dernière, ce serait la mienne. Ils vont me faire redoubler, alors...

— Tu aimerais avoir des copains, des copines, un peu d'aide, être moins seule ?

— Demande plutôt à un aveugle s'il veut voir ! Je suis arrivée, salut.

— Attends un instant Margot, promets-moi de ne plus faire ça.

La fille regarda Valentin d'un air bizarre puis haussa les épaules.

— Salut.

CHAPITRE 13

CONSEIL D'AMIS

En l'absence de madame Blanchin, la classe de cinquième C avait reçu l'autorisation de passer l'heure dans la cour et de profiter du soleil printanier. Valentin et Mathilde étaient assis sur l'herbe dans l'allée des peupliers séparant la cour du collège des terrains de sport.

— Dis-moi Mathilde, connais-tu une certaine Margot de cinquième B ?

— La fille blonde coiffée à la Jeanne d'Arc ?

— Oui, c'est cela.

— De vue et par ouï dire.

— Qu'est-ce qu'on en dit ?

— Les avis sont assez négatifs : elle est triste, elle ne parle à personne, elle est nulle en classe.

— Ton avis personnel ?

— On n'est pas triste sans raison, si elle ne parle pas c'est qu'elle n'a pas d'interlocuteur, j'ajoute que personne n'est jamais vraiment nul.

— D'accord avec toi sur toute la ligne.

— Et puis heu... je ne sais pas trop comment dire, heu... j'ai aussi entendu un garçon de sa classe dire que c'est une pute !

Valentin gêné rougit légèrement.

— Je vais te dire la vérité Mathilde. C'est pour cela que je veux discuter avec toi. Hier, Olivier a voulu me faire une surprise...

Et Valentin confia tout à son intelligente amie : la pièce d'un euro, les toilettes, le mini strip-tease, sa gêne, son remord, sa discussion, sa mère, son père, l'envie qu'il a d'aider.

— Je te comprends bien Valentin, mais qu'est-ce que tu attends de moi ?

— En fait, je ne sais pas bien. Tu connais mieux les élèves du collège que moi et puis tu comprends mieux qu'un garçon ce qui peut se passer dans la tête d'une fille.

— D'accord, alors à mon avis c'est le malheur et la misère qui sont à l'origine de tout ça. Qu'est-ce que nous pouvons faire contre le malheur ? Qu'est-ce que nous pouvons faire contre la misère ? Rien !

— Contre le malheur, nous pouvons donner du bonheur, Mathilde. Son malheur à elle, c'est d'avoir perdu sa mère donc de l'amour et de la tendresse, nous pouvons lui donner de l'amitié et de la présence pour un

peu compenser. Contre la misère, c'est plus difficile. Son père a perdu son travail mais je ne sais pas ce qu'il faisait.

— Je crois qu'il travaillait dans une entreprise d'entretien d'espaces verts.

— Donc il s'y connaît en jardinage, en tonte de pelouse et en taille d'arbustes, murmura Valentin, il faut que je réfléchisse calmement à tout ça. Merci Mathilde pour tous ces renseignements. Dans l'immédiat j'aimerais que nous intégrions Margot dans notre cercle. Penses-tu que c'est une bonne idée et que les copains accepteront ?

— Si l'idée viens de toi, les copains seront d'accord.

— Dans un premier temps, est-ce que tu pourrais aller la voir à la récré et faire en sorte de me laisser vous rejoindre ?

— Je vais essayer mais sans rien promettre. Jusqu'à maintenant, je ne lui ai jamais adressé la parole, elle va se demander ce que je lui veux.

— Si elle est réfractaire aujourd'hui, n'insiste pas, tu recommenceras demain.

— D'accord, j'essaie à la récréation.

Un quart d'heure plus tard, Valentin l'air de rien déambulait dans la cour, zigzagant nonchalamment entre les groupes. Il avisa Mathilde et Margot côte à côte, silencieuses, en apparence gênées d'être ensemble. Se dirigeant vers elles, il s'écria :

— Ah, salut Mathilde ! Et lui fit deux bises comme si c'était son habitude. Bonjour Margot, dit-il ensuite et lui faisant deux mêmes bises qu'elle ne put refuser. Ça va les filles ?

— Qu'est-ce que tu veux Valentin ? Tu es venu récupérer ton argent ? questionna Margot sur la défensive.

— Quel argent ? répondit-il en souriant. Dites-moi Mathilde, ça te plairait un pique-nique au bord du lac demain ? Bien sûr, tu es invitée aussi Margot.

— Oui, mais je ne veux pas être la seule fille, répondit Mathilde fine mouche.

— Tu ne seras pas seule si Margot vient. Tu es d'accord Margot ? Rendez-vous à onze heures et demie, par exemple devant le collège.

Je vais demander à Florian de se joindre à nous.

— Tu prévois d'aller où ?

— Au ponton du bout de la plage. Chacun apporte quelque chose à manger. Moi je prendrai du jambon et du fromage, tu peux te charger des fruits

Mathilde ?

— Pas de problème.

— Et moi ? demanda timidement Margot.

— Prends le pain, au moins une baguette, je demanderai à Florian d'apporter les boissons.

— Nous pourrions aussi inviter les autres copains et copines, Bouboule et Eva, Olivier...

— D'accord pour Bouboule et Eva, dit rapidement Valentin en regardant Mathilde fixement dans les yeux. Tu verras Margot comme ils sont sympas. Il faudra donc acheter deux baguettes, ça ira ?

— Oui, pas de problème.

— Je demanderai à Bouboule -son vrai nom c'est Pascal Boulot- ajouta-t-il avec un sourire à l'intention de Margot, je lui demanderai d'apporter du chocolat ou des bonbons, c'est un spécialiste ! Eva apportera des assiettes en carton et des couverts en plastique. A demain Margot, la journée sera splendide, la météo est au beau fixe !

Dans l'escalier qui montait vers les salles de classe, Mathilde demanda à Valentin :

— Pourquoi tu n'as pas voulu inviter les autres copains ?

— Olivier parce que c'est lui qui m'a indiqué l'étrange commerce de Margot et qu'il a voulu m'en faire profiter. Je n'ai pas voulu la gêner davantage. Et si j'avais invité Gilles et Lucie, il se serait demandé « pourquoi pas moi ? »

— Et Pauline ?

— Elle habite trop loin.

— Tu as vraiment pensé à tout ça ?

— J'ai surtout pensé à la mettre à l'aise pour qu'elle sente qu'elle peut faire partie d'un groupe. Demain, j'ai l'intention d'en savoir plus sur son père et sa vie de famille, pour essayer de trouver une solution à la deuxième partie de tes déductions. Je compte d'ailleurs un peu sur toi pour la faire parler, je m'arrangerai pour que vous puissiez discuter tranquillement.

— De quelles déductions parles-tu ?

— Le malheur et la misère. Demain, on essaie de lui donner un peu de bonheur, restera à trouver des solutions à sa pauvreté. J'ai peut-être une idée, mais il faut que je me renseigne...

Les six adolescents venaient de terminer leur pique-nique, le ciel était limpide, la transparence de l'eau du lac laissait voir le fond à plus de cinq mètres. Malgré la fraîcheur printanière de l'eau, Florian dit à Valentin :

— Tu sais nager ?

— J'ai nagé dans la mer de Tasman, dans le fleuve Murray et dans la mer de Corail et toi ? dit Valentin en ôtant ses habits.

— Moi, à la piscine et au lac, c'est moins exotique.

— Vous allez vous baigner aussitôt après le repas ? Mais vous allez avoir une congestion, vous allez couler à pic ! s'exclama Bouboule, effaré.

— Ce n'est pas une question de repas mais de forme physique, répliqua Florian en ôtant son short et son tee-shirt. A genoux au bord des planches, il récupéra de l'eau dans sa main en coupe et se mouilla la nuque et les bras. Vous nagez les filles ?

— Elle est bien trop froide. Mon père dit qu'on ne nage pas au lac tant qu'il y a de la neige sur les montagnes, répondit Mathilde.

Elle ôta néanmoins ses baskets et assise au bord de la jetée en bois laissa tremper ses pieds dans la transparence de l'eau. Eva et Margot l'imitèrent. Florian crocheta ses doigts de pieds au bout du ponton et, corps profilé en flèche, exécuta un superbe plongeon tendu qu'il prolongea longuement sous l'eau, entraînant une myriade de bulles nacrées. Il enchaîna par une dizaine de mètres d'un crawl impeccable avant de se retourner.

— Tu viens Val ? incita-t-il.

Valentin se mit à plat ventre sur les planches, se repoussa vers l'arrière et se laissa glisser dans la fraîcheur de l'eau.

— Elle est bonne, hein ? sollicita Florian.

— Bonne, ça ne veut rien dire, argumenta Bouboule, combien elle fait là ?

— Environ seize degrés.

— Trop peu pour moi ! Encore quatre et je consentirai à me mouiller les jambes.

Mathilde toucha le bras de Margot :

— Ils sont sympas nos copains, n'est-ce pas ?

— Oui, ils sont gentils, mais tu vois, je ne comprends toujours pas ce que je fais là.

— Ça, c'est tout Valentin, il veut toujours aider, intervint Eva. Moi, il m'a défendue contre une grande de la classe qui me faisait peur et m'obligeait à

faire un tas de trucs pour elle.

— Pareil pour mon petit frère, appuya Mathilde, il l'a défendu contre un grand qui le rackettait.

— C'est vrai ça, même que j'y étais, dit Pascal. Moi, il m'a vengé d'un grand qui avait cassé mes lunettes, il a aussi aidé Flo à calmer un mec du lycée en ville qui l'avait agressé au foot. Il faut toujours qu'il défende les plus faibles, c'est un merveilleux copain.

— Pourquoi m'a-t-il invitée ? On n'est pas dans la même classe, il ne me connaît pas.

— Il n'a pas besoin de bien connaître, il a remarqué quelque chose qu'il considère comme une injustice et il cherche à la corriger. Il a dû voir que tu es toujours seule dans la cour de récré, c'est pour ça.

— Et vous, vous êtes d'accord ?

— Valentin ne s'est jamais trompé dans le choix de ses amis, affirma Pascal. Moi je le suivrai les yeux fermés, alors tu es la bienvenue. Papotez bien les filles, je vais au bout du ponton surveiller les tritons.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit sur moi ? demanda Margot à Mathilde.

— Qui ? fit cette dernière pour gagner un temps de réflexion.

Margot haussa les épaules.

— Ah, Valentin... Euh... En fait, il m'a tout dit.

— Tu acceptes d'être copine avec une fille comme moi connaissant ça ?

— Et bien oui. Je me demande seulement comment tout a commencé pour toi.

— C'était le jour de la sortie théâtre, tu te rappelles, ça coûtait deux euros et je n'en avais qu'un, alors je me suis mise à pleurer. Mon voisin m'a demandé pourquoi puis il m'a proposé de me le donner si j'acceptais.

— Si tu acceptais quoi ? demanda naïvement Eva.

— De lui montrer mon sexe.

— Oh ! fit Eva interloquée.

— J'ai eu la bêtise d'accepter pour pouvoir faire la sortie avec tout le monde. Il était là, la bouche ouverte, les yeux braqués sur moi. Il me répugnait.

— Pourquoi as-tu continué ?

— Il a menacé de le dire à tout le collègue si je ne faisais pas la même chose pour ses meilleurs copains. Alors j'ai continué. Je me disais que je m'en foutais mais ce n'était pas vrai, ça me dégoûtait. Quand Valentin est venu,

j'ai cru qu'il était comme les autres mais il n'a pas réagi comme eux. Il a baissé les yeux un bref instant puis il m'a regardé en face avec une drôle d'expression. Il se demandait visiblement ce qu'il faisait là.

— Valentin est un gars super, il comprend beaucoup de choses sans qu'on ait besoin de lui dire, commenta Eva. Dis Margot, est-ce que tu te sens encore seule ?

— En ce moment non, je suis bien avec vous même si ça m'est pénible de tout vous raconter, mais demain ?

— Demain, tu n'auras qu'à penser à aujourd'hui.

— Un « tagada fraise » les filles ? demanda Bouboule revenu du bout du ponton en tendant son paquet. Tu n'as pas envie de faire quelques pas le long de la rive, Eva ? Je prends des fourmis dans les jambes.

Quand ils se furent éloignés, Margot demanda :

— Ils s'aiment bien tous les deux, hein ?

— Absolument, ils sont touchants.

— Et toi, ton amoureux c'est Florian ou Valentin ?

— Aucun des deux et aucun autre. Nous sommes tous de bons copains, de bons amis même, mais rien de plus intime.

— On peut être simplement copain avec un garçon ?

— Je le crois. Là tu en as vu trois mais il y a aussi Gilles et Olivier.

— Pourquoi ne sont-ils pas là ?

— Olivier parce qu'il serait trop gêné, c'est lui qui a renseigné Valentin, et Gilles pour éviter qu'Olivier se sente délaissé.

— Vous avez pensé à tout ça en m'invitant ?

— Valentin oui. Dis-moi Margot, je ne voudrais pas que tu le prennes mal mais il m'a posé des questions sur ton père.

— Pourquoi mon père ? Qu'est-ce qu'il veut savoir ? Qu'est-ce qu'il lui veut ?

— Quand Valentin pose des questions, c'est qu'il veut aider.

— Mon père est au chômage. Il a été viré de sa boîte d'entretien d'espaces verts, pour faute grave à dit son patron.

— Tu sais ce qu'il a fait ?

— C'était il y a six mois, on venait de perdre ma mère, mon père était si malheureux. Il aurait mal répondu à un client qui lui faisait une remarque. La boîte a perdu le client et mon père a été licencié.

— Il n'a pas recherché une autre entreprise ?

— Si bien sûr mais elles se sont toutes donné le mot et personne ne veut l'embaucher.

— Oui, je vois, c'est très dur pour vous. Il touche le chômage ?

— Oui, mais quand il a payé le loyer, il reste tout juste de quoi manger. Tu vois, si vous aviez tous décidé de nager, je n'aurais pas pu, je n'ai même pas de maillot de bain.

— Les voici qui remontent. Alors les tritons, pas trop frigorifiés ?

— Bah, quand on s'active dans l'eau, on a moins froid, répondit Florian en s'ébrouant. On se sèche au soleil, ajouta-t-il en s'allongeant sur les planches, imité par Valentin.

— En cours, comment ça va ? poursuivit Mathilde.

— Je suis nulle de chez les nulles !

— Tu n'as pas envie de remonter ?

— J'ai tellement de retard, c'est impossible, ils vont me faire redoubler.

— Et si tu venais travailler avec moi ? Quelques bons résultats redonneraient un peu de moral à ton père, non ? C'est qui ton prof de math ?

— Derrien.

— Comme nous. Viens chez moi ce soir, nous travaillerons la leçon ensemble.

— Ce n'est pas gagné, j'ai la tête dure.

— Quand on a vraiment envie d'apprendre, on retient. Alors c'est d'accord ?

— Je veux bien essayer. Tu es trop gentille de t'occuper de moi.

— Encore une question sur ton père, il n'a pas pensé à monter sa boîte ?

— Tu n'y penses pas ! Tu connais le prix du matériel ? Une tondeuse, un taille-haies, une débroussailleuse, une souffleuse, des outils, une camionnette, et j'en oublie sûrement.

— Évidemment...

Bon, je t'attends ce soir, disons vers six heures. J'habite près du rond-point du Berlet. Pour venir depuis les HLM, le plus pratique c'est par la piste cyclable.

CHAPITRE 14

LE PÈRE DE MARGOT

Il était dix-sept heures quand Mathilde et Valentin entrèrent dans l'immeuble HLM et s'arrêtèrent au rez-de-chaussée devant la première porte. Une languette de ruban adhésif y maintenait un carton sur lequel pouvait se lire un simple nom : *Chevril*.

— Tu crois que c'est là ? demanda Valentin.

— Il me semble que c'est le nom de famille de Margot. Sonnons, nous verrons bien.

Un homme, la quarantaine, barbe de trois jours, une bière à la main vint ouvrir.

— C'est pourquoi ?

— Bonjour monsieur, dit poliment Mathilde avec un sourire avenant, est-ce que Margot est là ?

— Vous êtes qui ?

— Je suis Mathilde et voici Valentin, nous sommes ses amis du collège.

— Margot a des copains ? C'est nouveau ça !

— Nous sommes venus travailler la leçon d'anglais et celle de math avec elle.

— Vous êtes dans la même classe ?

— Non, mais nous avons les mêmes professeurs et le même programme, pouvons-nous entrer ?

— Allez-y. Margot c'est pour toi ! cria l'homme.

La tête de Margot apparut dans une porte entrebâillée.

— Oh, c'est vous, mais c'est moi qui devais... Qu'est-ce...

— Nous sommes venus travailler les maths avec toi comme prévu, se hâta de dire Mathilde.

— Ah, d'accord. Viens dans ma chambre, proposa Margot qui venait de comprendre. Tu peux rester avec papa, Valentin.

— Cela ne vous ennuie pas monsieur ?

— Non. Tu veux boire quelque chose euh... ?

— Valentin monsieur.

— Ah oui. J'ai de la bière ou de l'eau.

— Un verre d'eau du robinet, ce sera très bien.

— Il y a longtemps que vous connaissez Margot ?

— De vue oui, mais nous ne sommes devenus copains que depuis quelques jours.

— C'est bien pour elle. Elle est si malheureuse depuis qu'elle n'a plus sa mère. Tu as encore tes parents, toi ?

— Mon père et ma mère sont cultivateurs bio en Australie. Je vis chez mes grands-parents.

— Tu ne les vois pas souvent.

— Nous nous parlons régulièrement par internet.

— Ah, oui, internet...

— Vous ne travaillez pas ?

— Non, pas pour l'instant.

— Quel est votre métier ?

— Jardinier paysagiste.

— C'est intéressant comme travail, vous devez bien connaître les plantes.

— C'est indispensable, sinon on ne peut pas avoir le diplôme. Mais attends un peu, tu es là à me questionner, c'est quoi ton idée ?

— Je vais être franc avec vous monsieur Chevril, Margot nous a parlé parce que nous sommes ses copains et nous trouvons que ce qui vous arrive est terriblement injuste. Je sais que vous avez perdu votre femme, votre travail et que vous êtes au chômage.

— Ah, tu sais tout ça. Oui, je suis au chômage depuis six mois, et ce n'est pas faute d'avoir cherché un employeur.

— Vous n'avez pas essayé de créer votre propre entreprise ?

— Entreprise de quoi ? Je ne sais faire que de l'entretien d'espaces verts.

— Justement, dans ce domaine-là.

— Attends, tu sais ce qu'il faut pour lancer une boîte comme ça ? Tu sais le prix que ça coûte le matériel ?

— Pouvez-vous me dire ce qui est indispensable pour débiter ?

— Il faut d'abord une tondeuse à gazon professionnelle.

— Neuve ?

— Pour un pro qui débute, il vaut mieux du bon matériel et des moteurs qui ne tombent pas en panne, sinon, c'est la galère.

— Vous permettez monsieur Chevril que je me renseigne ? dit Valentin en sortant sa tablette de son sac à dos en même temps qu'un carnet et un crayon à bille à quatre couleurs. Je lance le moteur de recherche, *tondeuse à*

gazon professionnelle. Entrée... Voilà. Tenez, qu'est-ce que vous pensez de celle-ci ?

— Bonne marque, fiable, autotractée, largeur de coupe 67cm, hauteur de coupe réglable, moteur de qualité... Pour débiter, cela me suffirait.

— Le prix 2899 euros, dit Valentin en l'inscrivant sur son carnet. Que faut-il d'autre ?

— Un taille-haie thermique à lames de 75cm.

En même temps que l'homme parlait, Valentin recherchait.

— Comme celui-ci à 705 euros ?

— Oui, dans un premier temps.

— Ensuite ?

— Un rotofil, une souffleuse, une tronçonneuse.

Valentin avec dextérité lançait ses recherches et inscrivait sur son carnet : rotofil 499 euros, souffleuse 629 euros, tronçonneuse 979 euros.

— Que vous faudrait-il d'autre comme outils ?

— Des outils de jardinage, sécateur, bêche, fourche, râteau, cordeau, sarcloir...

— Si je mets 600 euros, c'est bon ?

— Oui, c'est à peu près ça. Pourquoi fais-tu tous ces calculs ?

— Pour connaître le capital nécessaire au lancement d'une petite entreprise d'entretien d'espaces verts. J'en suis à 6 311 euros.

— Tu as oublié le principal dans ton décompte : une camionnette !

— Oui bien sûr, une camionnette pour embarquer la tondeuse. Pas besoin d'une vraie camionnette peut-être, un Ford ranger comme celui de mes parents, cela devrait suffire. Vous savez, une cabine et un plateau, il doit être possible d'en trouver un d'occasion pas trop cher.

Tout en parlant, Valentin tapotait l'écran de sa tablette.

— Tenez, regardez celui-ci : 150.000 km, 7500 euros. Ce qui fait au total 14.000 euros. Une banque ne pourrait pas vous prêter cette somme-là ?

— Les banques ne prêtent pas aux chômeurs. Quand tu seras plus vieux, tu sauras qu'on ne prête qu'aux riches.

— Vous n'avez pas de réserve ?

— Pas même de quoi payer mon cercueil.

— Mais vous avez un compte en banque ?

— Bien garni de sept cent cinquante euros et quelques centimes.

— Allons monsieur Chevril, il faut garder le moral, pensez à Margot, elle a tellement envie d'être fière de son père. Il y a toujours de l'espoir, il y a toujours une solution. J'ai entendu parler de prêt aux auto-entrepreneurs.

— Le domaine de l'entretien d'espaces verts est exclu du statut des auto-entrepreneurs, tu vois, c'est sans solution.

— Vous avez une voiture ?

— Une vieille Mégane qui a dix ans.

— Attendez, je cherche sa côte d'occasion : *Argus Mégane 2007*, elle vaut encore dans les 3.000 euros, disons 2.000 pour être sûr de la vendre. Vous pourriez toujours rouler avec le Ranger. Reste à trouver 12.000 euros. Vous pensez vraiment que c'est impossible ?

— Écoute Valentin, tu as l'air d'un brave garçon, je crois que tu veux sincèrement aider le père de ta copine mais tu ne te rends pas compte de tous les problèmes à régler. Il faut déclarer son entreprise, trouver un local sûr pour entreposer le matériel et si j'avais tout ça, il me faudrait encore trouver une clientèle !

— Attendez, j'ai une idée, à la place d'une camionnette ou d'un pick-up, est ce qu'une petite remorque ne ferait pas l'affaire ? Une remorque à 600 euros tirée par la Mégane, ce serait bien, non ? Il faut que je refasse mon calcul, voyons remorque plus attelage à boule, 800 euros, ce qui nous fait au total disons 7300 euros. C'est plus raisonnable.

— Et la clientèle Valentin ?

— Mon grand-père dit que pour ne pas se laisser submerger par les problèmes, il faut les résoudre l'un après l'autre. Je suppose que, ayant travaillé avec les engins et les outils de la profession, vous savez les entretenir ?

— Ça oui, j'étais même plutôt bon dans le domaine de la mécanique. J'ai encore tous mes outils à main dans une caisse à la cave.

— Voici ce que je vous suggère monsieur Chevril, dans un premier temps, je vais rédiger une petite annonce et l'imprimer à cinq cents exemplaires. C'est à peu près le nombre de maisons avec jardin dans la commune. Avec mes copains, nous allons les distribuer dans toutes les boîtes aux lettres. Avez-vous un téléphone portable ?

— J'ai un vieux truc qui ne sert qu'à téléphoner.

— C'est tout ce qu'on lui demande. Je prévois une annonce comme celle-ci.
Pour vos travaux de jardinage,

*Pour l'entretien ou la réparation de votre tondeuse,
Intervention rapide et travail soigné
Prix raisonnable.*

Contactez-moi au 06 63 XX YY ZZ

— Pourquoi fais-tu tout cela Valentin ?

— Parce que je ne veux pas que Margot soit malheureuse. J'espère que cela va marcher, il faut que cela marche ! Je pense qu'en proposant vos services à quinze euros de l'heure, vous aurez des clients.

— Tu m'as redonné un peu de courage mon garçon. Je vais suivre tes conseils. Tu as quel âge ?

— Un peu plus de treize ans.

— J'aurais aimé avoir un fils comme toi !

— Vous avez Margot et c'est une fille formidable. Je suis sûr que vous allez vous en sortir. Margot, Mathilde, vous avez fini ?

Mathilde ouvrit la porte et répondit :

— Oui, nous sommes au point en math, on a même fait un peu d'anglais, nous papotons en attendant...

— Il est dix-huit heures trente, je dois y aller. Salut Margot, au revoir monsieur, je vous tiens au courant. Ah oui, vous allez recevoir des coups de téléphone, c'est sûr, mais il est possible que vous receviez aussi du courrier. Quoi qu'il y ait dedans, ne soyez pas étonné et gardez tout bien soigneusement.

CHAPITRE 15

SOLIDARITÉ

Sur le chemin du retour, Valentin décida d'accompagner Mathilde jusque chez elle pour faire le point.

— Vous avez réussi à tout étudier ? Elle apprend facilement ? Elle a de la mémoire ?

— En tout cas elle y met de la bonne volonté. Je ne sais pas ce qu'elle va retenir mais je crois que demain elle va aller au collège avec moins de réticence. Et toi, comment s'est passé ton entrevue avec son père ?

— Il s'est montré d'abord un peu bourru et défaitiste mais petit à petit, je crois que j'ai réussi à le convaincre d'essayer de se reprendre en main. L'argument qui a fait mouche par deux fois, c'est quand je lui ai parlé de Margot, qu'il fallait qu'il s'en sorte pour elle. C'est loin d'être gagné mais il y a un espoir. C'est vrai que ce n'est pas simple de créer une petite entreprise mais il est d'accord pour commencer par des petits boulots de services aux domiciles des gens : tonte des pelouses, taille des végétaux, petites réparations, entretien de matériel. Je vais imprimer des petites annonces pour le faire connaître, il en faut à peu près cinq cents.

— Tu vas te ruiner en encre d'imprimante !

— Pas tant que ça. A raison de huit annonces par feuille, cela fait un peu plus de soixante feuilles. Je compte sur les copains pour les distribuer dans les boîtes à lettres des villas. Tu peux encore te libérer demain soir ?

— Pas de problème. Je vais prévoir un quadrillage de la commune et affecter un secteur à chacun, ça te simplifiera le travail.

— J'aimerais que nous nous réunissions tous à la récré demain matin pour mettre au point la deuxième partie de mon plan de sauvetage.

— Qu'est-ce que tu vas encore nous sortir ?

— Oh, une idée comme ça... Tu as entendu ce que je lui ai dit en partant ?

— Qu'il allait recevoir du courrier. À la suite de ces petites annonces je suppose.

— Non, je n'indique pas son adresse dans l'annonce. Je vous explique tout demain.

Le lendemain, à la récréation de dix heures, personne ne manquait à l'invitation de Valentin. Plus sérieux que d'habitude, celui-ci entra

directement dans le vif du sujet :

— Salut à vous tous, les amis. Je me suis lancé dans une entreprise dont la réussite est loin d'être certaine. Ce serait pourtant formidable d'y arriver. Il y a deux volets à mon plan, peux-tu expliquer la première partie Mathilde ?

— Bon, vous connaissez Valentin, dès qu'il voit un chat perdu, il faut qu'il fasse quelque chose pour lui. En ce moment, son sauvetage, c'est une fille, même pas de notre classe. Il faut dire qu'elle est dans une situation peu enviable, sa mère est décédée il y a six mois, son père est au chômage, ils n'ont pas le sou, plus envie de rien, elle est nulle en classe et n'a pas d'amis, bref, Valentin a décidé de les aider et je suis d'accord avec lui.

— Nous aussi et Florian également, dit Bouboule en mettant le bras sur les épaules d'Eva.

— C'est vrai, vous êtes partant depuis le début ou presque.

— C'est qui cette fille, tu nous la présentes ? demanda Olivier.

— C'est un peu toi qui me l'as présentée l'autre jour, tu sais la fille blonde aux cheveux raides... intervint Valentin.

Olivier rougit et s'agita, très mal à l'aise.

— Du calme Olive, dès qu'elle sera là, tu lui diras un grand bonjour en lui faisant deux bises et tout sera dit.

— Tu nous la présentes ou pas ? demanda Pauline.

— Oui, va la chercher, appuya Gilles approuvé de la tête par Lucie.

— Tu veux bien y aller Mathilde ? Regarde, elle a retrouvé son peuplier favori.

— J'y vais.

— Elle s'appelle Margot, continua Valentin. Avec Florian, Eva et Bouboule, nous avons commencé à l'intégrer. Mathilde l'a déjà aidée pour ses devoirs de math et d'anglais et nous avons aussi décidé d'aider son père à retrouver du travail. Êtes-vous d'accord, voulez-vous vous joindre à nous ?

— Toujours prêt et à vos ordres, mon capitaine ! fit Gilles.

— Je pense que c'est pour une bonne cause, alors je marche, approuva Pauline.

— Lucie ?

— D'accord aussi.

— Olivier ?

— Oui, d'autant plus que...

Mathilde tirant par la main une Margot intimidée revint vers le groupe, sauvant Olivier de l'embarras. Il se leva et appuya deux bises sur les joues pâles de la fille, imité immédiatement par Pauline, Lucie et Gilles.

— Bienvenue dans notre cercle, dit chaleureusement ce dernier. Tu peux demander n'importe quoi, nous serons toujours là.

— Nous sommes au courant de ta situation et nous allons t'aider, dit Pauline, maternelle.

— Vous êtes tous très gentils avec moi, jamais je ne pourrai vous rendre ce que vous faites. Mathilde, je veux te dire que j'ai eu un dix sur vingt en math, le prof n'en revenait pas, c'est la première fois que je dépasse cinq.

— Ton père va être content ! appuya Valentin. Écoute, nous avons tous un point plus ou moins fort pour te soutenir, Mathilde a pris les maths, moi je peux la relayer en anglais.

— Tu ne peux pas tomber mieux Margot, il parle l'anglais mieux que le français et ce n'est pas peu dire, renseigna Gilles.

— Moi je suis bonne en orthographe et grammaire, dit Eva.

— Florian et moi, nous serons tes gardes du corps, affirma Olivier, si quelqu'un t'embête, tu nous le dis et tu peux être sûre qu'il ne recommencera pas.

— Lucie et moi, on aime bien les sciences, on peut t'aider en SVT, proposa Gilles.

— N'hésite jamais à nous demander, appuya Bouboule.

— Moi, je vais t'aider à t'habiller, j'ai un stock d'habits encore en bon état que je ne peux plus mettre, je suis sûre qu'ils doivent t'aller proposa Pauline.

— Qu'est-ce que tu fais Margot, tu pleures ? dit Olivier en mettant le bras sur les épaules de la jeune fille. Pourquoi ?

— Parce que vous êtes tous trop gentils, je n'ai pas l'habitude, dit-elle en reniflant.

— La sonnerie ! C'est l'heure, les amis. Rendez-vous ici après la cantine, essayez de manger au premier service.

— Je ne serai pas là puisque je mange chez moi le midi, regretta Pauline, mais je suis d'accord d'avance avec toutes vos décisions. Gilles me tiendra au courant ce soir.

— Bon, les amis, je vous explique la suite de mon plan. Il fallait d'abord redonner un peu de joie de vivre à Margot, nous avons commencé et c'est bien. Elle est encore effarouchée puisqu'elle n'a pas osé se joindre à nous maintenant, mais finalement tant mieux car je vais vous parler de son père. Après la disparition de sa femme, il est tombé dans la dépression...

— C'est quoi ça ? demanda Bouboule.

— C'est quand tu n'as plus envie de rien, plus le moral et plein d'idées noires. C'est une maladie dans la tête. Cet homme était employé par une entreprise d'entretien d'espaces verts et il a été mis à la porte parce qu'il aurait fait perdre un client à son entreprise et depuis il n'a plus le goût de rien. Comme il est au chômage et n'a droit qu'à une toute petite allocation, il n'arrive plus à joindre les deux bouts, bref, il est devenu un pauvre et sa fille Margot est d'une tristesse infinie comme vous avez pu le constater. Il n'arrive pas à retrouver du travail car personne ne veut de lui.

— Que pouvons-nous faire ? Les histoires d'adultes, ça nous dépasse ! se désespéra Gilles.

— Je lui ai suggéré de monter sa propre entreprise, mais pour ça il faut de l'argent : acheter le matériel, les outils, tout ça, avoir le moyen de les transporter, trouver un local de remisage.

— De quoi ? s'étonna Bouboule.

— Un endroit où entreposer son matériel.

— Je connais un paysan qui possède une grange sur la route du col, je suis sûr qu'il voudrait bien la louer pour pas cher.

— Je retiens ta solution Bouboule, mais le premier problème à résoudre, c'est l'argent ! J'ai fait une estimation, il faut au minimum sept mille cinq cents euros pour qu'il puisse lancer son entreprise !

— Oh, mais c'est une fortune ça ! s'exclama Lucie.

— Oui, c'est une sacrée somme d'argent, mais les petits ruisseaux font les grandes rivières comme dit mon grand-père. Il faut trouver des tas de moyens de gagner quelques euros. Dans un premier temps, je l'ai convaincu de rechercher et d'accepter des petits boulots dans son domaine, mais il faut le faire connaître, alors j'ai imprimé une petite annonce à plus de cinq cents exemplaires et je compte sur vous pour la distribuer dans les boîtes aux lettres des maisons qui possèdent pelouses et jardins.

— Ça va être long ! objecta Florian.

Mathilde intervint :

— Un gros travail devient petit quand il est divisé par neuf ! Valentin va vous remettre à chacun un paquet d'une soixantaine d'annonces et j'ai préparé un plan divisant le village en neuf quartiers. Tenez, voici chacun le vôtre en fonction de votre lieu d'habitation.

— Je prends le paquet et le plan de Pauline, je lui remettrai à la fin des cours, accepta Gilles.

— Je désire, si possible que tout soit distribué ce soir. Si le père de Margot pouvait avoir quelques appels dès demain, il reprendrait confiance. Je vais lui conseiller d'ouvrir un compte dans une banque différente de la sienne dans laquelle il n'a pour ainsi plus rien, un compte au nom de sa future entreprise. Avez-vous des suggestions pour ce nom ?

— Jardins d'agrément... proposa Bouboule.

— L'art des jardins... suggéra Lucie.

— La main verte... pensa Eva.

— Le jardin de Margot... murmura Olivier.

— Très bon ça ! s'exclama Florian enthousiaste.

— Je suis d'accord, dit Mathilde, ça fait référence à sa fille et il aura à cœur que ça marche. J'y mettrais simplement le pluriel : *Les jardins de Margot*.

— Nous sommes tous d'accord, résuma Valentin après avoir regardé tous ses amis, je vais voir monsieur Chevril ce soir et lui suggérer de mettre les deux tiers de ses gains sur ce nouveau compte qu'il faudra faire grossir jusqu'à la somme nécessaire.

— Pourquoi seulement une partie ? s'étonna Olivier.

— Pour qu'ils puissent un peu améliorer leur ordinaire avec l'autre, expliqua Lucie qui savait ce qu'est la pauvreté.

— Donc le père de Margot va commencer à s'aider lui-même, mais cela ne va pas suffire. D'autres idées ? demanda Valentin.

— On pourrait créer un groupe de lavage de voitures à domicile, suggéra Florian. Investissement minimum : deux seaux, une brosse, des chiffons, un peu de liquide vaisselle et de l'huile de coude. A cinq euros la bagnole et une ou deux voitures par jour, en une semaine on peut faire cinquante euros.

— Excellent ! approuva Valentin, tu t'en charges ?

— Oui, pas de problème. Avec toi Olive ?

— D'accord.

— Nous pouvons aussi demander à nos familles de participer, proposa Mathilde.

— Pour celles qui le peuvent, bien sûr, accepta Valentin.

Eva leva timidement une main.

— Parle Eva, tu as autant de droits que nous ici, pas la peine de demander la permission.

— C'est que tu m'intimides encore un peu, rougit Eva. On pourrait aussi laver des tombes au cimetière. J'ai remarqué que beaucoup de dames âgées s'y rendent tous les jours et ça les intéresserait peut-être qu'on fasse le nettoyage à leur place.

— Super idée, appuya Bouboule, je marche avec toi Eva.

— OK, et si les gens sont contents de votre travail, ils vont en parler à leurs amis et cela fera un effet boule de neige. Personnellement, j'ai pensé à quelque chose d'original : lancer une souscription sur internet.

— Hein ? Qu'est-ce que tu es encore allé imaginer ? s'étonna Gilles.

— Qui parmi vous à compte Facebook ?

Florian, Olivier, Gilles et Mathilde levèrent la main.

— Combien avez-vous d'amis sur votre compte ?

— Moi douze.

— Moi vingt-cinq.

— Moi une vingtaine aussi.

— Moi une trentaine.

— Moi seulement sept, dit Bouboule qui n'avait pas levé la main, mais il n'y a pas longtemps que j'ai créé mon compte.

— Personnellement, j'en ai un peu moins de cent, en France et en Australie. Imaginez, si on raconte l'histoire de Margot et de son père en expliquant le projet et le nécessité de trouver sept mille euros, je suis sûr que des gens vont se mobiliser. À nous tous, nous avons près de deux cents contacts qui ont aussi des contacts, qui ont aussi des amis etc. Beaucoup de gens sont capables de s'impliquer quand c'est pour une bonne cause. Mais il ne faut pas qu'ils s'imaginent que c'est une arnaque, il faudra rendre des comptes. Je tiendrai une stricte comptabilité des sommes reçues avec les pseudos des donateurs et je vais créer une page internet pour que tous ceux qui vont participer puissent suivre les sommes récoltées et l'évolution du projet.

— Tu sais faire ça ! Un site internet !

— Pas encore mais mon grand-père en a un dans lequel il publie des contes et des romans qu'il a écrits ainsi que plein de jeux. J'intégrerai dans son site une page avec un lien unique que vous publierez sur votre compte

Facebook, ainsi, tout sera clair. Je vous écrirai le texte du message à publier et à faire suivre avec l'adresse du père de Margot pour ceux qui voudront envoyer un chèque ou un billet. Demain, tout sera prêt.

— Regarde Mathilde, Margot vient d'arriver et elle te fait signe.

— J'y vais !

Mathilde s'éloigna un instant, échangea quelques mots avec Margot, lui fit deux bises et revint tout sourire vers le groupe :

— Margot a eu onze sur vingt en anglais !

Le lendemain à dix heures du matin, les huit se retrouvèrent une fois de plus, tout excités par leur magnifique projet.

— Vous avez tout distribué ? commença Valentin.

— Tout ! résuma Pauline. Il n'y a plus qu'à attendre.

— Bien, de mon côté, je suis retourné voir le père de Margot. Il va ouvrir un compte bancaire au nom de sa future entreprise. Il est d'accord et même enthousiaste pour le nom : *Les jardins de Margot* et il l'a rajouté sur sa boîte à lettres. Ensuite j'ai rédigé le texte qu'il convient de mettre sur votre mur Facebook. En voici chacun un exemplaire, lisez et faites-moi vos remarques.

Appel à la solidarité.

Margot a perdu sa mère il y a six mois.

Son père a perdu son travail.

Courageux, il voudrait s'en sortir pour sa fille.

Il souhaite créer sa petite entreprise de jardinage.

Pour ce faire il lui faudrait environ 7.000 euros

qui seraient consacrés à l'achat de l'outillage

professionnel indispensable,

mais les banques ne prêtent pas à un chômeur.

Si cette histoire vous parle,

si vous souhaitez aider une famille à s'en sortir,

vous pouvez faire un don sous la forme

d'un modeste chèque ou d'un petit billet

envoyé avec le pseudo de votre choix à l'adresse suivante :

Les jardins de Margot,

immeuble les peupliers,

74.410 Saint Thomas du lac.

Les dons seront comptabilisés et visibles sur cette page web :

<http://www.contesetromans.fr/margot/>

Sur cette même page il sera fait un compte-rendu régulier de la façon dont l'argent sera employé.

Merci de relayer cet appel le plus largement possible.

Les amis de collègue de Margot.

Valentin attendit sans rien dire le temps que tous lisent leur feuille.

— Auriez-vous quelque chose à ajouter ?

— Oui, dit Olivier, tu nous avais parlé de 7.500 euros, il va en manquer un peu, non ?

— Et nous, on compte pour du beurre ? fit remarquer Gilles.

Valentin sourit à la vivacité d'esprit de son ami qui continua :

— Faisons nos petits travaux jusqu'à ce que nous ayons récolté cinq cents euros, d'accord ? J'ai bien interprété ta pensée, Val ?

— Bien sûr que c'est ça, intervint Bouboule. J'ai raconté l'histoire à mon père, il a immédiatement donné dix euros pour « amorcer la pompe » a-t-il dit. En réalité, il a voulu remercier le groupe de son action lors de mon kidnapping et peut-être aussi pour l'histoire de la voiture tampon.

— Il est au courant ? s'inquiéta Valentin.

— Il a toujours eu des doutes, sourit Bouboule, mais soit tranquille, il ne dira jamais rien.

— Qu'est-ce que tu veux prendre comme pseudo pour ton père ? Il sera le premier sur la liste.

— Papaboule, ça irait ?

— Parfaitement. N'oublie pas de remercier tes parents de notre part à tous.

— Comme j'habite loin et que je ne peux pas bien vous aider dans vos entreprises de nettoyage, je donne cinq euros de ma tirelire.

— Super, Pauline. Ton pseudo ?

— C'est quoi exactement un pseudo ?

— Une sorte de surnom que tu choisis toi-même.

— Alors je choisis Pepi.

— Adopté. S'il n'y a plus de remarque, fonçons, faisons le nécessaire dès ce soir les amis et revoyons-nous lundi à dix heures ici.

CHAPITRE 16

ZA ET YANCO

- Tu es tout songeur Valentin, lui dit Isabelle sa grand-mère, quelque chose ne va pas ?
- Non grand-mère, tout va bien, simplement je me pose des questions.
- Des questions sur quoi ?
- Je me demande comment gagner de l'argent rapidement.
- Tu n'as pas assez d'argent de poche ?
- Oh si grand-mère, ce n'est pas pour moi que je veux de l'argent.
- Ah ! Tu veux bien me raconter ?
- En deux mots, nous avons une copine au collège qui a perdu sa mère récemment et dont le père est au chômage. Avec mes amis, nous voulons aider le père à monter son entreprise d'entretien d'espaces verts. Seulement voilà, le matériel coûte une fortune.
- Combien lui faut-il ?
- Plus de sept milles euros.
- En effet, c'est une somme !
- Les autres copains font des petits boulots pour aider à financer : nettoyage de voitures, nettoyage des tombes pour cinq euros la prestation, ça ne va pas avancer vite. Alors je cherche des moyens de gagner plus rapidement. J'ai lancé une souscription sur internet et j'attends les résultats.
- Et cet homme, qu'est-ce qu'il fait pour s'aider ?
- Nous avons mis des annonces de propositions de services dans toutes les boîtes aux lettres des villas du village. Il a vraiment envie de travailler.
- Ce sont les papiers que tu as imprimés avant-hier ?
- Oui, c'est ça.
- Tu en as un exemplaire à me montrer ?
- Tiens, voici l'annonce. Je n'en ai pas mis dans notre boîte car grand-père Jean-Claude fait tout lui-même.
- Il est sérieux cet homme ?
- Je le pense mais en fait, je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il a envie de s'en sortir.
- Il sait réparer les tondeuses ?
- Il m'a dit que c'est un de ses points forts.

— Écoute Valentin, ton grand-père peste chaque fois qu'il doit démarrer la sienne. Elle aurait besoin d'un bon nettoyage. Je vais lui parler de ce monsieur... Comment déjà ?

— Monsieur Chevril. Merci grand-mère.

— Arrête de m'appeler grand-mère mon petit Valentin, ça me vieillit. Quand tu étais petit, tu ne savais pas bien dire Isabelle alors tu disais Za. Cela me faisait vraiment plaisir, pourquoi ne pas continuer ?

— OK, Za. Et grand-père, comment je l'appelais ?

— Jean-Claude, c'était trop difficile à dire, tu l'appelais Yanco, c'était charmant.

— Tu crois qu'il voudra que je l'appelle encore comme cela ?

— Essaie et tu verras.

Valentin se dirigea vers le bureau de son grand-père et demanda après avoir toqué une fois à la porte.

— Yanco, je peux entrer ?

— Hein ? Oh c'est toi mon petit Valentin, ça me fait plaisir que tu m'appelles comme ça. C'est ta grand-mère qui...

— Oui bien sûr, c'est Za.

— Tu désires quelque chose ?

— Oui, j'aimerais que tu me montres comment créer une page web et comment la mettre en ligne pour que puissent la voir les gens qui en auront l'adresse.

— C'est bien facile. Fais une esquisse, une maquette sur une feuille de papier et nous la créerons ensuite ensemble. Tiens, prends ma place au bureau, il faut que j'aie voir ta grand-mère, heu pardon, que j'aie parler à Za.

Resté seul dans le bureau, Valentin prit une feuille dans la cassette de l'imprimante et, muni d'un crayon feutre bleu, écrivit en parlant à mi-voix :

— D'abord je mets le titre en gros et bien centré :

Les jardins de Margot

Ensuite le sous-titre un peu plus petit :

État des dons et des comptes

Puis cinq colonnes :

Pseudos	Dons et dépôts	Total	Dépenses	Matériel
---------	----------------	-------	----------	----------

Et je marque ce qui est déjà collecté :

papaboule	10 €	10 €		
pepi	5 €	15 €		

Évidemment, nous sommes encore bien loin des 7500 euros. Mais... Il n'y a plus qu'à attendre !

— Valentin, tu as fini ?

— Oui Yanco, ma maquette est prête.

— Je viens de discuter avec Za ! J'adore dire Za, ça me rappelle quand nous étions jeunes mariés. Donc elle m'a parlé de ton projet et je t'approuve à cent pour cent. Je vais appeler ce monsieur Chevril pour qu'il révise ma tondeuse. D'ailleurs, je le fais tout de suite... son numéro... voilà...

« Allô, monsieur Chevril ? J'ai vu votre annonce et j'aurais besoin de vos services, une tondeuse récalcitrante à vérifier, vous pouvez le faire ? Ah, pas avant demain après-midi ? Oui, vous avez des rendez-vous, je comprends. Donc demain après-midi, c'est d'accord. Je vous donne mon adresse. À demain. »

— Dis donc mon petit Valentin, on dirait que ton plan marche à merveille, il a déjà trois rendez-vous ce brave monsieur, deux cet après-midi et un demain matin.

— Super, Yanco, c'est exactement ce qu'il fallait pour qu'il reprenne confiance. J'ai eu des doutes mais maintenant je suis sûr que notre plan va fonctionner, répondit Valentin avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Bon, voyons cette maquette. Cela me semble parfait. J'en ai pour un quart d'heure à créer ta page. Comment veux-tu l'appeler ?

— Elle doit s'appeler margot, c'est le prénom de la fille de monsieur Chevril. J'ai déjà donné le nom de la page à mes copains pour lancer la souscription sur Facebook et donner confiance aux donateurs.

— Dis donc, on peut dire que tu sais anticiper, toi ! Bon, je lance mon logiciel de mise en page, je place le titre. Est-ce assez gros ?

— Impeccable !

— Le sous-titre... voilà... Pour la suite je crée un tableau... cinq colonnes... Le remplissage des colonnes... papaboule... pepi... C'est bon... Qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu es un vrai pro Yanco !

— Si cela te convient, j'intitule la page : margot comme tu l'as demandé et je la sauvegarde à la racine de mon site. Voilà, il n'y a plus qu'à la transférer sur le serveur internet. Un coup de logiciel spécialisé et hop ! C'est en ligne, le monde entier peut voir ta page, du moins ceux qui en connaissent l'adresse. Vérifie sur ton smartphone ?

— C'est bon Yanco, c'est super, je vois la page. Les problèmes se résolvent les uns après les autres, merci pour ton aide.

— Quand tu voudras rajouter des lignes au tableau des dons, tu n'auras qu'à ouvrir la page avec le logiciel de mise en page, comme ça, écrire ce que tu veux dedans, sauvegarder et transférer avec le second logiciel, la page complétée remplacera la précédente, tu sauras faire ?

— Je le crois. J'appelle les copains pour savoir où ils en sont de leurs travaux d'utilité particulière. Merci Yanco.

CHAPITRE 17

MONSIEUR CHEVRIL

La cloche du petit portail tinta vers quatorze heures en ce dimanche du mois de Mai. Derrière la fenêtre de sa chambre, dissimulé par un rideau blanc, Valentin observa la rencontre entre son grand-père et l'arrivant qui tenait à la main une caisse à outils. Une brève conversation polie s'engagea :

— Monsieur Valmont ?

— Oui. Vous êtes monsieur Chevril je présume ?

— En personne. Il s'agit d'une tondeuse à gazon à réviser, c'est bien ça ?

— Exact, venez, elle se trouve dans mon garage.

Les deux hommes disparurent à la vue de Valentin mais il put suivre le reste de la conversation.

— Je prends quinze euros de l'heure, si j'obtiens un résultat.

— Cela me semble correct.

Le bruit caractéristique du système de lancement à enrrouleur du moteur retentit plusieurs fois sans que le moteur démarre.

— Vous utilisez du mélange tout fait ?

— Non, je le prépare moi-même.

— Quel type d'huile utilisez-vous ?

— De la synthétique.

— Quel pourcentage ?

— Cinq pour cent environ.

— C'est beaucoup trop ! Deux pour cent, trois pour les vieilles tondeuses, c'est amplement suffisant, sinon vous encrassez votre carburateur et là je pense que c'est le cas. Il faut que je le démonte et le nettoie complètement. Avez-vous déjà changé la bougie ?

— Non, elle est d'origine mais j'en ai une neuve en réserve.

— Je vous la changerai également. Faut-il affûter les lames ?

— Faites-lui la totale !

— Bon, j'attaque. Vous pouvez regarder si vous voulez.

— Je vous fais confiance, monsieur Chevril, bon courage.

Valentin entendit le bruit des outils entrechoqués mêlé au sifflotement du mécano.

— Je crois que la gaîté revient, pensa-t-il en sortant dans le jardin et en se dirigeant vers le garage.

Le mécano avait déjà ôté le carénage, désolidarisé le carburateur du carter et s'employait à en démonter les pièces. Ses gestes étaient précis, rapides, professionnels. Valentin observait sans rien dire l'homme qui lui tournait le dos. Il fallut plusieurs minutes au père de Margot pour qu'il prenne conscience d'une présence. Il sursauta.

— Hein, c'est toi Valentin ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Bonjour monsieur, vous êtes en train de travailler sur la tondeuse de mon grand-père. Vous êtes chez moi en quelque sorte. Tout se passe bien ?

— Oui, je vais bien la réparer, elle sera comme neuve.

— Très bien et plus généralement ?

— Ton idée était géniale. J'ai encore reçu deux demandes d'intervention pour demain.

— Vous avez pu ouvrir un compte en banque pour votre future entreprise ?

— Je m'en occupe dès mardi matin, j'aurai déjà fait sept ou huit dépannages, je pourrai mettre huit fois quinze, cent vingt euros sur le compte.

— Non monsieur Chevril. Si je peux me permettre un conseil, ne mettez pas tous vos gains sur le compte, gardez-en un tiers pour améliorer votre vie et celle de Margot. Une heure de travail égale dix euros sur le compte et cinq pour la vie courante, qu'en pensez-vous ?

— Tu es vraiment de bon conseil pour un garçon de ton âge.

— Puis-je vous demander autre chose ?

— Tout ce que tu voudras Valentin.

— J'ai besoin d'être au courant de toutes les sommes que vous allez mettre sur votre compte d'entreprise. Ce n'est pas pour vous contrôler, c'est... pour informer mes amis qui vont faire des petits boulots pour vous aider.

— Vous êtes tous adorables, Margot a de la chance d'avoir des copains comme vous.

— C'est bien son tour d'avoir de la chance, non ? Je vous téléphone lundi soir.

— Allô, monsieur Chevril ? Vous allez bien ? Je veux vous dire que la tondeuse de mon grand-père n'a jamais tourné aussi rond, elle fonctionne à merveille, il est ravi. Et vous, le travail marche bien ? Combien ? Cent

euros d'économie ! C'est super. Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? Vous avez reçu du courrier ? Si je sais pourquoi ? Mais oui ! Vous voulez que je passe vous voir pour vous expliquer ? Avec plaisir, à tout de suite.

Monsieur Chevril devait guetter l'arrivée de Valentin car ce dernier n'eut pas besoin de frapper, la porte du locataire des lieux s'ouvrit dès son entrée dans l'immeuble HLM.

— Entre Valentin. Tu veux boire quelque chose ? J'ai acheté du sirop de citron pour Margot.

— Avec plaisir. En attendant pouvez-vous me montrer ces lettres bizarres ? Valentin prit le paquet d'enveloppes que lui tendit monsieur Chevril. Il regarda les cachets de la poste, sortit soigneusement les contenus. Au fur et à mesure de sa lecture, son sourire s'élargissait

— Formidable ! C'est bien ce que je pensais, la chaîne de solidarité commence à fonctionner. Dans cette lettre, il y a un billet de cinq euros et ce papier : *bon courage, gil60*. Dans cette autre un chèque de dix euros pour *Les jardins de Margot* et un papier disant : *de tout cœur avec vous, dad02* et encore une autre lettre avec dix euros et un mot : *pour vous aider, pimprenelle*.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Valentin ?

— Cela veut dire que mon plan fonctionne mieux et plus rapidement que je l'espérais. Vous allez comprendre, ajouta Valentin en sortant sa tablette de son sac à dos. Le temps de me connecter à mon compte Facebook... mon mot de passe... voilà... regardez : voici l'annonce que mes amis et moi avons publiée.

Le père de Margot se pencha au-dessus de l'épaule de Valentin pour lire l'annonce. Quand il se releva avec une drôle d'expression sur le visage, Valentin reprit :

— Ce texte a été lu par au moins cent cinquante personnes dans un premier temps et beaucoup de ces personnes vont le relayer à leurs contacts et ainsi de suite. Parmi tous les gens qui pensent que vous méritez d'être aidé, certaines font un petit geste et vous envoient une petite contribution.

— Extraordinaire ! Mais c'est quoi ces noms bizarres : gil60, dad02, pimprenelle ?

— C'est ce qu'on appelle des pseudos. J'ai promis, et c'est important, de tenir une comptabilité visible sur internet. Regardez, la voici, c'est la page sur laquelle je note les dons. J'indiquerai pour chaque envoi le pseudo du

donateur et la somme donnée. Vous devrez me dire également les sommes que vous allez gagner et déposer sur le compte. Il vous faut un pseudo à vous aussi, que choisissez-vous ?

— Je n'ai aucune idée...

— Quel est votre prénom, monsieur Chevril ?

— Robert.

— Je vous suggère bob74, bob comme diminutif de Robert et 74 pour le département, cela vous convient ?

— Si tu le dis, c'est que c'est bien, adopté bob74.

— Donc demain matin, vous ouvrez un compte bancaire au nom de votre future entreprise, *Les jardins de Margot*, et vous déposez les cent euros que vous avez gagnés, le chèque de dix euros, les cinq plus dix euros que vous avez reçus ainsi que les dix plus cinq euros que des amis m'ont donné pour vous.

— Je peux savoir leurs noms ?

— Oui, papaboule et pepi, répondit Valentin avec un étrange sourire.

— Tu penses vraiment qu'on va y arriver ?

— Vous n'imaginez pas la puissance d'internet et la générosité des gens. La seule chose qu'ils ne supporteraient pas, c'est d'avoir l'impression qu'il se soient fait arnaquer, c'est pour cela que j'ai créé la page de comptes. Tous les donateurs seront inscrits, ils se reconnaîtront par leur pseudo. Dès qu'un achat de matériel sera fait, j'indiquerai le montant dépensé avec une photocopie de la facture. Tout doit être fait dans les règles. Vous allez voir monsieur Chevril...

— Bob !

— Tu vas voir Bob que dans six mois l'affaire sera bouclée. Je pense qu'il faudra d'abord acheter la carriole puis la tondeuse et juste après vous pourrez faire votre déclaration de création d'entreprise. Nous nous chargerons ensemble de la publicité.

CHAPITRE 18

NATATION

La 306 du père de Florian s'arrêta devant le domicile des parents de Gilles. Florian n'eut pas à descendre, Gilles et Valentin étaient prêts et guettaient leur arrivée. Ils jetèrent leurs sacs dans le coffre et s'installèrent sur les places arrière.

— Bonjour monsieur, salut Florian, dit Valentin, imité en écho par son ami Gilles.

— Bonjour, vous avez tout ?

— Nous sommes parés, répondit Gilles.

— L'eau est à dix-neuf degrés, j'ai mesuré la température au port ce matin. Elle sera peut-être un peu plus fraîche sur la rive est, de l'autre côté du lac.

— Pourquoi ça ? demanda Gilles naïvement.

— Parce que l'autre rive reçoit le soleil plus tard le matin, tiens donc !

— Et c'est plus profond, donc ça chauffe moins vite, appuya le père de Florian, je compte sur vous pour ne pas faire les sots, je vais vous laisser seuls pendant plus d'une heure.

— Soyez tranquille, rassura Valentin.

La voiture roulait calmement sur la route du tour du lac, le printemps déjà bien avancé avait été exceptionnellement doux, les arbres avaient tous leurs feuilles. Quelques pêcheurs, cannes dressées appuyées contre les rambardes patientaient, des pique-niqueurs en avance occupaient les minuscules plages herbeuses, un peintre amateur immortalisait sur sa toile l'écrin de montagnes magnifiant le lac. Les trois amis, pourtant habitués à l'exceptionnel paysage étaient muets d'admiration. Dix minutes plus tard, la 206 freina et s'immobilisa sur un minuscule terre-plein de la rive est.

— Il est un peu plus de onze heures, je repasse vous prendre ici vers midi quinze, midi trente, d'accord ?

— Entendu p'pa. A tout à l'heure.

— On nage jusqu'au ponton là-bas ? demanda Florian.

— D'accord mais je ne fais pas la course, répondit Gilles pendant que Valentin affichait un sourire moqueur, c'est tout le temps toi qui gagne !

— Il y a à peu près cinquante mètres à nager, laisse-lui quinze mètres d'avance, suggéra Valentin, je fais l'arbitre.

— D'accord !

— Vas-y, Gilles, démarre.

Gilles partit d'une brasse précipitée, trop cambrée pour être efficace.

— Je vais me placer à l'arrivée, à toi Flo. Top !

Florian s'élança à son tour, glissant dans l'eau d'un crawl presque parfait. Valentin, martyrisant ses pieds nus sur les cailloux de la berge, se hâta vers le ponton. Quand il arriva au but fixé, Gilles n'était plus qu'à cinq mètres et Florian fondait sur lui.

— Top pour Gilles, top pour Flo ! Gilles vainqueur ! clama Valentin toujours moqueur.

— Tu vois Gilles que tu peux gagner, haleta Florian en réalisant un rétablissement simultané des deux bras pour s'installer sur le ponton. Qu'est-ce qu'il a à bringuebaler comme ça celui-là ?

— En effet il bouge ce ponton, confirma Gilles qui toujours dans l'eau s'y tenait d'un bras.

— Donne la main, je te hisse, proposa Florian. Oh mais qu'est-ce que tu as sur la poitrine, tu es bien gras.

— Dis tout de suite que je suis gros !

— Mais non, touche ta peau !

— Flûte ! Tu as raison. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? On dirait de l'huile.

— Regardez, dit Valentin, il y a comme une tache irisée sur l'eau là-bas, on dirait une pollution au gazole. Tu as nagé en plein dedans mon pauvre Gilles. Attends, je vais chercher nos sacs et nos habits, j'ai un paquet de mouchoirs, tu pourras t'essuyer.

— Une pollution au gazole dans le lac le plus pur de France ! Il y en a qui sont vraiment dégueulasses ! On devrait interdire les bateaux à moteur : rien que des voiliers, des canoës, des paddles, dit Florian.

— Et comment tu ferais du ski nautique, hein ?

— Ah oui, tu as raison.

— Tenez, voilà vos affaires, et des mouchoirs pour toi Gilles. Oh mais c'est bien vrai qu'il bouge ce ponton, c'est normal ?

— La dernière fois que je suis venu nager ici, c'était en septembre, il ne bougeait pas d'un centimètre, répondit Florian.

— Alors pourquoi maintenant ? Il n'a sûrement pas été beaucoup utilisé depuis, pensa tout haut Valentin en se couchant sur les planches pour examiner les pieux de soutènement. Ah, et bien voilà, j'ai compris, ces deux

piquets semblent tordus juste sous l'eau. Bon, je me mouille, dit-il en descendant avec précaution sur les grosses pierres du bord de l'eau.

Il fit deux brasses puis se laissa couler au niveau des piliers soutenant le plancher du ponton. Au bout de cinq secondes il remonta et cligna fortement des paupières pour chasser l'eau résiduelle brouillant sa vue.

— Flo, prête-moi tes lunettes de natation, j'y vois tout flou sous l'eau.

— Prends plutôt mon masque de plongée, c'est plus efficace pour voir. Il est dans mon sac, je te le donne tout de suite, proposa Gilles.

Valentin mouilla l'intérieur du hublot pour éviter la buée, le fixa sur sa tête, respira plusieurs fois à fond et se laissa submerger. Il suivit le pieu le plus près de la berge jusqu'à son ancrage au fond du lac et remonta lentement. À soixante centimètres sous le niveau de l'eau, il remarqua un enfoncement du bois exactement au niveau d'une brisure partielle du poteau. Il remonta, respira à nouveau profondément, nagea vers le poteau suivant et replongea. Il repéra un enfoncement semblable mais plus marqué encore. Le poteau n'avait plus la rectitude nécessaire à son office mais présentait une angulation et quelques esquilles de bois à l'opposé de l'enfoncement. Il fit la même manœuvre pour le troisième et dernier soutien du ponton mais sans rien remarquer cette fois. Valentin revint vers le premier poteau, s'oxygéna à nouveau, exécuta un superbe plongeon en canard qui le conduisit directement au fond, à près de trois mètres sous la surface. Il examina le fond caillouteux du lac, saisit un objet brillant et remonta.

— Alors Val, qu'as-tu trouvé ? s'enquit Gilles.

— Effectivement il y a deux poteaux enfoncés, abîmés et j'ai repéré ceci au fond de l'eau répondit-il en tendant l'objet qu'il tenait dans la main.

— Qu'est-ce que c'est, un bout de verre ? demanda Florian.

— Non, c'est plutôt du plastique épais transparent.

— Montre, dit Gilles en saisissant l'objet. C'est du polycarbonate ! affirma-t-il.

— Comment connais-tu ça ? s'étonna Florian.

— C'est ce que mon père a dit quand il a laissé tomber et cassé le récipient du robot ménager, c'était la même matière, légère et transparente.

Valentin repositionna le masque de plongée sur son visage et refit le même plongeon en canard. Une nouvelle exploration plus attentive lui fit découvrir d'autres bouts de plastique transparent qu'il récupéra avant de remonter.

— Bonne pioche ? demanda Gilles.

— D'autres morceaux du même objet, répondit Valentin. Je cherche ce que c'est.

Il resta silencieux quelques instants puis son visage s'éclaira :

— Ça y est, j'y suis, mais je veux encore vérifier quelque chose.

Valentin s'éloigna sur la route du côté de l'enfoncement du ponton et revint courbé en avant, les yeux sur le revêtement de la voie. Il examina plus attentivement encore le petit bas-côté herbeux. Il resta un instant immobile, pensif, l'air soucieux, puis déclara :

— Il faut que je passe un appel.

— Tu ne veux pas nous dire ? implora Gilles.

Pour toute réponse Valentin sourit. De son sac à dos il sortit son smartphone et composa le numéro du portable personnel de l'adjudant-chef Lemoine.

— Allô ? Bonjour mon adjudant-chef... Oui, c'est moi... Oui, je vais bien... Pourquoi je vous appelle ? Cette nuit ou plutôt ce matin il y a eu un accident... Rive est, trois kilomètres après le bout du lac côté sud. Oui, bien sûr je, enfin nous restons sur place... Gilles et Florian... D'accord, heu il faudra au moins un plongeur professionnel et un camion muni d'un treuil. Non, il n'est pas possible de voir quoi que ce soit de la rive. Comment nous... heu, simple déduction de ma part... Dans un quart d'heure ? C'est entendu, nous allons nous faire bronzer en vous attendant.

Valentin étala sa serviette et s'allongea sur le ponton branlant imité par ses deux amis. Au bout de cinq minutes, rien ne sortant de la bouche de Valentin, Gilles pressa :

— Alors, tu nous dis ?

— Dans un dix minutes vous saurez tout, mais vous en avez vu autant que moi, faites vos déductions.

— Moi je pense qu'un hors-bord a cogné le ponton, hasarda Florian en s'agitant pour le faire bouger.

— Je crois plutôt que c'est la forte tempête de vent du sud du mois de février, celle qui a soulevé d'énormes vagues qui a tout abîmé, et toi ? essaya encore Gilles en regardant Valentin.

— Il faut tenir compte de tous les éléments avant de faire une hypothèse qui tient la route, répliqua Valentin sibyllin.

— Qu'est-ce qu'on a oublié ? demanda Florian.

— Pourquoi as-tu dit au téléphone que c'était ce matin ? questionna Gilles.

Valentin sourit encore et levant un doigt, il prononça :

— Écoutez, c'est la sirène deux tons de la gendarmerie, ils ont fait vite ! Vous allez tout savoir.

La voiture de la gendarmerie s'arrêta sur un petit terre-plein de l'autre côté de la route du tour du lac au niveau des trois amis. L'adjudant-chef Lemoine en descendit accompagné du brigadier Guimard.

— Voilà nos petits gars du village ! s'exclama l'adjudant-chef, vous êtes loin de vos bases ! Ne me dites pas que vous avez traversé le lac en nageant !

— Nous sommes venus en voiture, expliqua Florian.

— En voiture ! s'étonna le gradé en regardant autour de lui.

— Oui, mais pas en conduisant, s'amusa l'adolescent.

— Le père de Florian avait à faire au village suivant, il nous a déposés. Il nous reprend d'ici à peu près une demi-heure, expliqua Gilles.

— C'est un bon endroit pour nager, bien tranquille, continua Florian.

— Faites très attention, l'eau est vraiment profonde dans ce secteur.

— Vous savez, répondit Valentin, je mesure un mètre soixante, comme mes amis à peu près, alors qu'il y ait deux mètres ou quinze mètres, je ne vois pas la différence.

— Tu n'as pas tout à fait tort.

— Il a déjà nagé dans la mer de Corail, heu... là-bas... très loin alors ce n'est pas notre petit lac qui va lui faire peur, argumenta Florian.

— Et Florian est le meilleur de la classe et peut-être de tout le collège en natation. Moi, je me débrouille en brasse, donc ça ne craint rien, compléta Gilles.

— Bon si vous m'expliquiez pourquoi vous m'avez appelé ? C'est quoi l'accident dont tu parlais ? demanda Lemoine en fixant Valentin.

— Regardez le ponton, il est tout dégingué, fit Florian en faisant osciller la construction en planches.

— C'est pour un ponton branlant que tu m'as dérangé Valentin ?

— Je ne vous pas appelé pour la conséquence mais pour la cause. Je vous explique : Florian et Gilles ont fait une course avec handicap de la pointe là-bas jusqu'à ce ponton...

— Même que j'ai gagné, appuya Gilles.

— Quand Florian est monté sur le ponton, celui-ci bougeait beaucoup, ce qui n'est pas normal. Ensuite, quand Gilles l'a suivi, nous avons remarqué que notre copain était tout huileux, il avait traversé une petite nappe de carburant en nageant avant d'arriver au ponton. J'ai fait à pied le trajet inverse de leur course et j'ai vu comme une nappe irisée à la surface presque à la pointe. Ensuite, je suis allé sous l'eau examiner les poteaux de bois soutenant les traverses du plancher et j'ai remarqué sur chacun une partie enfoncée coté extérieur et une brisure très fraîche et nette à l'intérieur, la plus éloignée étant un peu plus basse que l'autre. Avec le masque de Gilles, je suis allé voir au fond de l'eau et j'ai trouvé des morceaux de plastique transparents.

— Du polycarbonate, compléta Gilles.

— J'ai tout de suite pensé à des brisures de protège-phare de voiture. C'est une auto qui a percuté et cassé les piliers en bois et qui a brisé au moins un de ses phares avant. Je pense que la voiture allait vite pour démolir des piquets aussi solides. Je pense qu'il n'y a pas longtemps que cela s'est produit.

— Qu'est-ce qui te permet d'affirmer ça ? questionna Gilles.

— Pas de dépôt gluant du tout sur ces morceaux de plastique qui sont bien brillants à la différence des cailloux du fond qui sont recouverts de microalgues. J'ai donc supposé qu'une voiture était tombée dans le lac en percutant le ponton, les débris transparents pouvant être des morceaux de protection de phares. J'ai d'abord pensé à un accident bien sûr, mais comme il n'y a aucune trace de freinage sur la route, soit le conducteur a eu un problème très grave de santé, soit la voiture a été volontairement projetée dans le lac.

— Tu n'as pas dit que cet accident a eu lieu cette nuit ou ce matin ? Qu'est-ce qui te permet d'affirmer ça ? demanda l'adjudant-chef.

— Pour une deuxième raison : j'ai regardé attentivement l'herbe du bas-côté et j'ai remarqué deux endroits où elle est aplatie et dans l'herbe encore couchée, j'ai vu un escargot complètement écrasé mais pas du tout desséché. J'imagine que le véhicule allait vite, est sorti de la route, a plongé, heurté et brisé deux poteaux de soutènement du ponton avant de couler. La tâche de gazole que Gilles a traversée en nageant provient de la voiture. Malgré l'absence de vent, cette nappe a dérivé jusqu'à la pointe. Si une voiture est tombée à l'eau ici, elle n'a pas pu tenir sur le fond très en

pente et a dû faire plusieurs tonneaux sous l'eau avant de trouver un endroit plus plat ou un rocher pour l'arrêter.

— Mais alors, l'auto est peut-être encore là, dit Florian. Il scella en les compressant sur ses yeux ses lunettes de natation, il faut que j'aie voir.

— Je t'interdis... cria le gradé mais Florian était déjà au bout du ponton branlant. Il exécuta un superbe plongeon légèrement carpé qui le fit descendre à pic. Pendant de longues secondes un chapelet de bulles remonta à la surface. Anxieux, Valentin demanda :

— Tu crois qu'il peut descendre profond ?

— Il est capable de descendre à six mètres qu'il m'a dit un jour. Mais tout de même, je trouve qu'il reste bien longtemps... répondit Gilles.

— Le voici qui remonte. Alors Flo ?

— Attends... répondit-il en reprenant son souffle. Je suis descendu à six ou sept mètres... c'est mon record... j'ai vu la forme d'une grosse voiture sombre... je pense que c'est une BMW.

— Il y a quelqu'un dedans ? demanda l'adjutant-chef.

— Je ne sais pas, j'ai seulement pu voir qu'elle est couchée sur le côté, le dessous vers le ponton et que l'avant semble enfoncé.

— Mon adjutant, s'il y a quelqu'un dedans, il doit se trouver au volant, donc du côté gauche, Florian pouvait difficilement le voir, argumenta Valentin.

— Tu n'as pas pu lire la plaque d'immatriculation ? hasarda le brigadier Guimard.

— Non mais je peux peut-être descendre plus profond, j'y retourne, proposa Florian.

— Hors de question ! Sors de l'eau tout de suite mon garçon, tu en as déjà trop fait. Brigadier, appelez un camion treuil et un plongeur. Vous ne pouvez pas rester là les enfants, ce ne sera pas un spectacle pour vous.

— D'abord nous ne sommes plus des enfants et ensuite nous sommes obligés de rester, mon père doit nous reprendre ici. Désolé mon adjutant-chef, refusa Florian.

— Il n'est pas certain qu'il y ait quelqu'un dans la voiture, reprit Valentin et puis rappelez-vous, Gilles et moi avons déjà vu un mort.

— Ce n'est pas une raison ! Comment cette voiture serait-elle tombée au lac, selon toi ? demanda Lemoine.

— Trois hypothèses, la première : le conducteur a hélas voulu se suicider, la deuxième : il a eu un malaise, il a perdu connaissance et donc le contrôle de sa voiture, troisièmement : le chauffeur a volontairement précipité le véhicule dans le lac. Dans ce dernier cas, il n’y aura personne derrière le volant.

— Sur quoi te bases-tu pour affirmer tout ça ?

— Pas de traces de freinage sur la route ! Dans le cas d’un simple accident, il y aurait des marques sur le goudron, le chauffeur aurait freiné, même au dernier moment et cela serait visible.

— J’aurais abouti à la même conclusion. Nous n’allons pas tarder à le savoir. Où en êtes-vous brigadier ? reprit-il d’une voix forte.

— Les pompiers spécialisés sont en route ! cria l’intéressé depuis le véhicule de la gendarmerie.

— OK. Faites la circulation, pas de curieux, pas de badauds, pas de stationnement de voiture !

— Dis Val, pourquoi quelqu’un aurait-il jeté volontairement sa voiture dans le lac, surtout une auto aussi chère ? demanda Gilles.

— J’imagine plusieurs raisons : faire disparaître une voiture volée ou recherchée, effacer des traces ou des preuves, faire croire à une disparition...

— Dans ce cas, il ne l’aurait pas jetée contre le ponton ! C’est bien ça qui a permis de la repérer.

— Il ne pensait peut-être pas toucher en tout cas pas démolir le ponton, une grosse voiture comme celle-ci doit peser au moins une tonne et demie. Les pieux du ponton ne sont pas prévus pour supporter le choc d’une telle masse. Mais nous parlons dans le vide, il faut attendre la remontée de la BMW.

— Tu as raison Valentin, le numéro d’immatriculation nous en apprendra plus, intervint l’adjudant-chef.

— Et si elle n’a pas de plaques ? hasarda Florian.

— Dans ce cas, ce sera plus long mais avec les numéros de châssis et de moteur nous pourrons remonter l’historique du véhicule.

— Circulez, circulez ! Le brigadier Guimard activait les voitures de plus en plus nombreuses à l’heure de midi. Circulez !

— Mais il faut que je récupère...

— Circulez on vous dit !

— Attendez, c'est la voiture de mon père ! s'écria Florian s'adressant à l'adjutant-chef.

— Laissez cette 306 se garer, intervint Lemoine.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? Pourquoi est-ce qu'il y a les gendarmes ? Vous n'êtes pas blessés ? s'inquiéta le père de Florian.

— Vous êtes le responsable d'un de ces jeunes ? questionna l'adjutant.

— Je suis monsieur Marlin, père de Florian, qu'est-ce qu'il a fait ? Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Rien de répréhensible, rassurez-vous. Au contraire, ce sont des petits gars bien délurés qui nous ont signalé une voiture dans le lac. Nous allons procéder d'ici peu à son extraction. Je vais vous demander de partir avec les enfants.

— Ah non, on veut voir la sortie de l'eau ! C'est nous qui vous avons prévenus ! se rebella Florian.

— Ne parle pas sur ce ton à la gendarmerie Florian !

— Oui, mais on a tout fait et on ne peut pas voir la fin, c'est pas juste !

— Bon, convint l'adjutant-chef Lemoine, vous pourrez assister à la sortie de l'eau mais uniquement si le plongeur nous signale qu'il n'y a personne à l'intérieur, sinon vous serez tenus de partir. Ce n'est pas négociable !

— Voilà le bateau de la gendarmerie ! s'écria Gilles.

— Brigadier, après l'arrivée de la dépanneuse, bloquez la circulation dans les deux sens.

— Mais je suis seul, mon adjutant-chef.

— Barrez la circulation avec notre véhicule dans un sens et arrêtez vous-même les voitures dans l'autre, ce n'est pas sorcier quand même !

— Tout de suite, mon adjutant-chef.

Premier sur place, le bateau de la gendarmerie vint s'amarrer à l'extrémité du ponton. À bord, dévoré des yeux par Florian qui n'en perdait pas un geste, le plongeur de la gendarmerie finissait de s'équiper, combinaison, masque, respirateur, bouteille d'air comprimé, palmes. L'homme s'assit sur le bord du bateau et partit en roulade arrière. Les remontées de bulles permirent de suivre son court déplacement. Rapidement il fit surface, ôta son respirateur et renseigna l'adjutant-chef Lemoine :

— BMW gris anthracite, plaques apparemment du département du Rhône, phare droit brisé, pare-chocs avant marqué à deux endroits, vitre arrière absente, portière avant droite enfoncée en son milieu, rayures et cabossage sur les portières et le toit, personne à bord.

— Vérifiez si la vitre arrière n'a pas été éjectée par l'accident.

— OK, j'inspecte les alentours avant de positionner le dispositif pour le remontage. Le plongeur saisit la sangle que lui tendait l'autre occupant du bateau, ré-emboucha son respirateur et plongea à nouveau.

— La dépanneuse sera sur place dans deux minutes mon adjudant-chef, cria le brigadier Guimard, ce n'est pas celle des pompiers mais un garagiste spécialisé.

— Rien dans les environs, mon adjudant-chef, la sangle est en place, dit le plongeur, il n'y a plus qu'à fixer le câble du treuil.

Dix minutes plus tard, le treuil de la dépanneuse entra en action. Valentin, qui n'avait pas perdu un mot des dires du plongeur, smartphone en main, filmait la scène. Quand la BMW fut sortie de l'eau, Valentin bascula l'application sur photo et prit en gros plan tout ce que le plongeur avait signalé. Lorsque l'adjudant ouvrit le coffre, Valentin prestement se glissa près de lui et en mitrailla l'intérieur puis fit de même avec l'habitacle.

— Vous laissez ces jeunes faire, mon adjudant-chef ? fit le conducteur du bateau de la gendarmerie.

— Ce sont eux qui ont signalé l'accident. Ils ont pris leurs photos souvenir et vont partir maintenant, n'est-ce pas monsieur Marlin ?

— Absolument, allez les jeunes, en voiture maintenant, n'oubliez pas vos affaires.

CHAPITRE 19 DÉDUCTIONS

Valentin resta inhabituellement silencieux pendant tout le repas, trop de questions sans réponses se mélangeaient dans sa tête : pourquoi se débarrasser d'une voiture dont le premier prix est de plus de quarante mille euros ? Pourquoi dans le lac ? Pourquoi à cet endroit ? Pourquoi la vitre arrière absente ? Pourquoi la portière avant droite cabossée ?

— Quelque chose ne va pas mon garçon ? demanda Isabelle sa grand-mère. Tu n'as pas pris froid à nager dans l'eau glacée ?

— Mais non Za, l'eau était à dix-neuf degrés et je suis en pleine forme physique.

— Alors quoi ? Je vois bien que tu n'es pas comme d'habitude.

— Je me pose des questions.

— Dis-nous, nous pouvons peut-être t'aider, intervint Jean-Claude son grand-père.

— Bon, je vais vous expliquer.

Et Valentin raconta sa matinée, le ponton branlant, la nappe de gazole, la voiture dans le lac, l'intervention de la gendarmerie.

— Une voiture qui roulait trop vite est passée au lac, ce n'est pas la première ni probablement la dernière, commenta son grand-père.

— Je ne pense pas que ce soit aussi simple, Yanco, peux-tu me prêter ton ordinateur ?

— Bien sûr, que veux-tu faire avec ?

— Y transférer les photos de mon iPhone, venez voir avec moi.

Le film de la sortie de l'eau de la voiture ne lui apprit rien qu'il ne savait déjà. Ses grands-parents regardaient, très intéressés.

— Une voiture comme celle-là vaut au moins cinquante mille euros, commenta Jean-Claude.

— J'ai aussi fait des photos, regardez.

Il fit alors défiler le diaporama de ses prises de vue puis les reprit une à une. Sur celle de la portière avant droite enfoncée qu'il agrandit au maximum des possibilités du logiciel, il nota des traces noires précédemment passées inaperçues. Exactement au milieu de l'enfoncement, vers le bas de la portière, ces traces présentaient une sorte de dessin : trois zigzags noirs séparés par un même écartement.

— Qu'est-ce que c'est que ces traces ? demanda Yanco.

— On dirait une empreinte de pneu, imagina sa grand-mère.

— Tu as raison, Za, la voiture a eu un accident avec un deux roues.

— Les traces étant sur la portière avant droite, il s'agit probablement d'un refus de priorité, appuya le grand-père. Attends, j'ai lu quelque chose dans les faits divers du Dauphiné de ce matin, je vais le chercher... Voilà : « *un jeune motard blessé dans un accident contre un véhicule non identifié, avenue du lac cette nuit. Les faits se sont déroulés vers une heure du matin, l'automobiliste responsable a pris la fuite... Le jeune homme a été conduit aux urgences du centre hospitalier dans un état très grave. La police a ouvert une enquête.* »

— Il est possible en effet qu'il s'agisse de cette voiture. Je pense que les gendarmes feront le rapprochement avec le choc portière et les empreintes de pneu, conclut sa grand-mère.

— Ce n'est pas tout, Za, regarde cette photo-ci de l'intérieur de l'habitacle, les airbags frontaux sont déployés et encore gonflés alors qu'un seul airbag latéral a réagi.

— Tu en penses quoi Jean-Claude ?

— Si la voiture a fait des tonneaux sous l'eau, l'airbag latéral pu se déclencher.

— Je ne crois pas Yanco, si les tonneaux sous l'eau étaient responsables, les deux auraient réagi. Là il n'y en a qu'un et il est tout flasque. J'imagine que l'airbag latéral s'est déclenché bien avant les autres, ce qui appuie l'hypothèse que cette voiture est impliquée dans l'accident du motard. Les autres se sont gonflés au moment du choc contre le ponton. Ce n'est pas tout, regardez le pare-brise.

L'image du pare-brise, présentait deux sachets transparents vides en bas à droite et deux vignettes collées à l'intérieur gauche. La plus basse de couleur verte présentait le dessin symbole d'une autoroute surmontant le chiffre 17 et la seconde présentait un triangle rose avec le nombre 2017 et la lettre R.

— Qu'est que vous en déduisez ? questionna Valentin.

— Les sachets correspondent à la vignette d'assurance et à celle du contrôle technique. La vignette du bas est celle des autoroutes suisses, j'ai la même. Mais l'autre, je ne sais pas !

— Si les sachets sont vides, c'est que quelqu'un a enlevé les vignettes pour empêcher toute identification, affirma Isabelle.

— Tu as raison Isabelle, tu aurais fait un bon policier ! se moqua son mari. Qu'est-ce que tu fais Valentin ?

— Je cherche sur internet des images de vignettes autoroutières, tenez, regardez celle-ci. Attendez, j'affiche l'image à côté de ma photo.

— C'est la même ! s'exclama Isabelle.

— Vignette autoroutière de la République Tchèque. Que signifie cette lettre R ? demanda Jean-Claude.

— Je fais une nouvelle recherche... Voilà : lettre D pour dix jours, lettre M pour un mois et lettre R pour une année.

— C'est donc une voiture qui se rendait régulièrement en Tchéquie, en déduisit le grand-père. Tu as une photo de la plaque d'immatriculation ?

— Oui, la voici : CA-xxx-EN et RA69 dans la partie personnalisable.

— Une voiture de la région de Lyon, pas toute récente quand même, fit pensivement le grand-père.

— Regardez maintenant le plus étrange, dit Valentin en faisant défiler deux photos : pas de vitre arrière, et le plongeur de la gendarmerie n'a rien trouvé au fond du lac dans les abords de la BMW, mais surtout regardez le tableau de bord, vous ne voyez rien ?

— Il y a comme une tache sur l'écran au-dessus du système radio navigateur je ne sais quoi, remarqua Isabelle.

— Ce n'est pas une tâche, c'est un trou ! affirma Valentin, comme si le tableau de bord avait reçu une balle.

— Cette voiture aurait été prise dans une fusillade ? pensa tout haut le grand-père. Attendez un peu dit-il en reprenant son journal, c'est en première page. Voilà : « *Fusillade sur l'autoroute A43.* » Je vous lis l'article. « *Cette nuit vers deux heures du matin, sur une aire de repos de l'autoroute A43, une équipe des douanes repère deux voitures de forte cylindrée en train de faire le plein à l'aide de bidons de carburant. L'équipe décide d'interpeller les protagonistes de cet étrange trafic. L'un des véhicules part alors en trombe, bousculant et blessant un des douaniers pendant que le chauffeur de l'autre sortait une arme et tenait les douaniers en respect avant de filer à son tour. L'équipe des douanes prenait alors la décision de riposter en tirant vers cette voiture de marque BMW. Elle pense avoir touché le véhicule au moins à deux reprises.* »

Il se pourrait bien que la voiture dans le lac soit l'une d'elles. Tu as encore mis le nez dans une drôle d'affaire mon petit Valentin !

— Je n'ai rien fait de spécial sinon de réfléchir à la cause d'un accident. S'il s'agit bien de la même voiture, pourquoi la jeter au lac au lieu de la faire réparer ?

— J'ai déjà lu un article sur les agissements des trafiquants de drogue, de cannabis en particulier. Ils vont faire leur coupable marché dans le sud de l'Espagne vers Cadix, Grenade, Almeria et rentrent en France et dans les pays du nord avec deux voitures rapides : la première pour « ouvrir » le chemin et prévenir la suivante, celle qui transporte le drogue, en cas de contrôle par la police, la gendarmerie ou les douanes. Ils sont capables de rouler à très grande vitesse sur l'autoroute, plus de deux cents kilomètres à l'heure pour échapper aux poursuivants éventuels. Pour éviter de se faire repérer, ils évitent les stations-services et font eux-mêmes le plein à l'aide de bidons de carburant embarqués, de nuit, sur les aires de repos les moins fréquentées. On les appelle des « go fast », je ne vais pas te traduire, hein ? Il est probable que ta BMW est celle qui a essuyé les tirs des douaniers volants.

— OK, je vois, la vitre arrière a été endommagée et ils ont préféré l'enlever pour éviter qu'on repère les impacts de balle. Comme en plus elle a eu un accident contre une moto, le propriétaire a préféré faire disparaître toutes les traces.

— Le propriétaire ? Sûrement pas le propriétaire, il s'agit toujours de voitures volées sur lesquelles ils se contentent de changer les plaques. Il n'est même pas sûr que cette voiture soit de la région lyonnaise.

— Ah... donc en fait les vignettes du pare-brise ne nous disent rien sur la destination des trafiquants... Dommage, j'aurais pu épater l'adjudant en lui parlant de la Tchéquie ! J'avais aussi pris des photos du coffre ouvert, mais il est complètement vide !

— Eh oui, tu ne penses tout de même pas qu'ils auraient laissé leur cargaison dedans, que ce soit le cannabis ou les bidons de carburant. Là, c'est probablement la voiture qui transportait les bidons, celle sur laquelle les douaniers ont tiré.

— Bon, et bien fin de l'histoire. Je pourrais quand même bluffer les copains en leur racontant cette aventure.

CHAPITRE 20

CALCULS

Valentin, assis dans le canapé du salon, tablette sur les genoux, réfléchissait. Grâce aux copains, grâce aux petits dépannages effectués par le père de Margot et surtout grâce à la souscription lancée sur internet, ils avaient récolté pour monsieur Chevril un peu plus de deux mille trois cents euros dont quatre cents gagnés par les copains. C'était certes déjà très bien mais il aurait voulu que tout aille beaucoup plus vite. Le premier achat, une remorque, avait coûté plus cher que prévu : huit cent cinquante euros pour un budget prévisionnel de huit cents euros. Et il manquait encore l'attelage ! « Il ne faut absolument pas dépasser le budget que nous avons établi », marmonna-t-il. « Combien vaut un attelage ? » Il pianota quelques instants sa tablette, la réponse « *attelage plus faisceau deux cents cinquante euros* » le replongea dans ses réflexions. Trop cher !

— Tu es bien silencieux, ça ne va pas Valentin ? demanda son grand-père en entrant dans le salon.

— Si si, tout va bien Yanco. Je me demandais seulement comment faire pour ne pas dépasser les sommes prévues pour chaque engin dans l'équipement de monsieur Chevril. Rien qu'avec la remorque, c'est déjà fait et il faut acheter un attelage avec un faisceau. C'est quoi exactement un faisceau ?

— Dans le cas d'un attelage, c'est le système électrique obligatoire : un faisceau de fils électriques pour alimenter les feux stop, les feux de position, les clignotants et l'éclairage arrière. Qu'est-ce qu'il a comme voiture ?

— Une vieille Mégane de dix ans.

— Écoute Valentin, j'ai dans la cave mon ancien attelage de caravane et tous ses fils. Je ne m'en servirai plus. Cet homme est bon mécanicien, s'il peut l'adapter à sa voiture, il est à lui. Appelle-le et propose-le-lui. Je mets mon garage à sa disposition pour son bricolage.

— Sympa Yanco, je le contacte de suite.

« Allô monsieur Chevril ? C'est Valentin, je ne vous dérange pas ? Bon. Écoutez, pour votre attelage, mon grand-père en possède un qui ne lui servira plus, il propose de vous le donner si vous pouvez l'adapter à votre voiture. Qu'en pensez-vous ? Oui, bien sûr... Il met son garage à votre

disposition. Oui... Un chalumeau et un poste de soudure ? Attendez un instant... »

— Je n'en ai pas mais le voisin pourra prêter les deux, affirma Jean-Claude qui avait suivi la conversation.

« Mon grand-père peut vous procurer cela sans problème... Bien sûr, quand vous voudrez... Cet après-midi ? Nous vous attendrons. Comment ? Vous avez encore reçu des dons et aussi plusieurs lettres d'Australie avec des billets de banque ? Des États Unis et d'Angleterre également ? C'est très bien ça. C'est la magie, le bon côté d'internet. Oui, apportez tout, je vais les comptabiliser. A tout à l'heure. De rien monsieur Chevril. »

— Dis donc Valentin, il semble que ton appel sur facebook dépasse les frontières.

— C'est grâce à mes copains d'Australie qui ont relayé le message. Nous allons bientôt arriver à la moitié de la somme totale nécessaire.

— Ce brave monsieur Chevril pourrait commencer à vraiment travailler plus tôt que tu ne penses. Dès qu'il aura de quoi acheter la tondeuse, il pourra lancer son entreprise. C'est combien le prix ?

— Un peu moins de trois milles euros.

— C'est le prix public ?

— Oui, celui que j'ai relevé sur un catalogue en ligne.

— À mon avis, en tant que professionnel, il pourra négocier le prix et probablement aussi en déduire une partie des taxes.

— Et le reste du matériel ?

— Les autres engins à moteur : la tronçonneuse, le taille-haie sont moins indispensables à mon avis. En cas de nécessité, il pourrait les louer ponctuellement.

— Oui, c'est une idée. Mais je pense qu'un rotofil est indispensable pour les finitions des bordures après une tonte, donc il lui en faut un.

— Tu as raison, mais je pourrais dans un premier temps lui prêter le mien, soigneux comme il est, il me le rendra en meilleur état à l'arrivée. Je pense que pour qu'il se lance, outre la tondeuse, il lui faudra simplement quelques outils à main.

« Ding dong », la sonnette du portail résonna dans l'entrée.

— J'y vais, dit Isabelle.

— Valentin ?

— Oui, Za ?

— C'est le facteur, une lettre bizarre pour toi. Elle vient d'Angleterre : de la « Lloyd's of London », tiens la voici.

— Merci Za. C'est étrange, je n'ai jamais eu affaire à eux. Qu'est-ce qu'elle dit...

Valentin décacheta le pli et se mit à lire le feuillet écrit entièrement en anglais. A fur et à mesure de sa lecture, son visage se détendait et un large sourire finit par illuminer son visage.

— Bonne nouvelle Valentin ?

— Plutôt, tiens, lis, dit-il en tendant la missive à sa grand-mère.

Celle-ci jeta un œil sur le papier et le rendit presque aussitôt à son petit-fils.

— Tu te débrouilles mieux que nous en anglais, traduis-nous si tu veux bien.

— C'est au sujet de l'affaire du trafic de diamants, l'assurance avait promis une récompense à ceux qui permettraient de démanteler le trafic. Je vais recevoir une prime de trois milles livres pour le rôle que j'ai joué. Ils demandent des coordonnées bancaires pour pouvoir créditer la somme sur un compte.

— Mais c'est formidable mon petit Valentin ! Trois mille livres, ça fait combien en euros ?

— Attends, je cherche un convertisseur en ligne sur ma tablette... Trois milles livres donnent au cours du jour trois mille cinq cent quatre-vingt-trois euros !

— C'est une sacrée belle somme, s'émerveilla sa grand-mère.

— Ah mais c'est que tu es mineur, tu n'as pas le droit de les toucher, nous si ! L'argent va nous revenir ! taquina son grand-père.

Valentin continuait de sourire.

— Mais non, bien sûr que c'est pour toi ! intervint sa grand-mère, voudras-tu que nous mettions tout sur un livret d'épargne à ton nom ?

— Je vais réfléchir. Je vous donne ma réponse tout à l'heure.

— Voilà, j'ai réfléchi. Je veux mettre mille euros de côté pour mon prochain voyage en Australie parce que ça coûte trop cher à mes parents. Je veux donner cent euros à chacun de mes copains copines qui m'ont aidé dans cette affaire pour coincer les malfrats : Pauline Fresnoy, Lucie Roche, Eva

Lacourt, Mathilde Marchand, Gilles Arroux, Pascal Boulot, Florian Marlin et Olivier Chanat. Je veux aussi faire un don à la gendarmerie du village...

— Ce n'est pas possible, Valentin, ce sont des fonctionnaires, ils ne peuvent accepter de don, en revanche tu peux en faire un à leurs œuvres sociales, par exemple aux orphelins de la gendarmerie.

— Bonne idée, disons cinq cents euros. Je veux également aider « Les jardins de Margot », je leur donne tout le reste avec comme pseudo *Diamant* sur la page web. Comme ça le budget pour l'achat de la tondeuse et autres outils importants est bouclé ! s'exclama Valentin avec un large sourire.

— Tu es trop généreux Valentin, tu ne prends rien pour toi alors qu'il y en a tant qui garderaient tout pour eux. Si tes parents sont d'accord, nous ferons comme tu le désires.

— Ils seront d'accord, j'en suis sûr ! Ce sont eux qui m'ont appris à toujours aider les autres. Je vais maintenant réfléchir au moyen d'amener des clients au père de Margot, je veux dire de véritables contrats d'entretien, des copropriétés, des campings, des espaces verts municipaux, de la voirie. En fait, je serais super content s'il parvenait à concurrencer ceux qui l'ont mis à la porte quand il était malheureux et ceux qui n'ont pas voulu lui faire confiance par la suite.

— Et Margot dans tout ça ?

— Elle va beaucoup mieux, elle commence à sourire. Elle a de la volonté, elle s'accroche, elle a la moyenne presque partout et ce n'est plus certain du tout qu'elle doive redoubler. Ce serait tellement mieux pour elle et pour son père.

— Tout ça, c'est grâce à toi Valentin. Tu es tellement sérieux et serviable ! Tu penses aussi à t'amuser j'espère ? s'inquiéta sa grand-mère.

— Tout cela m'amuse plus que toutes les bêtises du monde. Quand je réussis quelque chose comme ça, je suis heureux.

CHAPITRE 21

LA CAVE

— Valentin, toi qui t'y connais mieux que nous pour tout ce qui concerne l'informatique et tout ce qui a trait aux nouvelles technologies, comment résoudrais-tu le problème suivant : ta grand-mère adore la musique, en particulier les émissions diffusant de la musique classique, seulement voilà, dans notre salle de bains du rez de chaussée, la réception radio est exécrable et elle s'en plaint. Pour son anniversaire, j'aimerais en cadeau lui offrir un appareil qui puisse lui apporter confort et qualité d'écoute, tu me suis ?

— Je te précède Yanco. Il existe diverses techniques et plein d'appareils qui peuvent résoudre ce problème tu sais.

— J'ai d'abord pensé à tirer un fil depuis la chaîne Hi-Fi du salon ou depuis l'ordinateur jusqu'à la salle de bains où je placerais des haut-parleurs mais Za refuse, elle ne veut pas entendre parler de fils.

— Je la comprends, c'est moche ! Tu as pensé à la solution Wi-Fi comme par exemple une radio internet qui capterait les signaux de la box et parmi ceux-ci les émissions de radio ?

— Elle pourrait recevoir France musique ?

— France musique, radio classique et des milliers d'autres chaînes, il suffira de sélectionner celles qui lui plaisent et de les mémoriser dans le poste.

— C'est cher un tel appareil ?

— Je ne sais pas exactement, on peut chercher sur le web si tu veux mais je dirais entre cinquante et cinq cents euros, tout dépend des possibilités et de la qualité du modèle.

— Je suis embêté, je n'ai plus le temps de faire une commande par internet, son anniversaire est dans deux jours. Est-ce que ça te dérangerait de sacrifier ton mercredi après-midi pour aller voir en ville dans un magasin spécialisé et te renseigner ?

— Je vais le faire avec plaisir, j'avais justement envie d'aller en ville. Comme il ne fait pas très beau, cela me fera une activité.

— Je te donne deux cent cinquante euros, si tu vois quelque chose de valable, tu l'achètes et tu demandes un paquet cadeau, hein ? Je te fais confiance.

— OK Yanco.

En dépit du temps couvert, Valentin décida de ne pas prendre le car et de se rendre à la ville en vélo par la piste cyclable. Tout en pédalant, il se régala du paysage rendu mystérieux par le gris sur gris du ciel, des montagnes et du lac. Les pneus fortement crantés de son VTT vrombissaient sur l'enrobé de la piste. Heureux, Valentin sifflait et chantait en pédalant. Il ne mit pas une demi-heure pour faire les dix kilomètres qui le séparaient de l'hôtel de ville.

Au niveau de la place, un feu rouge le stoppa. Un car navette venait de se garer. Valentin observa les voyageurs qui descendaient. Les premiers à sortir furent deux filles aux cheveux roux, l'une de son âge à peu près, l'autre plus âgée de quelques années.

« Tiens, mais je crois que je la connais celle-là, on dirait Amandine Fontaine, et sa sœur probablement ».

Soucieux d'éviter autant que possible les gaz d'échappement, il descendit de son vélo et le poussa jusque sur la place où se croisaient piétons, rollers, bicyclettes et skate-boards. Au moment où il allait réenfourcher son VTT, il observa un scooter orange et blanc se garer à la place de l'autocar qui venait de repartir. Le conducteur semblait être un jeune garçon d'une quinzaine d'années, casque assorti à son scooter, bras gauche passé dans la mentonnière d'un autre. La présumée sœur d'Amandine s'avança, prit le casque que lui tendait le garçon et enfourcha l'arrière du petit engin à deux places. Amandine, restée seule, regarda les deux adolescents s'éloigner dans une pétarade fumante. Le scooter s'engagea sur l'avenue du bord du lac, laissant derrière lui un sillage d'âcre fumée bleue. Valentin secoua la tête : « C'est nul de polluer comme ça ! Quand j'aurai l'âge, je choisirai l'engin le plus silencieux et le plus propre du marché. Bon, je ne suis pas pressé, j'en profite, je vais me balader ». Il prit la même direction que le scooter et s'engagea sur la piste cyclable parallèle à l'avenue.

Pendant une heure il pédala, s'éloignant volontairement du centre. Il sillonna des quartiers, roulant au hasard des rues, apprenant leurs noms. En passant devant un grand collège périphérique, désert en ce mercredi après-midi, il s'arrêta pour regarder les bâtiments : « Trop grand, trop triste, trop moche, je préfère le mien. Quelle heure est-il ? Trois heures et demie au moins, il faut que je regagne le centre maintenant pour acheter de cadeau de Za. Voyons le meilleur itinéraire ». Il sortit son iPhone, activa l'application *Plans*, tapa *Hôtel de ville* dans la zone de recherche. « OK, il faut que je

prenne comme point de repère l'épaule de cette montagne là-bas et ça devrait aller ».

Il rangea son appareil et repartit.

Quelques instants plus tard, au moment où il passait près d'un groupe d'immeubles, un scooter blanc et orange monté par deux jeunes, le doubla en pétaradant puis tourna à gauche pour se garer devant l'entrée de l'un d'eux. La fumée d'échappement le fit tousser. « Encore eux ! » Il nota machinalement le nom de la résidence : *Clos des pins*, indiquait l'écriteau piqué dans l'herbe de la pelouse. Le conducteur cala son engin, claqua la fermeture de son petit coffre de guidon, prit la taille de la fille et se dirigea vers l'entrée du bâtiment marqué bloc B. Valentin qui s'était arrêté entendit le garçon dire à la fille :

— Entre, j'ai juste un coup de téléphone à donner, dedans ça passe mal. Attends-moi dans l'entrée ; j'arrive tout de suite.

Valentin observa qu'en fait il ne téléphonait pas, mais tapotait son écran comme pour envoyer un message avant de disparaître à son tour dans le hall de l'immeuble.

Pas très concerné en fait, il redémarra son vélo et appuya sur les pédales. Arrivé en centre-ville, il se rendit dans la grande surface dédiée aux livres et à l'audiovisuel. Il passa une demi-heure à comparer les radios Wi-Fi pour finalement se décider pour un poste de couleur blanche pouvant indifféremment fonctionner sur courant ou sur batterie et capable de recevoir la Wi-Fi et la bande FM. « Blanc, ça ira avec le mobilier de sa salle de bains, Za sera contente » pensa-t-il en faisant faire un paquet cadeau.

Satisfait de son achat, il rangea le paquet dans son sac à dos puis, délaissant son vélo, alla traîner dans les pittoresques vieux quartiers sillonnés de canaux. Trois quarts d'heure plus tard, il récupéra son VTT et repartit vers la place de l'hôtel de ville en vue d'aller rejoindre la piste cyclable de retour. Au niveau de l'arrêt des cars, il repéra Amandine, seule, qui attendait. La navette arriva mais la jeune fille qui tournait sans cesse la tête à droite et à gauche ne monta pas. Elle aperçut Valentin qui avait posé un pied à terre. Celui-ci leva une main en signe de salut. Amandine se dirigea vers lui.

— Tu n'as pas vu ma sœur ?

— Bonjour Amandine Fontaine. Je crois bien que ce sont les premiers mots que tu m'adresses depuis que je suis arrivé dans la région, il y a sept mois de cela, ça s'arrose ! Je t'offre un Coca ?

— Je te demande si tu as vu ma sœur, elle devrait être là depuis vingt minutes !

Valentin posa son pied sur une pédale pour repartir.

— Quand on veut obtenir un renseignement, la moindre des choses, c'est d'être polie, salut.

Valentin fit dix mètres puis s'arrêta.

— Si ta sœur c'est la grande rouquine aux cheveux courts qui était avec toi tout à l'heure, oui je l'ai vue. Re-salut !

Amandine courut vers lui.

— Valmont attend, dis-moi s'il te plaît.

— Je l'ai vue quand elle est montée sur un scooter derrière un type, là en face, à l'arrêt du car.

— C'est pas ça que je te demande, pas à ce moment-là, est-ce que tu l'as vue ensuite, plus tard !

— Qui était ce garçon ?

— Je ne sais pas exactement, elle m'a dit que c'était son nouveau mec, je ne le connais pas, je ne sais pas son nom, je n'ai même jamais vraiment vu sa tronche. Alors ?

— Je les ai vus entrer un immeuble, elle et son mec, assez loin par là, dit Valentin en tendant un bras vers l'est.

Amandine ressortit son téléphone et regarda l'heure.

— Cinq heures, nos parents vont nous tuer !

— Appelle-la !

— Ça fait dix fois que je le fais, je n'ai que sa messagerie.

— Du calme ! Quand elle est arrivée dans l'immeuble, elle semblait aller bien !

— Elle n'a jamais été en retard à nos rendez-vous, je suis inquiète, mais tu t'en fous, hein ?

— Pourquoi m'en moquerais-je ?

— Parce que ce n'est pas ton problème, et que... et que... et que je n'ai peut-être pas été toujours très sympa avec toi.

— J'adore ton peut-être et ton toujours. Au fait pourquoi est-ce que tu te comportais comme...

— C'est Tony qui m'a dit que tu es un con et un fayot. Heu, excuse-moi.

— Il ne faut pas croire tout ce que dit Tony. Revenons à ta sœur, que devait-elle faire ?

— Juste une balade en scoot avec son mec.

— Hum... Écoute Amandine, donne-moi ton numéro de téléphone et enregistre le mien. Je vais retourner jusqu'à l'immeuble où je les ai vus il y a un peu plus d'une heure et je vais me renseigner. Je ne peux pas t'emmener, je n'ai pas de siège bébé.

— T'es trop drôle !

— N'est-ce pas ? L'immeuble en question, c'est le *Clos des pins*, bloc B. Reste à retrouver le chemin qui y mène... Voyons la mémoire de l'application. OK, OK c'est bon. Je t'appelle dans dix minutes si je peux, mais si ta sœur revient avant, surtout préviens-moi.

Valentin redémarra puis freina brutalement. Il apostropha Amandine qui, retournée s'asseoir sur le banc de l'arrêt bus, se mordillait les ongles :

— Au fait, elle se prénomme comment ta sœur ?

— Camille !

— OK. Est-ce que je peux te faire confiance maintenant ?

— Heu, oui, pourquoi ?

— Te confier mon sac à dos, je serai plus à l'aise pour pédaler.

— Donne.

— Attention, fragile, n'est-ce pas ?

— Je ferai attention.

— C'est bon, je fonce.

Par des bouts de pistes, des bandes cyclables et les trottoirs, Valentin mit moins de dix minutes pour rejoindre le *Clos des pins*. Il repéra le petit scooter toujours stationné à la même place. Il appuya son VTT contre le tronc d'un pin, s'approcha et se mit à examiner l'engin.

Sortant son téléphone, il appela Amandine.

— C'est Val...mont. J'ai repéré le scoot, il n'est pas accidenté donc tu peux te rassurer. Je continue à chercher ta frangine, salut.

Il avisa le petit coffre de guidon de l'engin et l'ouvrit. Un petit porte-papier en plastique vert et une clé se trouvaient à l'intérieur. Valentin les subtilisa prestement et se baissa, faisant semblant d'examiner la suspension de la roue avant. Il en profita pour glisser son larcin dans une chaussette et se releva.

— Oh, qu'est-ce que tu fous ici, toi ? Un adolescent d'une quinzaine d'années venait de l'interpeller.

— Rien, je passais et j'ai vu cette bécane. Comme je veux m'en acheter une, je regarde. Elle est à toi ? Eurocka, c'est bon comme marque ? C'est français ?

— Tu débarques d'où toi ? Eurocka c'est chinois. Non, elle n'est pas à moi, personnellement je préfère Piaggio, c'est plus cher mais t'as moins d'emmerdes.

— Un comme celui-là, ça vaut combien, d'occase ?

— Demande à Hugo, j'crois qu'il veut l'vendre.

— Il habite dans le B, Hugo ?

— Ouais.

— Sympa merci, conclut Valentin en se dirigeant vers le bâtiment en question.

— Hé, c'est quoi son nom ?

— Demolliens.

Valentin porta un doigt à son front comme pour un salut quand son interlocuteur reprit :

— Il doit être à son QG dans les caves.

Valentin maintint sa main en l'air en guise de remerciement et entra. La porte n'était pas électroniquement verrouillée, il n'y avait pas d'interphone. Une fois dans le hall, il regarda les boîtes aux lettres, en compta vingt-quatre, donc vingt-quatre appartements et vingt-quatre caves, se dit-il, puis il chercha Demolliens : deuxième étage disait une carte collée sur la porte de la boîte. Il examina le hall, pas très propre avec des publicités commerciales traînant sur le sol, une trace d'urine de chien, des mégots écrasés, la crasse autour des boutons de minuterie et les traces de doigts sur la vitre de la porte d'entrée. A l'opposé montait un escalier plutôt étroit et juste à côté une porte sur laquelle un graffiti « *caves piégées* » avertissait d'éventuels voleurs. Valentin tira la porte et tenta d'actionner l'éclairage à minuterie. Sans succès. Il sortit son smartphone, alluma la torche incorporée et s'engagea dans le sombre escalier. Il compta une vingtaine de marches avant de se trouver devant un couloir central duquel partaient à droite et à gauche des impasses bordées de portes rudimentaires en isorel marron. Quelques-unes étaient fracturées, défoncées, ouvrant sur des bric-à-brac sans valeur, plusieurs étaient taguées. Un rire féminin se fit entendre vers le bout du couloir. Il éteignit sa lampe et se laissa guider par le bruit.

— Enlève tes pattes de moi, gros cochon ! dit une voix, puis le rire reprit, haut perché, en cascade.

— Tiens, bois encore un coup, c'est de la super vodka.

— Mets-moi du sirop d'orange dedans, ça l'adoucit et c'est meilleur, continua la voix féminine.

— Tiens, à la tienne Camille, allez, cul sec.

— Mmm, c'est bon.

— Allez, laisse-toi faire maintenant.

— N... non, j'veux pas.

— Tu verras, c'est vachement bon, allez quoi.

— N... non, il faut que je rentre, ma sœur doit m'attendre.

— Il n'est pas tard, tu as tout le temps.

— Il faut que j'y aille.

— Tu m'as excité et maintenant tu veux te barrer, j'chuis pas d'accord.

— Non, lâche-moi, lâche-moi, arrête, arrête je te dis !

Un bruit de tissu déchiré suivit la protestation. Un nouveau cri fut étouffé au départ : « Arr... ». Un bruit de lutte succéda. Valentin fonça vers le bout de l'allée, tourna vers la droite en suivant le sombre couloir et se retrouva devant une porte au-dessus de laquelle sortait la lumière d'une ampoule nue. L'anneau d'une grosse clé dépassait de la serrure. Il ouvrit violemment le battant. Camille était là, à demi-dénudée, cheveux en bataille, immobilisée contre une cloison, bouche bâillonnée par la main d'un garçon plus grand qu'elle.

— Camille, qu'est-ce que tu fais là ? Tout le monde t'attend, tonna Valentin.

— T'es qui toi ? Viens un peu ici, dit le grand en tirant Valentin par le bras, le faisant entrer de force dans l'étroit local.

— Oh, tu te calmes ! Je suis son frère et je viens la chercher, répondit Valentin en dégageant son bras d'une secousse. Toi, tu es Hugo Demolliens, je ne me trompe pas ?

— Ça ne te regarde pas qui je suis !

— Allez Camille, dépêche-toi, on s'en va !

— Et si elle ne veut pas, hein ?

— Chez nous quand un mec de la famille décide, la fille obéit. Rhabille-toi mieux que ça Camille et viens tout de suite.

— Et si moi je ne veux pas, qu'est-ce que tu fais minable ? reprit Hugo en barrant l'espace de la porte.

— Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire ? Me tabasser et la violer ? Fais gaffe à ce que tu vas décider !

Hugo sembla indécis, ses yeux passaient de l'un à l'autre, un rictus méprisant flottait sur ses lèvres. Tout à coup, il tapa violemment du poing sur l'ampoule qui pendait, recula vivement, claqua le battant et donna un tour de clé. L'ampoule balança jusqu'au plafond en ciment et explosa.

— Cette fois, je crois que tu vas être vraiment en retard la mogotte ! Bonne nuit, ha ha ha ha ha ! Veille bien sur ta frangine hé badass !

Un noir quasi absolu enveloppa les deux adolescents prisonniers.

— Non ! Reviens Hugo, ne me laisse pas là, pas dans le noir, reviens ! hurla Camille.

— Calme-toi Camille, je vais faire un peu de lumière, dit Valentin en relançant son iPhone. L'écran s'éclaira diffusant une faible clarté verdâtre.

— Qui es-tu ? Comment ça se fait que tu me connais ? demanda Camille.

— Que tu me connaisses.

— Hein ?

— On dit « que tu me connaisses ». Je m'appelle Valentin Valmont, je suis dans la classe d'Amandine et elle m'a demandé de te rechercher. Je te signale qu'il est cinq heures et demie et que vous deviez prendre le car de cinq heures.

— Ouh la la, je vais me faire tuer !

— Si nous arrivons à sortir d'ici et à rentrer au village ! Ce n'est pas gagné ! Tu n'es pas encore morte !

— Mais il va revenir Hugo, hein ?

— Tu as envie de le revoir ? Je te rappelle qu'il t'a fait boire et qu'il a essayé d'abuser de toi si j'ai bien entendu. J'ai en plus l'impression qu'il a convoqué des copains à lui. Quand vous êtes arrivés, il n'a pas téléphoné comme il t'a dit mais il a envoyé un ou plusieurs messages.

— Pourquoi faire ?

— Je te laisse deviner. Tu n'as jamais entendu d'informations sur ce qui se passe dans les caves parfois ?

— Il faut que fiche le camp d'ici tout de suite ! Comment on va faire ?

— Se calmer et réfléchir. Tout d'abord d'accord, il faut sortir de cette cave. Essayons d'appeler du secours. Tu as un téléphone ?

— Oui mais toi aussi.

— Désolé, aucune barre sur le mien, la communication ne passe pas, vérifie sur le tien.

Camille tâta ses poches plusieurs fois, de plus en plus inquiète.

— Je ne le trouve pas, il a dû tomber quelque part dans cette cave. Essaie d'éclairer.

Valentin actionna à nouveau la torche de son iPhone et balaya le sol. Un matelas taché, des cartons, deux caisses en plastique, un petit meuble genre table de nuit supportant plusieurs bouteilles, deux roues de voiture superposées, une paire de ski, une chaîne Hi-Fi démodée, une bicyclette, une vieille canne à pêche en roseau, plusieurs séries de revues.

— Désolé, je ne trouve pas. Réfléchissons mieux. Qu'est-ce que vous avez fait dans cette cave ? Je ne te demande pas des détails intimes, mais vous êtes-vous assis ou allongés sur ce matelas ?

— Ben euh ouais...

Valentin souleva la paillasse d'un côté puis de l'autre.

— Le voici, il était coincé entre le tissu et le mur. Il est éteint mais ça je m'en doutais puisque Amandine n'a pas pu te joindre. Allume-le et regarde si tu as du réseau.

— Non, il ne passe pas non plus. On essaie de crier ?

— Pour attirer qui ? Hugo ou ses copains ? Tu as envie qu'ils continuent ce que ton chéri a commencé ? Tu as envie que je me fasse tabasser ?

— Tu vois une autre solution pour sortir d'ici, toi ?

— La porte ! Le mieux c'est toujours de sortir par la porte. Elle ne va pas jusqu'au plafond, il y a un passage possible d'au moins vingt centimètres.

— J'arriverai jamais à passer au-dessus, c'est trop étroit et en plus je suis nulle en gym.

— Tu as raison, c'est trop juste, même pour moi... Attends, je crois qu'il a laissé la clé dans la serrure, il y a peut-être un moyen, j'ai lu ça dans un bouquin d'énigmes policières. Essaie de trouver une petite tige en bois ou en métal, un gros clou, peu importe.

— Je n'y vois rien !

— Utilise la torche de ton smartphone, comme moi. D'ailleurs, je vais éteindre le mien, je n'ai plus que vingt pour cent de batterie. Tu trouves ?

— Y a rien.

— Regarde dans les caisses en plastique, qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Camille se mit à farfouiller, à tout retourner en énumérant :

— Des vieux jouets, un sèche-cheveux sans prise, des bouteilles vides, des journaux, une trousse de toilette...

— Regarde dedans.

— Un vieux coupe-ongles, un blaireau, un rasoir à deux lames, un flacon d'après-rasage vide...

— Pas de brosse à dents ?

— Non. Je regarde dans l'autre caisse.

Un raclement au sol indiqua que Camille approchait d'elle le second conteneur. Un bruit de chute se fit entendre.

— Flûte, qu'est-ce que j'ai fait tomber ? Ah, ce n'est rien, juste le fagot de cannes à pêche...

— Attends, je crois que j'ai une solution, passe-moi une revue ou plutôt un journal et éclaire le bas de la porte.

Valentin s'agenouilla, déplia le journal proposé, le glissa dans le jour entre la porte et le sol en prenant soin d'en garder une partie dans la cave.

— Maintenant passe-moi le scion.

— Le quoi ?

— Le scion, la plus petite partie de la canne à pêche, celle qui est en bambou... Merci.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Pousser la clé hors de la serrure, la faire tomber sur le journal et récupérer le journal.

— Ouais, t'es un malin, toi.

Tout en parlant Valentin s'affairait, il tenta de pousser le petit bout arrondi de la clé qui débordait de trois millimètres avec l'extrémité la plus fine du scion mais celui-ci, trop fin se tordit, la clé ne bougea pas.

— L'autre bout est trop gros, il ne passera jamais dans le trou, il faut que je le casse.

Il posa la fine baguette au sol, cala le pied en son milieu et tira la grosse extrémité vers le haut. La badine se tordit jusqu'à faire un angle droit avant de rompre avec un petit bruit sec. J'enlève les bouts d'échardes, voilà, ça devrait fonctionner maintenant, éclaire bien la serrure.

Valentin appuya le bout du demi scion contre l'extrémité de la clé et poussa mais celle-ci résista.

— Zut et zut, la clé n'est pas bien positionnée, elle ne peut pas sortir. Il faudrait que je puisse la faire tourner, mais je n'ai pas d'outil.

Il passa et repassa la main dans ses cheveux, signe chez lui d'intense réflexion.

— Tu as bien parlé de coupe-ongles il y a un instant ?

— Ouais, dans la vieille trousse.

— Donne-le-moi s'il te plaît. Éclaire bien la serrure.

Valentin ouvrit le petit ustensile, mais l'écart entre les arrondis coupants était trop faible pour faire tenaille. Il pinça alors l'extrémité de la clé entre les branches du coupe-ongles jusqu'au blocage du petit bout de la clé entre celles-ci, puis il serra au maximum de la force de ses doigts et tourna vers la droite. Après un quart de tour, la clé se bloqua de nouveau.

— Damn it ! Elle coince encore !

— On ne va pas s'en sortir, gémit Camille.

Valentin réfléchit à nouveau.

— Mais quel imbécile je fais ! Je suis à l'envers de la clé donc il faut que je tourne dans l'autre sens, c'est à dire vers la gauche. Éclaire la cloison à l'extérieur par-dessus la porte pour que je puisse me repérer en regardant par le trou.

— Je ne peux pas, je ne suis pas assez grande.

— Monte sur les roues de voiture ! Yes, je vois un peu de lumière. Je vais tourner mon système jusqu'à ce que je ne vois plus rien... Voilà, top ! La clé est en face du trou de serrure, je n'ai plus qu'à pousser avec le bout du scion. Un bruit de chute amortie par le papier du journal annonça la réussite de l'opération.

— Et voilà, il n'y a plus qu'à tirer le journal vers nous. S'il te plaît, éclaire le sol.

Petit à petit Valentin ramena le journal vers l'intérieur de la cave mais un petit choc sonore, métal contre isorel, arrêta son geste.

— Bullshit ! La clé bute contre le bas de la porte, il n'y a pas assez d'espace pour son passage.

— Alors c'est fichu ?

— Éclaire le haut de la porte, que je vois l'huissierie.

— C'est quoi encore que ça ?

— L'entourage de la porte. OK, on a cinq millimètres de jeu à peu près, cela devrait être suffisant. Il me faut un levier et un point d'appui.

Valentin récupéra un solide morceau de la canne à pêche, examina la virole en cuivre qui permettait l'assemblage des brins. De plusieurs coups de talon,

il aplatit le métal creux, plaça ensuite le coupe ongles replié par terre à l'aplomb des gonds de la porte, engagea le côté cuivre aplati du morceau de canne à pêche sous la porte au-dessus du coupe ongles.

— Camille, tu vas tirer le journal vers toi pendant que je soulève. Prête ? Allez, tire. Pas si fort malheureuse !

— Le journal est venu mais pas la clé... dit piteusement la fille, j'ai fait une bêtise ?

— Un peu quand même ! Bon alors plan B, dernière chance. Tu vas soulever la porte en poussant doucement vers le bas sur le levier. Attends, je récupère d'abord le scion. Vas-y.

Valentin glissa le bout de badine sous la porte et du poignet lui imprima un mouvement circulaire. Un léger bruit de métal frotté sur le sol le rassura. A la troisième tentative, l'anneau de la grosse clé apparût. Il posa le bout le plus épais du scion dans l'évidement de la clé et tira fermement vers lui.

— Bingo ! Nous avons réussi. Je peux ouvrir la porte.

— Super Valentin, il faut que je t'embrasse !

— Nous verrons plus tard. Pour l'instant, cachons nos outils pour que Hugo ne sache pas comment nous avons réussi à nous évader et sortons vite. Je referme en laissant la clé sur la porte reverrouillée, comme elle était. Il ne va rien comprendre. Suis-moi !

Comme ils s'engageaient dans le couloir principal des caves, ils entendirent des pas descendant l'escalier, une lumière troua l'obscurité. Valentin prit la main de Camille et l'entraîna dans un réduit à la porte fracturée.

— Il n'est pas seul, baisse-toi, chuchota-t-il.

Ils virent passer un faisceau lumineux suivi par deux ombres allant vers le bout du couloir.

— Alors ça va les frangins ? Toujours pas disposée la mogotte ? Oh, vous dormez ! fanfaronna la voix de Hugo en tapant violemment sur la porte.

Un bruit de clé et de serrure se fit entendre puis un énorme juron fusa.

— Putain ! Y sont pu là ! Putain, mais c'est pas possible !

Valentin reprit la main de Camille et l'entraîna rapidement vers l'escalier. Il poussa la porte donnant sur le hall heureusement désert, referma et coinça le bas du battant avec le coupe-ongles qu'il avait récupéré.

— Cela leur fera perdre un peu de temps, vite sortons !

Une fois dehors, Valentin chercha des yeux son VTT. Il était toujours là toujours appuyé contre le tronc d'un pin.

— Tu sais conduire un scooter ? demanda-t-il à Camille.

— Oui, j'ai déjà conduit celui de Hugo. Quel sale type ! Pour moi, c'est fini avec lui.

— Son engin est là, je vais te donner la clé et les papiers et tu vas conduire jusqu'à la place de la mairie et là tu m'attendras, compris ?

— Tu as la clé de son scooter !

— Oui, pour éviter d'être poursuivi j'avais pris mes précautions avant d'entrer dans l'immeuble.

Valentin se baissa, récupéra la clé, le porte-papier de sa chaussette et tendit le tout à Camille.

— Tu vas faire comme si c'était tout naturel. Si tu vois quelqu'un, tu souris ; si un de ses potes te demande ce que tu fais avec son scooter, tu dis qu'il te l'a prêté pour un essai et que tu fais un tour. Ses copains savent qu'il veut le vendre, ils trouveront ça normal. Ne perds pas de temps, vas-y et ne panique pas, tout va bien se passer maintenant, nous sommes les maîtres du jeu.

— Je n'ai pas de casque.

— Tant pis, pour une fois ... Prends les petites rues et roule doucement, surtout que tu es sûrement encore un peu pompette !

— Je ne suis pas une voleuse !

— Nous lui restituerons son engin. Allez, va !

Valentin attendit que Camille démarre pour sauter sur son VTT qu'il n'avait pas cadenassé et foncer à toutes pédales. Quand dix minutes plus tard il arriva place de la mairie, Camille avait mis le scooter sur béquille et tenait sa sœur dans ses bras.

— Ça va mieux les filles ?

Amandine se précipita dans les bras de Valentin et se serra contre lui.

— Ma sœur m'a dit que tu l'avais sauvée, merci, mais vraiment merci Valentin.

Un peu gêné, Valentin se dégagea doucement de l'étreinte.

— Tu ne m'appelles plus Valmont ?

— J'étais trop conne ! Tu permets que je t'appelle Valentin ?

— C'est le privilège de mes amis. Les autres m'appellent con, fayot, connard, boloss, badass, minus, minable et j'en oublie. Tu peux m'appeler Valentin, Amandine.

— J'ai honte !

— Pas vraiment de quoi. Mais ce n'est pas fini, il faut organiser la suite. Où est le plus proche stationnement autorisé pour deux-roues ?

— Il y en a un près du Monoprix sinon, il y a les parkings souterrains.

— Parking souterrain, c'est parfait, surtout s'il est payant. Va le garer Camille, on t'attend ici. N'oublie pas le ticket de stationnement. Amandine, en attendant ta sœur, est-ce que tu as prévenu tes parents ?

— Oui, je leur ai dit qu'on avait raté le car deux fois de suite et qu'on prendrait celui de sept heures, dans un quart d'heure donc. Nous allons nous faire engueuler sévère, mais tant pis, ma sœur n'a rien, c'est l'essentiel. Et toi aussi tu vas être en retard ?

— Je vais appeler mes grands-parents pour les rassurer, pas de problème, ils me font confiance.

— Comment tu as fait pour la retrouver ?

— Elle te racontera. La voici qui revient, j'ai encore deux choses à lui dire avant de vous lâcher. Camille, écoute-moi, tu me fais confiance ?

— Absolument Valentin et tu peux me demander ce que tu veux.

— Quand tu seras rentrée et que vous aurez réglé les problèmes avec vos parents, tu prendras une grande enveloppe, tu mettras dedans la clé du scooter, les papiers ainsi que le ticket de parking, sans un mot d'explication et tu l'expédieras à ton maintenant ex-ami, tu connais l'adresse. A ta place, je ne timbrerais pas la lettre pour lui donner une leçon de plus : il devra payer un supplément pour l'avoir. Ne mets surtout pas ton nom au dos de l'enveloppe sinon la lettre te reviendrait. Allez, salut les filles, merci d'avoir gardé mon sac à dos Amandine et... ne crois plus tout ce que te dit Tony !

CHAPITRE 22

VENTE

Valentin ouvrit un à un les tiroirs de son bureau secrétaire. Sur les conseils de sa grand-mère, il avait décidé de faire un tri dans ses affaires et de se débarrasser de tout ce qui lui était inutile.

Du tiroir du bas, il extirpa une collection de bandes dessinées.

« Je vais les donner à Florian, il adore ça ».

De celui d'au-dessus, il sortit sa collection de mangas.

« J'ai tout lu et relu, je ne vais pas les garder, ces bouquins feront plaisir à Bouboule ».

Il passa ensuite aux petits tiroirs du haut ; quand il eut fini de les vider, après avoir jeté à la corbeille un grand nombre de papiers inutiles, des feutres desséchés, des crayons à bille vides de leur encre, il observa pensivement une boussole de course d'orientation, sa montre bracelet qu'il ne mettait plus et son iPod nano.

« Ces objets ont encore une certaine valeur mais avec les applications de mon iPhone, ils ne me sont plus utiles » pensa-t-il « inutile de conserver tout cela, je vais demander aux copains qui veut la montre et la boussole ».

Il fut plus perplexe quant au sort à réserver à son iPod. Cet objet avait tout de même coûté deux cents dollars australiens à ses parents il y a trois ans de cela, à peu près cent cinquante euros. Le vendre ? Oui, mais qui en voudrait ? Avec les smartphones modernes, ces objets étaient devenus obsolètes.

« Et si je passais une petite annonce ? Non, plusieurs annonces pour multiplier les chances. Voyons, il y a le panneau du collège réservé aux élèves, le panneau du supermarché et celui de la boulangerie. Si avec ces trois-là je n'ai pas de résultat, j'essaierai internet. Combien puis-je en demander raisonnablement ? » Il sortit sa tablette et fit une recherche sur le web. Le prix moyen lui sembla être une trentaine d'euros.

Décision prise, il découpa trois rectangles de carton blanc et rédigea :

Vends iPod nano5 couleur bleue 8 go

Excellent état, nombreux mp3

Prix 20 euros tel 0662xxyyzz

Le lendemain, Valentin punaisa ses trois affichettes. « Je verrai bien, pensa-t-il. Si je vends, tant mieux, sinon je le donnerai à une œuvre charitable ».

C'était un lundi matin, le ciel lumineux de ce début de mois de juin incitait plus à une sortie nature qu'à rester assis pendant quatre heures. La première, celle d'histoire et géographie l'intéressa mais le cours de math qui suivit passa bien lentement, difficile de se passionner pour les abstractions de l'algèbre.

Arriva l'heure de français. Madame Véronique Blanchin fit entrer les élèves et, à leur suite, se dirigea vers le bureau sur lequel elle posa son porte-documents.

— Sortez votre livre et ouvrez-le à la page quatre-vingt-cinq. Lisez le texte en lecture silencieuse.

Elle ouvrit son porte-documents et sortit le même livre. Fronçant les sourcils, elle examina l'intérieur du petit cartable, fouilla à nouveau, recommença et finit par tout sortir sur le bureau. Un air de panique se dessina sur son visage. Se reprenant, elle commença quand même l'explication de texte prévue mais Valentin remarqua son air soucieux. Au bout de la première demi-heure, elle dit à la classe :

— Faites le premier exercice qui suit le texte, je m'absente quelques minutes.

Un brouhaha s'installa dans la classe sans toutefois aller jusqu'au chahut. Quand madame Blanchin revint, elle avait l'air encore plus préoccupé. À la fin de l'heure, Gilles fit remarquer à son ami Valentin :

— Elle est bizarre aujourd'hui Verblanc, tu ne trouves pas ?

— Ah, tu as remarqué toi aussi ! À sa façon de fouiller son sac, je crois qu'elle a perdu quelque chose.

L'heure suivante terminée, Valentin reçut un SMS succinct : *ipod tj dispo ?*

— Ah, j'ai une touche, se dit-il. Il répondit aussitôt un laconique : *Oui*.

La réponse arriva immédiatement : « *j reserv rdv 4h sortie* ».

A seize heures, à la sortie du collège, Valentin examina les visages de tous ceux qui stationnaient, discutaient en attendant leur car de ramassage.

— Tu cherches quelqu'un Val ? lui demanda Gilles.

— Oui, je dois... Attends un instant, j'ai un appel. « Oui, c'est pourquoi ? Pour l'iPod ? d'accord. Comment je te reconnais ? Tu agites le bras, ah, OK, je te vois ». Excuse-moi Gilles, j'en ai pour cinq minutes.

Valentin se dirigea vers un élève qu'il avait déjà aperçu dans un groupe de troisièmes sans y prêter grande attention.

— Salut, c'est toi qui veux m'acheter l'iPod ?

— Ouais, tu l'as sur toi ?

— Non, mais je peux te le donner demain à huit heures.

— Il marche bien ? Il a les écouteurs ?

— Il y a tout et tout est d'origine. Il fonctionne très bien.

— Alors pourquoi tu le vends ?

Valentin ressortit son smartphone et l'agita de la main.

— J'ai ceci maintenant.

— Combien on peut mettre de chansons dedans ?

— Huit gigaoctets correspondent en gros à deux mille chansons mais je n'en ai mis que quatre cents à peu près. J'ai effacé les photos et les petites vidéos. Tu veux que j'efface aussi la musique ?

— Non, tu peux la laisser. Je peux te payer en deux fois ?

— Si tu veux.

— Demain matin huit heures, j'te donne un petit chèque qu'on m'a fait. Le reste demain après-midi, j'attends encore de l'argent, d'accord ?

— OK, à demain matin.

Quand l'acheteur potentiel de l'iPod de Valentin se fut éloigné, Gilles, qui avait suivi de loin l'entretien sans en comprendre les aboutissants se rapprocha de son ami.

— Qu'est-ce que tu trafiques avec ce type ? lui demanda-t-il

— Je vends mon vieil iPod, il fait double emploi avec mon iPhone, j'ai mis des annonces.

— Tu as eu beaucoup d'appels ?

— Non, c'est le seul.

— A ta place, j'attendrai. Tu en auras peut-être d'autres.

— Je lui ai dit OK, je ne reviens pas sur ma parole.

— Pense à te faire payer, ce mec n'a pas très bonne réputation.

— Je ne lui ai pas encore donné l'appareil, je le vois demain matin.

— C'est toi qui décides, mais fais gaffe.

À la rentrée de huit heures le lendemain, le grand de troisième qui attendait sous l'abribus aborda Valentin dès son arrivée.

— Salut mec, t'as l'engin ?

Valentin sortit une boîte cartonnée de son sac à dos.

— Voilà, dans son emballage d'origine.

— Donne !

— Paye !

— Tiens, le chèque qu'on m'a fait, y a pas de nom. T'auras le reste plus tard.

— Tu as dit cet après-midi.

— Euh, ouais, je vais essayer.

— Cet après-midi à quatorze heures, j'y compte ! Cet iPod vaut cent cinquante euros normalement, tu es largement gagnant !

— Ouais, j't'ai dit.

Valentin entra dans la cour du collège avec un vague sentiment de malaise. Il regarda le chèque que le grand lui avait donné. « Crédit Agricole, huit euros et cinquante centimes, Monsieur et Madame François Chainaz ». Il était signé. Valentin mit le chèque dans son portefeuille en toile et se dirigea vers le point de rassemblement de sa classe.

Après un cours de mathématiques de huit à neuf puis un autre de Sciences de la vie et de la terre, la troisième séance de la matinée se passait encore avec madame Blanchin. Elle avait un inhabituel air grave mais fit son cours normalement. Le cours d'anglais qui suivit, matière dans laquelle il excellait, lui changea un peu les idées et l'incita à l'optimisme.

À la rentrée de quatorze heures, Valentin posté devant la grille attendit, avec un peu d'impatience, la venue de son acheteur mais rien ! Il patienta jusqu'au dernier moment avant de rejoindre son rang dans la cour sans voir l'individu.

« Je crois bien que je me suis fait arnaquer, se dit-il avec amertume, Gilles avait raison, ce type est bizarre. » Il réfléchit au meilleur moyen de recouvrer son restant dû.

« Aller le trouver en récréation et exiger son argent ? Oui mais s'il refusait ! » Valentin n'avait aucune preuve de la transaction. Et puis ce type était plus grand et de toute évidence plus fort que lui, impossible de le convaincre par la force, à moins que...

« Ce que l'on ne peut pas faire seul, il faut le faire à plusieurs » lui avait dit un jour son grand-père.

Valentin décida de mettre ses quatre bons copains au courant et de demander leur aide. Un type entouré de cinq personnes, même plus petites et plus jeunes que lui, était loin d'être d'avoir gagné. Surtout si Florian et Olivier, les deux plus costauds, prenaient leur air menaçant.

« Nous allons l'attendre à quatre heures à la porte du collège », avait répondu Florian sollicité, les autres seront d'accord, pas de souci, tu seras payé.

— Ho, hé machin, tu me dois quelque chose, tu te rappelles ? Je t'ai attendu à quatorze heures, tu avais promis.

— Ouais, ben j'ai oublié.

— Maintenant que nous sommes là tous les deux, tu peux payer, je ne te compterai pas d'indemnités de retard.

— J'ai pas assez de fric sur moi. On verra demain.

— Non, tout de suite, sinon j'annule tout.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, le reprendre de force ton truc avec tes chansons débiles, à toi tout seul ?

— Tout seul non, mais à deux. Et Valentin fit signe à Bouboule de s'approcher.

— Ah ah ah, tu crois que ton binoclard va me faire peur ?

— Bon, à trois alors continua Valentin en jetant un regard complice à Gilles qui s'approcha.

— Vous ne faites pas le poids les minots, cassez-vous si vous ne voulez pas en ramasser une.

— Et avec un de mieux ?

Olivier s'avança, sourcils froncés, mâchoires serrées.

— J'te paierai plus tard, j't'ai dit.

— Plus un pour voir la couleur de ton argent ?

Florian, roulant des épaules vint se placer devant l'individu pendant que les trois autres se plaçaient derrière lui.

— Tu veux que je fasse venir le reste ? bluffa Valentin.

— Bon, ça va, tiens, v'la un aut' chèque.

Valentin jeta un rapide coup d'œil à la somme : huit euros et cinquante centimes.

— Deux fois huit cinquante font dix-sept, le compte n'y est pas ! J'attends.

— Tiens, v'la encore deux euros.

— Tu n'es pas bon en calcul toi ! Encore un et tu peux partir.

— Toi tu me gonfles, la v'la ta monnaie.

— Merci les gars, vous avez été impressionnants.

— Pourquoi il te paye avec des chèques ? Comment tu vas faire pour les toucher ? s'inquiéta Bouboule.

— Je demanderai à mon grand-père de les encaisser et il me donnera l'argent correspondant.

— Montre ton bout de papier, dit Gilles méfiant. « Banque Populaire, huit euros et cinquante centimes, Madame Monique Duparc ». Il s'appelle Duparc ton acheteur ?

— Attends, sur le chèque qu'il m'a donné ce matin, c'était marqué François Chainaz. Ce n'est pas clair du tout cette histoire.

— Je t'avais dit de te méfier, appuya Gilles. Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

— Tirer cette affaire au clair. Attendez, je consulte les pages blanches, dit Valentin en tapotant sur son smartphone. Voyons, Duparc Daniel, Duparc Henri, Duparc Michel, Duparc Monique...

C'est probablement elle, je l'appelle !

« Allô, madame Duparc ? Oui bonjour madame, je vous appelle parce que ce matin, en allant au collège, j'ai trouvé un chèque dans la rue, il porte votre nom. Oui, il est signé. Oui, il y a un montant indiqué : huit euros cinquante. Non, il n'y a pas de bénéficiaire. Ce chèque est important pour vous ? Je peux vous le ramener si vous voulez. A quoi devait-il servir ? Ah bon ! Et votre fille devait le donner à qui ? D'accord. Écoutez, je vais le lui donner directement, c'est aussi ma professeure, cela sera beaucoup plus simple. Au revoir madame. Non, de rien, au revoir. »

— Alors tu racontes ? pressa Bouboule toujours curieux.

— Ce chèque était destiné à payer un petit bouquin : « les annales du brevet » et sa fille devait le remettre à madame Blanchin pour une commande groupée. Elle pense que sa fille a dû le perdre en route.

— Mais alors, le second chèque ? Tu as dit qu'il était du même montant ? questionna Gilles.

— Oui, et c'est cela le plus étrange. Vous connaissez un dénommé Chainaz dans le collège ? demanda Valentin.

Ce fut Olivier qui répondit :

— Oui, je sais qu'il y a un nom comme ça dans les troisièmes mais je ne le connais pas personnellement.

— Il aurait perdu son chèque lui aussi ? Ce n'est vraiment pas clair cette histoire, pensa tout haut Florian. Deux chèques du même montant, trouvés

tous les deux et par le même mec, je n'y crois pas.

— Attendez, vous avez remarqué vous aussi comme la prof de français avait l'air catastrophé hier et même encore un peu aujourd'hui ? fit remarquer Gilles.

— C'est peut-être elle qui a perdu les chèques ! en déduisit Olivier.

— Et ce serait ce type-là, ton acheteur qui les aurait trouvés ? Je suis d'accord avec Flo, je n'y crois pas ! affirma Bouboule.

— Écoutez, les gars, j'ai envie de contacter madame Blanchin et de lui demander. Quand avons-nous le prochain cours de français ?

— Jeudi à huit heures, affirma Gilles.

— Trop long. Quelqu'un aurait-il son numéro de téléphone ? Sinon comment faire pour l'avoir ?

— Demander au secrétariat, suggéra Olivier.

— Oui, mais il va falloir trouver une bonne raison car je pense que la secrétaire ne va pas divulguer le numéro d'un professeur à des élèves, répondit Gilles. Je crois que les profs se mettent tous sur la liste rouge pour ne pas être embêtés par des canulars téléphoniques ou se faire réveiller la nuit par des élèves mécontents.

— Tu n'as qu'à la faire appeler par la secrétaire et lui demander ensuite de te passer le téléphone, imagina Bouboule.

— Mais c'est qu'il y a beaucoup de choses dans cette petite tête, félicita Valentin. Excellente suggestion, c'est ce que je vais faire. Je vous remercie les gars, je m'occupe du reste et je vous tiendrai au courant.

Laissé seul après le départ de ses amis, Valentin contempla un instant la porte de sortie des élèves maintenant close. Nullement découragé, il fit le tour des terrains de sport à l'extérieur des grillages et se présenta à l'entrée des professeurs et du personnel. Personne ne jugea utile de lui demander quoi que ce soit et il put rapidement se présenter au secrétariat de direction. Il frappa discrètement puis poussa la porte en verre dépoli du bureau de la secrétaire.

— Bonsoir madame, excusez-moi de vous importuner, je sais que votre journée de travail est terminée mais il faut absolument que je contacte ma professeure de français madame Blanchin. Je sais que vous ne communiquez pas les numéros de téléphone des professeurs, pouvez-vous l'appeler pour moi et me laisser ensuite lui parler ?

— Il faut que ce soit vraiment important pour déranger un professeur chez lui.

— C'est important et je pense que ma professeure de français sera contente de mon appel.

— Bon, je vais le faire mais il est possible qu'elle soit absente. « Allô madame Blanchin ? Secrétariat de monsieur le Principal. Un élève insiste beaucoup pour vous parler... Son nom ? »

— Valentin Valmont cinquième C, souffla Valentin.

— Valentin Valmont. À quel sujet ? Je lui demande...

— C'est confidentiel.

— Il ne veut parler qu'à vous. Oui, oui, je le lui dis, oui j'ai votre adresse. Au revoir madame, à demain. S'adressant à Valentin : madame Blanchin préfère que tu passes la voir chez elle, je vais te donner son adresse que tu ne dois communiquer à personne.

— C'est promis, merci madame, excusez-moi de vous avoir retardée.

Madame Blanchin habitait à un demi-kilomètre du collège, Valentin y fut en cinq minutes. La porte s'ouvrit aussitôt son coup de sonnette.

— Bonsoir Valentin, dit-elle avec un air franchement interrogateur. Qu'y a-t-il de si important ?

— Puis-je entrer madame ? J'ai quelque chose à vous montrer.

— Bien sûr, entre. Assieds-toi sur ce canapé. J'étais en train de me faire du thé rouge, même les enfants peuvent en boire, en veux-tu une tasse ?

— Avec plaisir.

— Qu'est-ce qui t'amène, Valentin ?

— Madame, j'ai remarqué que, hier lundi, en cours, vous aviez l'air fortement préoccupée, vous avez même quitté la classe quelques instants.

— Tu as remarqué ça ? En effet, j'ai eu un problème.

— C'est bien ce que j'ai pensé et je crois avoir trouvé la solution à votre problème.

— C'est quoi selon toi ?

— Quelque chose que vous n'arrivez pas à retrouver.

— En effet, j'ai égaré une enveloppe importante pour moi.

— Cette enveloppe contenait des chèques et de l'argent, n'est-ce pas ? Plus de deux cent vingt euros je crois.

— C'est parfaitement exact, mais comment peux-tu savoir cela ?

— Une simple multiplication. Vous êtes certaine de l'avoir égarée ?

— Elle était dans mon porte-documents, je suis absolument certaine de l'y avoir mise. Au cours suivant -c'était avec ta classe-, elle n'y était plus. J'ai refait le trajet entre les deux salles de cours, dérangé un collègue en pleine classe, sans rien trouver.

— Auparavant vous aviez cours avec des troisièmes, n'est-ce pas ? Puis-je demander quel type d'activité vous avez organisé ?

— Il s'agissait d'une séance de travaux en ateliers. Tu peux en venir au but de ta visite ?

— Est-ce que ceci faisait partie de votre enveloppe ? demanda Valentin en posant les deux chèques sur la table basse.

— Montaz, Duparc, huit euros cinquante, en effet, dit la professeure, comment es-tu entré en possession des chèques ?

— Je vais vous raconter.

Valentin exposa tout le processus : l'affiche, la transaction, le premier paiement, les difficultés, le second paiement.

— Je vous dois encore trois euros, ajouta-t-il en posa trois pièces sur la table.

— Qui est ton vendeur ?

— C'est là que j'ai commis une erreur, je ne lui ai pas demandé son nom. Madame, je pense que vous n'avez pas perdu cette enveloppe mais que cet individu vous l'a volée en profitant du va et vient du travail en atelier et se sert des chèques pour payer de petits achats comme mon iPod. C'est tant pis pour moi. Combien y en avait-il en tout ?

— Une douzaine, le reste était en argent liquide.

— Il lui en reste probablement encore dix.

— Attends Valentin, deux choses : il n'est pas juste que tu sois lésé dans ta transaction et il n'est ni juste ni moral que le voleur s'en tire à bon compte. Saurais-tu le reconnaître ?

— Je pense que oui, mais je ne suis pas un dénonciateur, une balance comme disent les copains.

— Écoute Valentin, ce garçon a volé vingt-cinq camarades et toi aussi par voie de conséquence, il ne mérite aucun égard. Le protéger, c'est l'encourager à recommencer. J'ajoute que je vais me sentir obligé de payer les livres de ma poche. Deux cent vingt euros, c'est une somme dans le budget d'un professeur.

— Comment puis-je vous aider ?

— Écoute, en début de chaque année, je prends une photo de groupe dans chacune de mes classes et je mets un nom sur chaque visage pour les connaître plus vite. Je vais rechercher la photo de cette classe de troisième. Madame Blanchin disparut un instant et revint avec une grande photo tirée à l'imprimante sur papier ordinaire.

— L'image n'est pas très bonne. Regarde quand même.

— C'est lui, affirma Valentin en posant l'index sur l'image d'un élève.

— Léo. Tu en es sûr ? Il ne faudrait pas accuser un innocent.

— Tout à fait certain.

— Le plus difficile maintenant va être de réussir à le confondre. Si je te demande de témoigner, tu risques des représailles et de passer pour une balance comme tu dis, donc hors de question.

— Il faut essayer de lui faire acheter autre chose ! Le premier achat s'étant bien passé pour lui, il n'hésitera pas à recommencer, imagina Valentin.

— Peut-être, oui, mais que lui proposer ? Comment procéder ? Je suis bien novice en l'occurrence.

— J'ai une idée. Je crois qu'il cherche à acheter des objets high-tech, pas chers et donc faciles à revendre. Voici ce que je vous propose : mettre une petite annonce sur le panneau d'affichage des élèves, par exemple « vends iPhone 5S, excellent état, cause double emploi, cent euros » avec un numéro de portable à appeler. Cent euros pour un tel appareil, ce n'est vraiment pas cher, il va craquer aussitôt.

— Bonne idée, mais il faudra présenter l'objet au moment de la transaction !

— L'objet ? Oui, bien sûr, je mettrai le mien dans son emballage d'origine pour le décider.

— Je ne pourrai pas me présenter pour la transaction, il se méfiera s'il voit un professeur.

— Vous évidemment, moi également, il faut donc que je fasse intervenir un de mes copains.

— Si c'est quelqu'un d'autre qui répond à l'annonce ?

— Ce type m'a répondu par SMS, je pense qu'il fera pareil pour la nouvelle annonce. Je connais son numéro de téléphone maintenant, si ce n'est pas le bon, il suffira de répondre que l'iPhone est déjà vendu. Si c'est lui, il faut prévoir un lieu d'échange sans issue pour lui, les toilettes des garçons à la

fin de la récréation par exemple. Voici ce que je vous propose, demain matin...

— Ça y est Valentin, j'ai une réponse à notre annonce, un SMS : « *phone tj dispo ?* »

— Montre le numéro de l'expéditeur... Oui, c'est lui. Le poisson mord à l'hameçon, Quentin.

— Qu'est-ce que je répons ?

— Simplement oui. Tu vas voir, il va te faire un retour en te disant qu'il le réserve et il te fixera rendez-vous.

Effectivement, pour donner raison à Valentin, le smartphone de Quentin émit son petit jingle d'arrivée d'un message.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda-t-il avec un petit sourire sûr de lui.

— Il écrit : « *j reserv rdv 4h sortie* ». J'accepte ?

— Non, fixe lui rendez-vous à seize heures dans les toilettes des garçons du premier étage.

— S'il refuse ?

— Tu lui diras simplement « *tant pis* ». Mais il va accepter tout de suite, vas-y écris !

Quentin, obéissant et appliqué, écrivit en tirant un bout de langue :

« *rv 16h wc 1et* »

La réponse fut quasi immédiate : « *OK* »

— Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Toi, tu attends la fin des cours sans t'en faire. Tu te rendras dans les toilettes à seize heures et cinq minutes, le temps de laisser tout le monde évacuer. Il sera probablement déjà là. Tu auras la boîte blanche à la main, donc il te reconnaîtra. Il te demandera à voir l'iPhone, tu ouvriras la boîte mais sans lui donner, c'est le mien qui sera dedans. Tu demanderas à être payé tout de suite. Il te proposera un peu d'argent et des chèques, peut-être une dizaine. Tu feras la grimace, tu discuteras pour avoir le plus possible en argent. Pendant la discussion, tu sortiras mon iPhone comme pour lui montrer et tu appuieras sur l'icône Messages puis sur envoyer. Le SMS sera prêt et les destinataires aussi. Tu assisteras à la suite en spectateur !

Madame Blanchin, nerveuse, attendait dans la salle des professeurs, son téléphone à la main. La vibration de l'engin la fit néanmoins sursauter.

Après un rapide coup d'œil à l'écran, elle sortit précipitamment et alla frapper à la porte du bureau du principal.

— Monsieur Tardy vous pouvez venir ? Le piège imaginé par le jeune Valmont semble avoir fonctionné. Ils sont dans les toilettes des garçons et il vaut mieux que ce soit vous qui constatiez le flagrant délit.

— Allons-y, dit le principal en partant à grandes enjambées.

Les toilettes se situaient à l'autre bout du long couloir desservant les salles de classe. Le principal ouvrit brutalement la porte. Avisant Quentin et son acheteur, il gronda :

— Qu'est-ce que vous faites encore ici ? Il y a plus de dix minutes que les cours sont terminés !

— Je ne fais rien de mal monsieur, je lui vendais mon iPhone, il allait me payer.

— Bon, paye-le vite et partez !

— J'le paierai dehors. J'sors !

— Non, tout de suite, je veux mon argent, trépigna Quentin.

Léo sortit quelques billets de cinq euros de sa poche et une poignée de pièces.

— Il n'y a pas assez, tu as dit que tu me donnerais des chèques pour compléter.

— J'ai jamais dit ça !

— Si tu l'as dit. Moi je veux être payé.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de chèques ? intervint le principal, montre un peu ce que tu as dans tes poches !

— Vous n'avez pas le droit...

— Ah je n'ai pas le droit ! Dans mon bureau tous les deux, tout de suite ! tonna le principal.

Une fois dans le bureau, monsieur Tardy appela madame Blanchin.

— Pouvez-vous venir madame ? J'ai besoin d'un témoin.

— J'arrive tout de suite.

— Videz vos poches tous les deux et retournez-les.

Quentin sereinement et Léo piteusement s'exécutèrent. Outre les billets et la monnaie, ce dernier déposa des clés, un iPod et une série de chèques quelque peu froissés. Madame Blanchin frappa et entra dans le bureau.

— Ah, madame Blanchin, je crois que j'ai retrouvé vos chèques. Peux-tu me dire comment ils sont entrés en ta possession, continua monsieur Tardy en

pointant Léo du doigt.

— J'les ai trouvés dans la rue !

— Impossible, répliqua madame Blanchin, lorsque je me suis aperçue de la disparition de mon enveloppe, je n'avais pas encore quitté le collège. Tu as profité de l'heure de travaux dirigés pour fouiller mon porte-document !

Léo baissa la tête puis se ressaisit :

— C'est même pas vrai ! L'enveloppe était par terre dans la classe.

— Bon, je crois que tout est clair ! Madame, voulez-vous compter les chèques et l'argent et me dire ce qu'il manque ?

— Voyons il y a dix chèques donc il en manque deux et ... quatre-vingt-dix euros donc il manque heu : vingt-neuf euros.

— Où sont passés ces chèques et l'argent qui manque ? tonna de nouveau le principal.

Léo resta muet. Monsieur Tardy saisit son téléphone et articula :

— Puisque tu ne veux pas reconnaître ta faute, j'appelle la gendarmerie. Il commença à taper sur les touches de son appareil.

— Non m'sieur, non, j'vais vous dire, avec c'qui manque, j'ai acheté c'iPod.

— À qui ?

— J'sais pas son nom.

— Je trouverai. Le baladeur iPod est confisqué. Voici ce que tu vas faire Léo. Tu vas signer un papier reconnaissant que tu as volé des chèques et de l'argent dans une enveloppe appartenant à un de tes professeurs. Tu vas t'engager à rembourser l'argent qui manque, à travailler en classe et à avoir une conduite exemplaire jusqu'à la fin de l'année. Si tout se passe bien, le trente juin, je déchirerai ce papier. Nous sommes d'accord ?

Léo acquiesça d'un hochement de tête.

— Nous sommes d'accord ? répéta plus fort monsieur Tardy.

— Oui m'sieur... répondit Léo d'une voix étouffée.

— Oui, monsieur le Principal !

— Oui monsieur le Principal, répéta Léo.

— Et toi, tu peux t'en aller. Reprends ton téléphone et évite de faire du commerce dans ce collège, compris ? fit-il d'une voix forte en adressant un léger clin d'œil à Quentin.

— Bien, monsieur le Principal.

— Alors ? dit Valentin qui attendait son nouveau copain à la porte du collège.

— Alors il a avoué. Le principal l'a coincé et l'a obligé à signer un papier. Je crois que tu vas pouvoir récupérer ton iPod. Verblanc a récupéré ses chèques et une partie de l'argent, normalement elle sera remboursée, expliqua Quentin. Tiens, voilà ton iPhone et je pense que tu vas pouvoir récupérer aussi ton baladeur.

— Il t'intéresse cet iPod ?

— Oui mais...

— Il est à toi, je te le donne. Bienvenue dans le cercle de mes amis, Quentin. Viens, allons raconter tout cela aux copains !

CHAPITRE 23

DISPARITION

Quentin, l'air soucieux, marchait de long en large dans la cour de récréation. Visiblement quelque chose le tracassait, il décida de se confier à Valentin.

— Écoute Val, je ne sais pas si c'est toi que ça concerne mais ce midi, à la fin du cours d'anglais, j'ai entendu le Thénardier dire à Clébar : « ils vont le coincer à la sortie ». Comme je sais qu'ils ne peuvent pas te saquer, il est possible qu'ils parlaient de toi.

— Ce n'est qu'une des possibilités venant de ces débiles. Tu as entendu autre chose ?

— Je crois avoir entendu « Anton », mais alors là, pas sûr du tout.

— Autre chose dans leur conversation ?

— Je crois qu'au départ ils parlaient de scooter. En tout cas ils discutaient de Slide, de Piaggio et d'Europa d'Hugo. C'est quoi Europa ?

— Eurocka, c'est une marque chinoise de scooter. Merci Quentin, je crois en effet qu'il s'agissait de moi.

— Pour quelle raison t'en veulent-ils ?

— Anton parce qu'il pense que je suis la cause du bris de ses lunettes de soleil et Hugo parce que j'ai contrecarré ses plans.

— Et les Thénardier ?

— Je ne pense pas qu'ils soient impliqués, du moins pas directement : Tony a peur de moi depuis la raclée qu'il a reçue et j'ai un pacte de non-agression avec ses frères, mais tous seraient bien contents que je me fasse « corriger ».

— Que comptes-tu faire ?

— Un homme averti en vaut deux, comme dit mon grand-père. S'il doit se passer quelque chose, ce sera à quatre heures car je suis sensé manger à la cantine. Maintenant réfléchissons, si je suis pour me faire attaquer, il faut que j'organise ma défense à l'avance...

— Tu sais que je suis avec toi et les autres copains aussi.

— Oui, sympa, mais comme je ne sais ni où ni quand, ni même si en réalité ils parlaient de moi, je ne peux pas demander aux copains de me servir de gardes du corps en permanence.

— Si tu as besoin de nous, nous sommes là, n'importe où, n'importe quand.

— Merci Quentin. J'ai une idée pour les contrer s'ils m'attaquent mais pour pouvoir la mettre en application, il faut que je fasse un tour chez moi tout de suite.

— Mais ça va être l'heure de notre service à la cantoché !

— Tant pis pour le repas. Quel est le meilleur moyen de sortir discrètement quand les grilles sont fermées ?

— Tu fais péter les cours de c'aprem ?

— Non, j'en ai pour une demi-heure au maximum, je serais de retour largement avant deux heures. Alors tu connais un moyen ?

— Oui, derrière le gymnase, à l'angle du mur caché par la haie il y a un passage facile au-dessus du grillage.

— OK, à tout à l'heure.

— Tu veux que je te garde à manger ?

— Ce que tu pourras, un fruit, du pain. Accompagne-moi jusqu'au gymnase, ayons l'air naturel.

Valentin, masqué par l'imposant bâtiment, se faufila derrière la haie de lauriers-cerises et avisa le grillage aplati en son sommet. Il monta sur la margelle du muret, s'aida des étais du piquet d'angle, mit un pied sur le sommet aplati du grillage et sauta agilement sur le trottoir de l'autre côté. Une fois dans la rue il réfléchit : « Il ne faut pas que je passe devant l'entrée sinon je risque de me faire remarquer. Tant pis, je fais le détour » se dit-il en partant au pas de course à l'opposé de sa direction habituelle. « Il ne faut pas non plus que Za et Yanco me voient, ils seraient trop inquiets s'ils savaient la vérité. »

Un kilomètre et demi plus loin, il se mit à marcher normalement pour reprendre son souffle, s'arrêta à deux maisons de celle de ses grands-parents. Ne voyant rien bouger, il se glissa dans le garage de plain-pied et ouvrit la portière de la voiture. « Chouette, elle est là » se dit-il en subtilisant un objet cylindrique du vide poche. Il referma précautionneusement la portière sans la claquer et repartit aussi discrètement qu'il était venu. Quand il sortit de la haie de lauriers derrière le mur du gymnase, Quentin était là qui le guettait.

— Tiens Val, je t'ai récupéré une pomme, une portion de camembert et du pain. Tu as pu faire ce que tu voulais ?

— Oui, j'ai pris ça dans la voiture de mes grands-parents, dit-il en montrant discrètement l'objet à son copain. S'ils me coincent, ils auront une surprise.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un aérosol au poivre.

— Ça sert à quoi ?

— Comme une bombe lacrymogène, à neutraliser un adversaire.

— Pourquoi pas directement une lacrymo ?

— Parce qu'elle appartient à mes grands-parents, que mes grands-parents vont souvent en Suisse et qu'en Suisse les lacrymogènes individuelles sont interdites.

— C'est efficace ce truc ?

— En fait, je n'en sais rien. Tu veux que j'essaie sur toi ?

— Heu, non merci, ça fait quoi ?

— Je suppose que, comme quand tu respirez du poivre, tu éternues et tu as les yeux qui piquent.

— J'ai hâte de voir ça !

— Pas moi.

— Heu, oui, bien sûr. Je t'accompagne c't'aprem' à quatre heures ?

— Si les copains m'accompagnent ostensiblement, cela ne fera que retarder leur projet. Tu peux me surveiller à distance et si je ne réussis pas à m'en tirer, tu prendras les initiatives que tu jugeras bonnes.

— Tu n'as pas peur ?

— On a toujours peur de l'inconnu, ce qui n'a jamais rien empêché.

— C'est encore ton grand-père qui dit ça ?

— Tout juste. Merci de ton aide Quentin et aussi pour le casse-croûte.

Le lendemain matin, à l'ouverture des portes du collège, Gilles, premier arrivé, les traits tirés, l'air inquiet accrocha chacun des copains à leur arrivée :

— Bouboule, tu n'as pas vu Val ? Flo, tu n'as pas vu Val ? Olive, tu n'as pas vu Val ? Quentin, tu n'as pas vu Val ?

— Non, pourquoi ?

— Ses grands-parents m'ont téléphoné hier soir à neuf heures et encore ce matin, Valentin n'est pas rentré chez eux.

— Hein, pas rentré ? Mais il est bien sorti hier à quatre heures, j'étais avec lui pendant la première partie de son trajet. Ouh la la , j'ai peur !

— Explique Quentin !

— Je vous dis tout à la récréation, là il faut rentrer en cours. Rassemblement à notre banc, prévenez aussi les filles.

Gilles monta sur leur banc habituel, s'assit inconfortablement, pieds sur l'assise, fesses sur l'étroit dossier. En l'absence du chef incontesté, lui, le fidèle lieutenant se sentait investi, responsable. Il prit la parole.

— Écoutez-moi tous, je vous parle de Val. Son grand-père m'a déjà appelé deux fois pour me demander si j'avais des nouvelles de lui car il n'est pas rentré hier soir et il n'a pas prévenu. Val est assez libre de ses mouvements mais il prévient toujours quand il a un retard. Là c'est inquiétant. Le dernier à l'avoir vu, c'est Quentin hier à la sortie de quatre heures ? C'est bien ça Quentin ?

— Oui mais il faut que je vous dise autre chose...

Quentin se mit à raconter sa conversation de la veille, l'escapade de Valentin et la bombe aérosol au poivre.

— Tu es sûr de ce que tu as entendu sur les scooters, demanda Mathilde.

— Ils parlaient de Slide, de Piaggio et d'Eurocka.

— Et les prénoms auxquels ils ont fait allusion ?

— Anton, j'en suis sûr.

— Anton est un copain des frères Thénardier et les Thénardier ont un scooter Slider, expliqua Florian. Valentin nous a vengé de lui deux fois, mais Anton ne peut être sûr de rien, tout ce qu'il a subi avait l'air d'être entièrement de sa faute. Signé Valentin, quoi !

— L'autre prénom que tu as entendu, c'était bien Hugo ? s'enquit Amandine.

— Je crois bien que c'est Hugo. Valentin a commencé à être soucieux quand je le lui ai dit.

— Ma frangine Camille avait un copain du lycée qui s'appelle Hugo et qui possède un scooter Eurocka. Valentin l'a sauvée des griffes de ce sale type qui en fait voulait du mal à ma sœur. Il ne vous a pas raconté comment il a fait pour les sortir de la cave dans laquelle Hugo les avait enfermés ?

Tous les amis ouvrirent de grands yeux étonnés en secouant la tête.

— Ça ne m'étonne pas de lui, se désola Gilles. Toujours à minimiser ses actions voire à les cacher pour éviter de paraître prétentieux. Explique-nous tout ça, Amandine.

Celle-ci se mit à raconter l'odyssée de sa sœur et de Valentin : son inquiétude, sa demande, la recherche, les caves, l'agression, l'enfermement, l'évasion, l'emprunt du scooter et son mode de restitution.

— Anton et Hugo seraient donc copains, mais comment ont-ils fait le lien avec Valentin ? s'interrogea Olivier.

— Anton et le grand Thénardier, euh Kévin je crois qu'il s'appelle, sont comme cul et chemise, expliqua Bouboule, ils ont dû discuter avec le Tony de notre classe. Si Hugo a fait une description précise de Valentin, Tony et ses frères l'ont reconnu et ont sûrement été trop heureux de le dénoncer pour le punir sans prendre de risques.

— Donc, poursuivit Gilles, Hugo, Anton et Kévin Thénardier auraient tendu un piège à notre meilleur ami et Val a disparu. Qu'est-ce qu'on va faire ? On prévient l'adjudant Lemoine ?

— Si on fait ça et que ça se sait, on est grillé dans le collège, affirma Olivier.

— Mais il faut absolument faire quelque chose, tonna Florian. Si Val n'est pas rentré chez lui, c'est que quelque chose ou quelqu'un l'en empêche ! Je propose qu'on coince le Tony et qu'on l'oblige à parler et croyez-moi, si je m'en occupe, il parlera.

— Ensuite tu auras tout leur clan et leurs copains sur le dos, raisonna Mathilde. Je ne parle pas de toi Amandine, tu es avec nous maintenant.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? Quelqu'un a une autre idée ?

Eva leva timidement la main. Gilles lui donna immédiatement la parole.

— Parle Eva, tu sais quelque chose ?

— Il y a un point commun entre les trois : ils ont tous un scooter. Peut-être qu'on peut tenter de les repérer et de les suivre et ils nous mèneront à Valentin.

— Bien pensé Eva, mais nous n'avons que des vélos et encore pas tout le monde, impossible de les suivre.

— Anton et Kévin habitent le village, Anton dans le même immeuble que moi, réfléchit Bouboule, et nous avons tous ou presque un téléphone. Si je le vois sortir avec son engin, je vous préviens et nous essayons de repérer son trajet.

— D'accord, faisons ça. Retrouvons-nous ce midi avant la cantine pour nous mettre au point. En attendant, réfléchissez, cherchez des idées, il faut absolument que ce soir nous ayons résolu le problème, conclut Gilles.

— Comment sont leurs scooters ? demanda Pauline. Moi je ne mange pas à la cantine, si j'en vois un en rentrant chez moi, je vous envoie un SMS.

— Hugo a un Eurocka blanc avec des bandes orange, dit Amandine.

— Celui d'Anton est neuf, c'est un Piaggio tout rouge avec une selle noire, décrit Florian.

— Kévin possède un Slider entièrement noir, conclut Olivier.

Quelques minutes avant quatorze heures le car de ramassage déposa Pauline devant le collège. Les amis de Valentin étaient à nouveau réunis sur et près de leur banc attitré. Leurs expressions trahissaient l'inquiétude que chacun ressentait, Eva pleurait en silence, Margot se tordait les mains, Amandine rongait ses ongles, Florian pinçait ses lèvres, Bouboule avait perdu son éternel sourire, Gilles avait le visage encore plus creusé que le matin, tous ressentait le vide de l'absence de Valentin et l'inquiétude qu'elle leur causait.

— J'ai encore reçu un message des grands-parents de Val, ils me disent qu'ils ont averti la gendarmerie, annonça Gilles.

— Sans indice, les gendarmes ne pourront rien faire de mieux que nous, se désola Olivier.

Pauline prit la parole.

— Écoutez, vous tous, quand je suis rentrée chez moi, j'ai repéré deux scooters qui roulaient l'un derrière l'autre, ils ont doublé mon car, il était midi vingt. Le chauffeur était furieux car il a dû freiner brutalement pour éviter de les accrocher.

— C'était à quel endroit ? questionna Gilles.

— En direction de la route du col, un peu avant chez moi, il y avait d'abord un scoot blanc avec des bandes orange et un tout rouge qui le suivait mais les conducteurs avaient les casques, je ne peux pas les décrire. Je les ai revus plus tard, ils sont passés devant chez moi en redescendant. Il devait être une heure moins le quart.

— Anton et Hugo ! s'exclama Florian.

— On ne peut pas en être certain, normalement ils sont au lycée en ville, regretta Bouboule.

— J'ai une idée, je demande à ma sœur Camille si elle les a vus aujourd'hui. Elle craint beaucoup la réaction d'Hugo par rapport à elle. Elle le surveille, donc elle pourra me dire s'il était au lycée ce midi.

— Fais vite, ça va être l'heure des cours, hâta Lucie.

— D'ac, je vous dis à l'interclasse.

— Alors Amandine ? pressa Florian dès la fin du cours de techno.

— Ma sœur a vu Hugo partir sur son Eurocka à midi et il est revenu juste avant la reprise des cours.

— Il n'y a pas beaucoup de scooters blanc et orange dans le coin, je n'en ai même jamais vu, il est fort probable que ce soit lui, raisonna Gilles, à tout à l'heure tout le monde.

— Mathilde, Mathilde !

Dans la bousculade qui accompagne toujours le changement de salle au moment de l'interclasse, Margot venait d'apercevoir sa nouvelle amie.

— Oui Margot ?

Je veux prévenir le chef de la gendarmerie pour Valentin.

— Tu as entendu ce qu'a dit Gilles, si cela se sait, ceux de ta classe ne vont pas aimer.

— M'en fous, je n'ai pas de copains en cinquième B, ils sont trop nuls avec moi, je n'ai que Val et vous tous.

— Comment veux-tu faire ?

— J'aimerais lui envoyer un message mais je n'ai pas de téléphone. J'en aurai un cet été pour mes treize ans, si je ne redouble pas.

— Il y a maintenant de fortes chances pour que tu l'aies.

— Grâce à toi, à Val et à vous tous, mais en attendant...

— Je te files le mien.

— Et pour le numéro ?

— Attends. Gilles, oh Gilles ! Passe-moi le numéro perso de Lemoine, Margot veut lui dire ce que nous savons.

— OK, tout plutôt que l'inaction, ça tourne en rond dans ma tête, elle va exploser.

Mr Lemoine je suis Margot une amie de Valentin Valmont. Nous savons qu'il a disparu et je pense que des grand du lycée se vangent de lui. Yen a un qui s'apèle hugo, il a un scoutère blan et orange, l'aut s'apèle anton il a un piaggio rouge. On les a vu ce midi sur la route du col c'est tout ce que je sai. Retrouver vite Valentin s'il vous plai.

A la fin des cours, Gilles, premier sorti, fonça vers le portail pour regrouper ses amis. Quand tous furent près de lui, il leur annonça :

— Les amis, je n'en peux plus d'attendre, il faut agir. Je propose qu'avec tous ceux et celles qui ont un vélo, nous organisions une patrouille en direction du col. Il faudra explorer la moindre petite route, le moindre chemin, demander à tous ceux que nous rencontrerons s'ils ont vu ou entendu quelque chose, les scoots, des cris, une dispute, des aller-retours. Rendez-vous dans quinze minutes place de la mairie.

— Et ceux qui n'ont pas de vélo, se désola Eva.

— Vous resterez près du feu tricolore et vous nous préviendrez si vous voyez passer les deux scooters.

— Et moi ? demanda timidement Margot.

— Je sais ce que tu viens de faire, Mathilde m'a montré. Finalement c'est bien. Reste avec Eva et Lucie. Amandine, demande à ta sœur à quelle heure finissent les cours au lycée.

— Pas la peine de demander, aujourd'hui elle finit à cinq heures.

— Donc s'ils reviennent, ils seront là vers cinq heures un quart et ça voudra dire qu'ils ont kidnappé Valentin. D'après toi Pauline, ils sont montés à douze heures vingt et descendus à douze heures quarante-cinq, ça fait à peine une demi-heure en tout donc ils se sont donc arrêtés à moins d'un quart d'heure d'ici.

— Oui, dit Olivier, moins le temps qu'ils ont passé sur place. Si c'est quinze minutes, l'endroit que nous recherchons est à moins de huit minutes. À quelle vitesse ça roule un engin comme le leur ?

— Ils sont bridés à quarante-cinq à l'heure, quand ils ne sont pas trafiqués.

— Celui d'Anton est neuf, rappela Bouboule.

— Donc huit minutes à quarante-cinq kilomètres à l'heure, ça fait, ça fait...

— Six kilomètres, intervint Mathilde.

— Ils vont nettement moins vite en montée, remarqua Olivier, ils ne sont pas allés à plus de cinq kilomètres d'ici. Valentin est séquestré tout près.

— Je rentre en car mais je veux en être, j'ai un VTC, vous me prenez au passage devant chez moi, exigea Pauline.

CHAPITRE 24

CHANTAGE

Les sept qui possédaient un vélo, après un court rassemblement place de la mairie, prirent la direction du col.

— Essayons de repérer tous les bâtiments inhabités, les granges, les cabanes, les résidences secondaires fermées, haleta Gilles, tout ce qui est un peu isolé quoi. Ah, voilà Pauline qui nous attend. Allons doucement maintenant, on attaque la longue côte. A mon avis, c'est surtout après le deuxième pont sur le torrent qu'il faudra chercher. Après ce pont, il y a une épingle à cheveux puis trois virages prononcés ensuite la route traverse un petit bois. On fera une pause à cet endroit là pour faire le point.

La circulation était nulle. Le petit peloton, emmené au train par un Florian physiquement à l'aise, avançait et soufflait mais personne ne se plaignait ni parlait d'arrêter. L'image d'un Valentin possiblement maltraité et meurtri était dans tous les esprits. Sans oser le dire, certains pensaient au pire.

A l'orée du petit bois, tous mirent pied à terre. Gilles allait reprendre la parole quand son téléphone vibra.

— Attendez, quelqu'un m'appelle. C'est Lucie. Oui Lucie ? Les deux scooters sont passés, ils se dirigent vers le col. OK, merci, bisous Lucie. Vous avez entendu ? Ils arrivent ! Qu'est-ce qu'on fait ?

— Planquons-nous, proposa Bouboule.

— On les attends, on les bloque et on les force à parler plutôt, surenchérit Florian.

— Faisons les deux, synthétisa Gilles. Avançons jusqu'au prochain virage et faisons un barrage sur toute la largeur de la route avec nos bécanes couchées par terre, il ne faut pas qu'ils puissent passer, les forcer à s'arrêter. Nous allons tous nous cacher. Ils ne vont pas comprendre et descendre de leurs engins pour voir et libérer le passage et là nous leur sautons dessus.

— Ce sont des grands du lycée, ils ne vont pas se laisser faire, déplora Bouboule. A mon avis, l'idée du barrage est bonne, à condition de mettre quelqu'un plus loin pour arrêter la circulation s'il vient une voiture. L'idée de se cacher est excellente pour les déstabiliser, mais la bagarre... Nous ne sommes pas sûrs de gagner donc nous ne récolterons que des mauvais coups et Valentin restera prisonnier.

— Qu'est-ce que tu proposes alors ? s'énerma Gilles.

— Quand ils vont descendre de leurs scoots, il faudra qu'on sorte de nos planques pour les empêcher de bouger nos VTT, en fait pour les occuper pendant que les deux plus costauds d'entre-nous, Florian et Olivier qui seront cachés plus bas arriveront par derrière et pousseront à la main leurs engins au bord de la route, côté ravin...

— Excellent Bouboule, approuva Mathilde. Nous les menacerons de balancer leurs scooters au ravin s'ils ne nous révèlent pas l'endroit où Valentin est caché. C'est à ça que tu pensais ?

— Exactement. Du chantage ! Ou ils vont délivrer Valentin, ou leurs engins sont foutus. Le Piaggio d'Anton est neuf, il va céder tout de suite si nous nous montrons déterminés. Je vais redescendre jusqu'avant le virage pour faire le guet. Faites le barrage quand je crierai les v'la !

— Tu es génial Bouboule, approuva enfin Gilles. Pauline, tu voudras bien aller bloquer la route en amont s'il vient une voiture ?

— Oui, mais comment je fais ?

— Tu te mets en travers en agitant les bras et si on te demande, tu dis que la route est bloquée parce que des cyclistes sont tombés.

— Pas tout de suite, ajouta Bouboule, ne faites pas le barrage avant que je crie, il faut laisser passer les bagnoles s'il y en a. J'y vais. Nous allons y arriver les amis !

— Voiture ! cria Bouboule depuis son poste d'observation. Scooters en vue au niveau du pont ! Barrage aussitôt la voiture passée ! Compris ?

— Bien compris, tu peux revenir ! hurla Gilles. Flo, Olive, allez vous planquer, nous installerons vos vélos. Vas-y Pauline, tu bloques tout ce qui descend dès que cette voiture est passée. Allez, action. Ne laissons pas de possibilité d'évitement par les bas-côtés. Voilà, impeccable, cachons-nous et attendons qu'ils essayent de bouger nos VTT.

Les arrivants freinèrent et stoppèrent leurs engins, un pied au sol.

— Merde ! cria le conducteur du scooter blanc et orange, qu'est-ce que c'est que ce bazar ? ajouta-il en mettant son engin sur béquille.

Anton, aide-moi à déblayer.

Sans ôter leurs casques ni arrêter leurs moteurs, les deux jeunes s'avancèrent vers le barrage. De la droite et de la gauche de la route, Gilles,

Quentin, Pascal, Amandine et Mathilde sortirent du bois et se placèrent en laissant le barrage entre eux et les nouveaux arrivants.

— Oh, votre blague était trop drôle, maintenant débarrassez votre binz les minots, nous sommes pressés ! dit le jeune au casque blanc et orange.

— OK Hugo, dès que tu nous auras dit où vous avez séquestré Valentin.

— Hein, comment tu m'appelles ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je te reconnais malgré ton casque, tu t'appelles Hugo et c'est déjà toi qui a séquestré ma sœur et Valentin l'autre jour ! appuya Amandine.

— Qu'est-ce qu'elle a cette meuf, elle délire ? Dégagez-nous la route tout de suite !

— Ne jouez pas les innocents, nous savons tout ! Alors ? reprit Gilles.

— Alors tu vas te faire casser la gueule petit con si tu ne libères pas la route.

— OÙ EST VALENTIN ? hurla Gilles.

— Anton, balance ces bécanes à la rivière pendant que je m'occupe de ces morveux...

— Stop Hugo ! dit calmement Mathilde, avant de prendre une mauvaise décision, regarde derrière toi.

Les deux jeunes casqués se retournèrent.

— Hé vous, ne touchez pas à ça ! hurla le casque rouge

— STOP ! Ne bougez pas les rigolos ! Les jeter à la rivière tu as dit ? se moqua Florian en maintenant le Piaggio à la limite de la rupture de pente vers l'aval, bon d'accord, à la rivière ! Si tu fais le moindre pas Anton, je lâche le frein.

— Pareil pour toi, Hugo le chinois, ajouta Olivier en poussant le Eurocka à côté du Piaggio.

— Qu'est-ce que vous voulez à la fin ? s'énerva Hugo.

— Notre copain Valentin, ensuite on vous laisse partir.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Tiens qu'est-ce que c'est que ça ? dit Olivier en sortant un petit aérosol du coffre de guidon du scooter blanc. C'est écrit Pepper Fog dessus, ça veut dire quoi ?

— Poivre et brouillard, traduisit Mathilde.

— Je reconnais ce truc, c'est la bombe aérosol au poivre de Valentin, il l'avait hier, s'écria Quentin. Vous ne pouvez plus dire que vous ne savez

pas ! C'est vous qui l'avez capturé hier après-midi et obligé à vous suivre. Si dans trois secondes on ne sait pas où il est, on balance vos scoots au ravin.

— On le connaît pas ce mec, j'veus dis.

— OK, nous allons commencer par le Piaggio, dit Gilles qui avait deviné le point vulnérable de ses adversaires. Dommage, c'était une belle bête. Vas-y Flo ! Envoie !

— NON, attendez, j'vais vous dire, hurla Anton.

— Ta gueule toi ! menaçà Hugo.

— C'est pas ta bécane, la mienne est toute neuve, elle n'a pas deux cents bornes.

— Rassure-toi Anton, nous balancerons l'autre aussi. J'attends ! Dernière chance Anton. Trois deux un...

— Il est dans la grange qui sert de garage à un camping-car, sur le replat, un kilomètre après le bois.

— Tu vois quand tu veux. Enlevez vos casques et allez le chercher, oui, à pied. Deux fois un kilomètre, je vous donne quinze minutes, pas une de plus, dit Gilles en regardant l'heure sur son smartphone.

— Y m'faut les clés qui sont dans mon coffre, dit Hugo en bougeant vers son scooter.

— Stop, tu restes ici ! ordonna Gilles. Olive, fouille dans son coffre et envoie les clés qui s'y trouvent.

— Attrape hé grand con, se moqua Olivier en balançant à trois mètres de lui les deux clés qui tintèrent sur les gravillons de la route.

— Toi va les chercher, ordonna Gilles à Hugo. Anton, tu ne bouges pas.

— Qu'est-ce qu'il te faut d'autre, un petit remontant ? ajouta Olivier en appuyant sur la languette de la bombe aérosol au moment où Hugo se baissait pour ramasser les clés. Un jet de brouillard lui enveloppa la tête.

— Putain mais il est grave ce mec, jura Hugo en éternuant. Putain, ça brûle les yeux.

— Plus que quatorze minutes, pressa Gilles. Pensez à vos belles montures les mecs.

— Je les accompagne ? proposa Quentin.

— Pas la peine, va simplement récupérer Pauline. Les filles et Bouboule, voulez-vous ranger les vélos sur le bas-côté pour laisser passer leurs altesses imbécilissimes. Olive et Flo, mettez leurs engins sur béquille mais restez tout près. S'ils se ravisent, donnez un grand coup de pied au niveau

de la selle, je parie qu'ils dégringoleront en faisant des tonneaux jusqu'au torrent.

Les deux lycéens partirent au petit trot suivis par les regards satisfaits mais pas encore triomphants de l'équipe.

— Je préviens les filles en bas, dit Gilles en ressortant son smartphone. Oui, Lucie, ça y est, on les a coincés, ils sont partis délivrer Val. Non, pas en scooter bien sûr. Oui, je te tiens au courant. Qui est-ce qui pleure ? Eva et Margot ? Rassure-les, tout va bien se passer maintenant. Quoi ? La gendarmerie vous a questionnées ? Lemoine en personne. Où, le barrage ? Au niveau du dernier hameau, OK, merci du tuyau.

Les amis, voici comment je vois la suite, dit Gilles en s'adressant au groupe, quand nous aurons récupéré Val, nous descendrons aussitôt en vélo...

— Mais Valentin n'a pas son VTT, objecta Amandine.

— Oui ma belle, mais le VTC de Pauline possède un porte-bagages !

— Les deux clowns vont nous rattraper avec leurs scoots, s'inquiéta Bouboule.

— Non, car ils n'auront pas les clés, vous allez voir. Attendons Valentin.

— Les voilà, ils sont trois, Val court devant. On a gagné les amis ! jubila Bouboule en sautant de joie.

— Olive et Flo, retournez aux scooters, prenez les clés de démarrage et restez tout près des bécanes. Avec ces deux-là, il faut rester vigilant et garder notre moyen de pression, commanda Gilles.

— STOP les rigolos, restez où vous êtes ! hurla Florian, ce n'est pas fini. Viens Val, ce que je suis content de te revoir !

Valentin passa de l'un à l'autre en tapant les mains de garçons, faisant des bises aux filles, recommença sa tournée d'effusion en serrant copains et copines dans ses bras.

— Je savais que vous alliez trouver un moyen de me tirer de là.

— Tu nous a tellement rendu service à tous, tu penses bien qu'on n'allait pas te laisser tomber ! commenta Gilles. Tu n'avais pas ton téléphone pour prévenir ?

— Ces salopards me l'ont confisqué quand ils m'ont attrapé.

— Comment ont-ils fait pour t'avoir ?

— Juste après que Quentin soit parti de son côté, Hugo m'a coincé. J'ai sorti ma bombe au poivre mais je n'ai pas eu le temps de m'en servir, Anton est

venu par derrière et m'a bousculé, je suis tombé assez violemment et j'ai laissé échapper la bombe. Hugo l'a ramassée et m'a arrosé. J'ai éternué dix mille fois et je n'y voyais plus rien. Ensuite ils m'ont emmené de force jusqu'à leurs scooters et m'ont obligé à monter en menaçant de m'asperger à nouveau. Ils ont pris l'autre route qui va au col pour éviter de passer par le centre du village, puis ils sont redescendus jusqu'à une grange dans laquelle se trouve remisé un camping-car. Là, ils m'ont enfermé.

— Bon, qu'est qu'on fait maintenant, on peut récupérer nos scoots ? dit Anton en s'avançant vers le groupe qui faisait cercle autour de Valentin.

— Restez où vous êtes, nous n'en avons pas fini avec vous, décida Gilles.

— Tu n'as pas pu ouvrir la porte comme dans les caves ? s'étonna Amandine.

— Hélas non. Le portail de la grange était fermé par une double serrure de sécurité. Normal avec un camping-car à l'intérieur. J'ai bien essayé de dévisser les charnières des battants du portail mais sans outil...

— Tu n'as pas mangé depuis hier midi ? s'inquiéta Quentin.

— Si ! J'ai pu entrer dans le camping-car par un coffre extérieur pas verrouillé et par là soulever le lit abattant. Dans ce coffre j'ai trouvé des bouteilles d'eau, des sachets de pâtes et une boîte de concentré de tomates, je me suis cuisiné des coquillettes ! Mais je leur ai laissé la vaisselle à faire, et les toilettes à nettoyer ! s'amusa Valentin. Je dois dire aussi que le lit était presque confortable. J'ai un peu usé les batteries en lisant une série de BD qui traînaient en bas de l'armoire.

— Tu sais à qui il appartient ce camping-car ?

— Sur une BD, c'était marqué Hugo. Déduisez vous-même.

— Ils t'ont tabassé ?

— Pas vraiment, juste menacé.

— Tu devais être mort de trouille ! affirma Bouboule.

— Je savais bien que la situation ne pouvait pas s'éterniser et que d'une manière ou d'une autre j'allais pouvoir sortir. Je continuerai à vous raconter après mais là je veux rassurer mes grands-parents, quelqu'un peut me prêter son téléphone ?

Huit mains tenant chacune un portable se tendirent vers Valentin qui se mit à rire.

— Vous êtes tous adorables, je prends celui de Gilles car mon grand-père connaît son numéro. Pendant que je téléphone, essayez de savoir où ils ont

mis les affaires qu'ils m'ont confisqué : mon iPhone, mon opinel, mon portefeuille porte-monnaie et mon sac d'école.

— J'y vais, décida Florian. Quentin, remplace-moi près du Piaggio. Pour le faire basculer, tu donnes une grande poussée du pied au niveau de la selle. Ils vont tout me dire, fais-moi confiance !

— Tes affaires sont dans une cave, devine où, dit Florian en revenant de son interrogatoire.

— Ta question indique la réponse, s'amusa Valentin. Merci Flo. Comment avez-vous fait pour me retrouver ?

— Tout le monde y est allé de son idée, expliqua Gilles, mais le plus génial a été notre Bouboule qui a pensé au chantage aux scooters. Tu vois, ça marche encore.

— Il faut organiser la suite maintenant, y avez-vous pensé ?

— Bien sûr. Nous allons tous descendre en vélo, toi tu monteras derrière Pauline, ça ne devrait pas trop te déplaire, railla Gilles.

— Et eux ?

— Ils vont devoir un peu marcher à pied. Attends, je vais les briffer. « Eh les rigolos, écoutez-moi bien. Vous allez descendre en même temps que nous, nous en vélo, vous en courant. Vos engins vont rester là. Dans cinq cents mètres, vous vous arrêterez et nous irons poser vos clés sur la margelle du pont sur le torrent cinq cents mètres plus loin. »

— Vous n'avez pas le droit ! Si nos clés tombent à l'eau qu'est-ce qu'on fait ?

— De la natation ou de la marche à pied, hé banane, rigola Olivier.

— Un instant, demanda Valentin, il faut garder un autre moyen de pression. « Écoutez-moi les apprentis gangsters, vous allez poser les clés de la grange par terre sur la route et reculer de vingt mètres. Vous les recevrez par la poste quand j'aurai récupéré mes affaires, toutes mes affaires. Peut-être que la lettre sera surtaxée, hein Hugo, mais tu as l'habitude ! Allez, exécution ! »

— Pourquoi tu les obliges à marcher cinq cents mètres ? interrogea Amandine.

— Pour éviter qu'ils nous rattrapent. Le temps qu'ils courent jusqu'au pont plus bas : deux minutes s'ils sont bons, celui pour retourner près de leurs engins : un kilomètre en montée, disons six minutes, le temps de leur

descente en scooter, cinq minutes encore, nous aurons le temps d'arriver au village.

— Bien pensé ! Tu es agile aussi de l'esprit, Gilles, félicite Valentin. Allez, en route tout le monde. Tu veux que je conduise Pauline ? Oh, les deux débiles, passez devant et courez.

— Le barrage des gendarmes ! J'avais complètement oublié, s'écria Gilles en freinant brutalement.

— Pas de quoi avoir peur, rassura Valentin, laissez-moi leur parler.

— J'aime autant.

— Bonjour ou plutôt bonsoir mon adjudant-chef, vous travaillez tard.

— C'est toi Valentin, que t'est-il arrivé ? Tes grands-parents sont morts d'inquiétude. Est-ce que les prénommés Hugo et Anton sont pour quelque chose dans ta disparition ?

— Pour mes grands-parents, je les ai déjà rassurés. Pour Hugo et Anton, la réponse est oui.

— Bien, nous allons les intercepter.

— Mon adjudant-chef, écoutez et comprenez-moi s'il vous plaît : un, il n'y a plus de danger pour nous ; deux, Hugo et Anton ne vont pas tarder à arriver et je ne voudrais pas qu'ils nous voient avec vous ; trois, il est possible qu'ils passent par la route qui descend du col par l'autre versant, si vous voulez les coincer, il faut établir un second barrage ; quatre j'irai tout vous expliquer demain vers dix-sept heures. Cela vous convient-il ?

— Étant donné les services rendus précédemment, je vais te faire confiance Valentin. Je fais tout de suite établir un second barrage. Allez-y. Je fermerai les yeux sur le fait que vous soyez deux sur la même bicyclette, c'est interdit, mais étant donné la situation d'urgence... Demain sans faute, Valentin !

— Halte, gendarmerie nationale. Arrêtez les moteurs et présentez les papiers de vos véhicules.

Hugo paniqué tenta de faire un rapide demi-tour mais sa roue avant passa dans l'herbe grasse du bas-côté et le scooter qui présentait trop d'angle pour sa faible vitesse dérapa des deux roues et se coucha sur le goudron de la route.

— Calmez-moi tout de suite cet énerguemène, brigadier Guimard.

— Je lui passe les menottes, mon adjudant-chef ?

— Seulement s'il esquisse le moindre mouvement de fuite.

— On n'a rien fait monsieur, déclara Anton, pourquoi vous nous arrêtez ?

— D'où venez-vous ?

— On a été faire une balade en scooter jusqu'au col, maintenant il faut qu'on rentre parce qu'on a des cours à préparer.

— Est-ce que vous connaissez un certain Valentin Valmont.

— Jamais entendu parler, répondit Hugo tandis qu'Anton faisait non avec la tête.

— Antony, c'est toi ?

— Oui mais on m'appelle toujours Anton.

— Et toi c'est Hugo, c'est ça ? questionna Lemoine en épluchant les cartes grises.

— Oui monsieur.

— C'est quoi cette odeur, brigadier ?

— Je dirais que ça sent le poivre, mon adjudant-chef, c'est lui qui sent ça, fit le brigadier en désignant Hugo.

— D'accord. Bon, tous les deux-là, nous avons reçu une information disant que vous vouliez vous venger d'un certain Valentin Valmont, or celui-ci a disparu depuis hier et ne donne plus signe de vie.

— Nous, on n'y est pour rien ! dit Hugo avec véhémence.

— Vous savez que vous parlez à un représentant de la force publique et que mentir aux autorités dans une affaire de disparition est passible d'une forte amende voire d'une peine de prison si le responsable des faits est un adulte ou de placement en centre éducatif fermé si c'est un mineur. En cas de sévices graves infligés à autrui dans le cadre d'un enlèvement, c'est la prison, même pour un mineur.

— Mais on lui a pas fait m... Anton se tut soudain, conscient d'avoir été piégé et fusillé du regard par Hugo.

— Garez vos engins ici, bloquez les antivols. Brigadier, faites-les monter dans la Dacia, nous les embarquons.

— C'est pas juste, on n'a rien fait, vous n'avez pas le droit, on est mineur !

— C'est pour ça que nous allons convoquer vos parents. Allez, en route !

CHAPITRE 25

LA JUSTICE DE VALENTIN

— Bonjour mon adjudant-chef, dit Valentin en pénétrant dans le bureau de Lemoine.

— Dix-sept heures ! Toujours bien à l'heure Valentin.

— Quand je ne suis pas retenu contre ma volonté... Je me suis permis d'amener Gilles Arroux que vous connaissez et Quentin Ouvrard qui est aussi un de mes bons copains. Ce sont eux qui connaissent les détails de ma libération

— Vous allez tout me raconter dans le détail, c'est une affaire très grave et les prénommés Hugo et Anton risquent la mise en centre éducatif fermé.

— OK, je vous explique ce qui s'est passé pour moi et comment tout a commencé, ensuite mes amis vous diront comment ils ont réussi à me localiser et à me délivrer. Mon adjudant-chef, quand vous saurez tout, j'aimerais vous dire ce à quoi j'ai pensé cette nuit.

— D'accord Valentin, je vous écoute maintenant.

— Donc, si je vous ai bien suivis, pour Antony, c'est son premier acte délictueux mais Hugo en est à sa deuxième tentative de séquestration sans parler de ses brutalités sur la personne de Camille Fontaine. Tu aurais dû m'en parler plus tôt Valentin, je lui aurais fait la leçon et ça l'aurait peut-être calmé. Maintenant, le problème est le suivant : est-ce que tes représentants légaux, à savoir en l'occurrence tes grands-parents, veulent porter plainte, auquel cas je vais devoir prévenir le procureur de la République.

— J'ai beaucoup discuté avec mes grands-parents hier soir. Ils sont tellement heureux que tout finisse bien pour moi qu'ils sont prêts à pardonner.

— Mais vous comprenez bien qu'on ne peut pas laisser de tels agissements impunis. La gendarmerie représente l'autorité en France. Elle a pour mission de faire respecter les lois de la République mais elle n'a pas le pouvoir de justice, elle ne peut pas décider des sanctions que ces jeunes voyous méritent. Anton et Hugo sont en garde à vue jusqu'à ce soir sept heures et leurs parents vont revenir dans une demi-heure pour la notification de la suite que je dois donner à cette affaire. Soit je les relâche, soit je transmets le dossier au procureur.

— Monsieur Lemoine, si votre fils avait commis une infraction semblable, que souhaiteriez-vous comme punition ? Aimeriez-vous qu'il aille en centre éducatif voire en prison ?

— Je vois que tu t'adresses à l'homme et non plus au gendarme. Si c'était le cas, si mon fils avait commis de tels actes, bien que ce soit interdit, surtout étant donné mon métier, il recevrait d'abord une rouste mémorable. Maintenant, personne ne souhaite que son fils soit placé en détention.

— Mon adjudant-chef, voici ce à quoi j'ai réfléchi cette nuit : vous leur donnez le choix, soit vous suivez la procédure que vous nous avez expliquée, soit, officieusement cette fois, vous leur dites que je, enfin mes grands-parents, ne portent pas plainte à condition qu'ils passent leur été à rendre service au village, nettoyage du torrent, de la plage, ramassage des papiers, repeindre les murs tagués, aide aux personnes âgées, désherbage des parterres, des travaux d'intérêt général quoi, mais officieux, comme s'ils étaient volontaires.

— Tu es trop généreux Valentin. Je m'entretiendrai avec leurs parents de ta proposition. Évidemment, ils vont l'accepter.

— Autre chose, ils ont toujours en leur possession divers objets qui m'appartiennent. Ce serait Hugo qui les détient dans une cave de son immeuble en ville. En fait là où il m'a enfermé une première fois avec Camille Fontaine. Il y a mon sac d'école, mon smartphone et d'autres petites choses. Il faut que je vous dise aussi que j'ai conservé les clés de la grange où j'étais prisonnier pour monnayer la restitution de ce qui m'appartient, si vous chargez de la récupération, je vous les donne.

— Délit de vol en plus, ces jeunes sont complètement déboussolés, plus aucun repère moral ! Enfin, tu récupéreras tout Valentin, tu peux compter sur moi, et je te garantis que jamais plus ils ne s'attaqueront à toi.

— Ni à mes amis, mon adjudant-chef.

— Ni à tes amis. Vous pouvez partir tous les trois. Je te ferai rendre tes affaires dès demain.

CHAPITRE 26

LE SDF

L'homme était assis sur un bout de couverture crasseuse, adossé au mur du restaurant du centre village. Une barbe clairsemée hirsute déparait un peu plus un visage ridé, hâlé, marbré de taches grises. À sa gauche un sac à dos sans couleur définie abritait ses maigres affaires tandis qu'à sa droite, lové sur la couverture, un chien sans race, gris et noir, museau posé sur ses pattes avant, sans bouger la tête levait des yeux tristes au passage des clients du restaurant. Devant lui, une assiette en plastique dans laquelle brillaient quelques pièces jaunes voisinait avec un écriteau de carton d'emballage sur lequel on pouvait lire « *nous avons faim* ».

Ému par la détresse silencieuse de l'homme et les yeux suppliants de son chien, Valentin sortit un euro de son porte-monnaie et, en se baissant, le déposa dans l'assiette. L'homme fit un léger sourire de ses dents noircies et accompagna son remerciement d'un léger signe de tête.

Valentin se dirigeait vers la Maison de la presse quand une altercation le fit se retourner.

— ...pas question, tu ne restes pas là, tu indisposes mes clients. Prends ton barda crasseux et fiche ton camp ailleurs avec ton chien.

— Vous n'avez pas quelques restes à me donner ?

— Pour que tu en prennes l'habitude, pas question. Allez dégage !

— Alors un os pour mon chien ? Il n'a pas mangé de viande depuis une semaine...

— Je te dis de dégager, je tiens un commerce respectable moi, pas une cour des miracles.

— Une petite pièce comme celle que m'a donnée ce jeune homme là-bas et je m'en vais.

— Quand on veut de l'argent, on travaille. Allez, ouste !

L'homme vaincu baissa la tête, toucha le dos de son chien qui leva les yeux vers lui. « Viens Doucet, on est les malvenus ici ». Il roula la couverture qu'il fixa sur le haut de son sac, empocha ses quelques pièces et se dirigea en boitant vers un banc de la place de la mairie.

« Tant pis pour ma BD » se dit Valentin. Il courut vers le supermarché où il acheta un pack de viande prédécoupée, commanda un sandwich au rayon traiteur, compléta par une canette de bière et une bouteille d'eau de source.

— Pas de vente d'alcool aux mineurs, dit la caissière.

— Mais ce n'est pas pour moi...

— Désolé jeune homme.

Quand, muni de ses autres achats, il revint place de la mairie, l'homme n'était plus là. Valentin regarda autour de lui, personne ! Il avisa une vieille femme assise sur un autre banc :

— S'il vous plaît madame, auriez-vous vu l'homme qui était là il y a dix minutes environ ?

— Le clochard ? Il s'est fait éjecter par la police municipale, il est parti par là, répondit-elle en désignant une direction d'un geste du bras.

— Merci bien.

— Méfie-toi, il n'y a rien à gagner dans la fréquentation de ces gens-là.

Valentin se dirigea vers les pelouses et l'espace de jeux pour les enfants du village. Effectivement, l'homme était là. Il avait étalé sa couverture sur l'herbe à l'endroit le plus éloigné des jeux et, assis près de son chien, perdu dans ses rêves de maigre chère, attendait que le temps passe.

— Monsieur ? ... Monsieur ?

L'homme ouvrit ses yeux chassieux et, sans répondre, les fixa vers l'importun. Au bout de quelques secondes, il sembla reconnaître Valentin. Un sourire triste mit un peu de vie sur son visage fatigué mais il ne répondit pas.

— Vous avez une assiette pour votre chien ?

— ...ourquoi ? demanda l'homme avec sa voix cassée.

— Je lui ai acheté un peu de viande.

L'homme eut un air étonné puis incrédule.

— Ce n'est pas bien de donner de fausses joies.

— Tenez, dit Valentin en sortant le paquet de viande conditionnée dans une barquette sous cellophane.

Les narines du chien frémirent, il se leva et regarda fixement son maître.

— C'est pour lui, tu es sûr ?

— Parfaitement et pour vous j'ai pris un sandwich pâté salade cornichons, plus une bouteille d'eau pour vous deux.

— Pourquoi tu fais ça, tu as pitié ?

— Du chien oui... Vous, je crois simplement que vous n'avez pas eu de chance, je vois bien que vous êtes malheureux. Peut-être un jour serais-je

dans la difficulté moi aussi, alors.... On ne fait pas exprès d'être malheureux.

— Tu es le premier à me parler comme ça depuis bien longtemps, comment t'appelles-tu ? Tu as quel âge ?

— Mon prénom c'est Valentin et j'ai un peu plus de treize ans. J'ai voulu vous acheter une bière mais la caissière n'a pas accepté car je suis mineur.

— C'est très gentil de ta part mais je ne bois pas d'alcool. Je suis tombé assez bas comme ça sans y ajouter l'alcoolisme, ajouta l'homme à mi-voix.

— Monsieur, je suis indiscret si je vous demande pourquoi vous êtes... vous êtes devenu...

— Un clochard, un SDF, une épave, une ruine ?

— Je ne sais pas quel mot employer, ils me semblent tellement brutaux. J'ai entendu une fois à la radio l'expression « naufragé de la vie », c'est moins rabaissant.

— C'est bien cela : un naufrage, tu t'enfonces de plus en plus, tu coules et tu te noies... Pourtant vois-tu j'avais un métier, une femme, un fils.

— Qu'est ce qui s'est passé ?

— Assieds-toi ici en face de moi, si tu n'as pas honte ni peur de moi. Je vais te raconter.

— Je n'ai ni l'une ni l'autre. Je peux caresser votre chien ?

— Si tu n'as pas peur des puces.

— Je prendrai une douche en rentrant chez moi.

— Ah, une bonne douche chaude...

Je n'ai pas toujours été comme ça, tu sais, j'avais un métier, j'ai été licencié quand mon entreprise a délocalisé sa production dans un pays de l'est où la main d'œuvre est meilleur marché. Avec la crise, plus personne ici n'embauchait, impossible de retrouver du travail. Pourtant je me suis démené, pendant plus d'un an j'ai cherché, écrit, démarché, mais en vain. Mes indemnités de chômage ont pris fin. J'avais une femme, elle a demandé et obtenu le divorce. J'ai un fils de ton âge à peu près, c'est mon ex-femme qui en a obtenu la garde. Quand elle a déménagé, je me suis retrouvé à la rue, mes amis se sont détournés de moi, je suis resté seul avec mon chien. Je ne lui assure pas une belle vie mais lui au moins me reste fidèle. Quand tu es à la rue, que tu ne gagnes plus ta vie en travaillant, que tu as faim, il ne te reste que deux solutions : voler ou mendier, susciter l'opprobre ou la pitié. Je n'ai jamais pu me résoudre à être malhonnête, alors je mendie. La

honte finit par passer en même temps que la fierté et l'estime de soi. Quand tu es comme moi, tout devient trop : trop froid en hiver, trop chaud en été, trop humide quand il pleut, trop dur quand tu es malade. Tu es trop sale, trop méprisé, trop chassé, trop insulté, trop déprimé pour remonter, alors tu subis ta vie avec de temps en temps, quand même, un rayon de soleil : un jeune et beau garçon qui te donne une pièce, à manger pour ton chien et pour toi et surtout un peu d'écoute. Je crois que ta vie sera belle Valentin car tu es généreux, c'est une qualité rare dans ce monde égoïste.

— On ne peut pas vraiment avoir une belle vie quand il y a du malheur et de l'injustice autour de soi. Vous n'avez pas retravaillé depuis votre licenciement ?

— J'ai fait des tas de petits boulots, au noir la plupart du temps, jusqu'au jour où sur un chantier, je suis tombé d'un échafaudage. Mon genou droit n'a pas résisté, il s'est plié à l'envers. Comme je n'étais pas déclaré, le chef de chantier n'a jamais voulu reconnaître un accident du travail. Ma jambe s'est réparée tant bien que mal mais depuis je boite un peu.

— Oui, j'ai vu, c'est bien triste tout ça. Où habitez-vous ?

— Partout et nulle part. Je ne sais même pas comment j'ai atterri ici. En cheminant au hasard. Dans l'ancien temps, les gens comme moi, on les appelait des chemineaux.

— La vie s'est montré dure pour vous.

— Le plus dur dans tout ça, pour moi en tout cas, c'est le manque d'hygiène. Ne pas prendre de douche, ne pas se laver les cheveux, ne pas se raser, ne pas se laver les dents. Tu prends des poux, des maladies de peau, tes dents se gâtent... Mais je t'attriste avec tout cela, toi le seul qui m'ait manifesté de l'intérêt et ton bon cœur.

— Vous n'avez pas revu votre fils ?

— Je préfère qu'il ne me voie pas dans l'état où je suis. Je lui écris quelquefois, quand je peux.

— Vous n'avez pas beaucoup de plaisir dans votre vie...

— Je profite avec nostalgie de ce qui est encore gratuit, le chant du merle, le vol des hirondelles, des nuages blancs dans le ciel bleu, l'amour de mon chien. Tu as vu comme il te regarde ? Il sait que tu lui as donné du bon manger et il te remercie à sa manière.

— C'est une brave bête, il a quel âge ?

— Onze ans. Nous l'avions adopté pour donner un compagnon de jeu à notre fils.

— Vous comptez rester un peu dans la région, dans le village ?

— Je ne sais pas, je vis au jour le jour et tous les lieux se valent.

— Mais vous serez là demain ?

— Je ne partirai pas sans te dire au revoir, si c'est ça que tu veux dire.

— A demain monsieur, monsieur ?

— Mon prénom c'est René.

— René, je peux vous demander quelque chose ?

— La seule demande qu'on me fait généralement, c'est de ficher mon camp ailleurs. Qu'est-ce que tu souhaites ? J'ai bien peu de pouvoir tu sais Valentin.

— Je désire que demain à treize heures, vous alliez, comme aujourd'hui, vous poser contre le mur du restaurant avec Doucet. Demain, c'est dimanche, il y aura du monde, beaucoup de clients.

— Le patron me chassera comme aujourd'hui.

— C'est exactement ce que je veux, monsieur René, sans vouloir vous humilier davantage.

— Tu es un drôle de garçon, mais tu as été tellement gentil avec nous deux que je vais faire ce que tu demandes.

— Vous savez où dormir ce soir ?

— J'ai un petit coin de paille dans une grange près d'ici.

— Yanco, est-ce que tu as loué le petit studio derrière le garage ?

— Il est loué à partir du premier juillet.

— Est-ce qu'il est opérationnel dès maintenant ?

— Il peut l'être. Tu as encore une idée derrière la tête, toi, je me trompe ?

— Le ballon d'eau chaude est en fonction ?

— Il suffit d'enclencher le circuit électrique qui l'alimente, deux heures après il y a de l'eau chaude. Alors, ton idée ?

— Cela ne va peut-être pas vous plaire. J'ai fait la connaissance d'un homme malheureux, un SDF avec son chien et j'ai du mal à supporter que personne n'essaie de lui venir en aide. Tout à l'heure il s'est fait chasser de devant le restaurant du centre et même d'un banc place de la mairie. J'ai discuté un certain temps avec lui, je crois qu'au fond c'est un brave homme.

Est-ce que vous lui prêteriez le studio quelques jours, le temps de résoudre quelques problèmes ?

— Il a un chien, je ne voudrais pas que ses aboiements nous gênent ainsi que nos voisins.

— Pendant tout le temps que j'ai discuté avec cet homme, je ne l'ai pas entendu du tout.

— Héberger un SDF peut poser des problèmes : hygiène, alcoolisme...

— Il ne boit que de l'eau et après une bonne douche et des habits propres, il n'y a plus de problème d'hygiène. J'ajoute qu'il s'exprime fort convenablement.

— Des habits propres, hein ? questionna malicieusement le grand-père.

— Oui, ceux que tu projettes de donner au secours populaire. Cela évite un intermédiaire.

— Donc tu veux que je prête le studio, pour combien de temps ?

— Le temps que je vérifie si mes autres idées à son propos sont applicables. Quelques jours, deux semaines au maximum.

— Quelles sont tes idées ?

— Elles ne sont pas encore tout à fait au point, mais je t'en ferai part. Alors, es-tu d'accord ?

— Il faut d'abord que j'en parle à Za.

— Tu m'as toujours dit, et Za aussi, qu'il faut aider son prochain. J'ai eu beaucoup de satisfaction à aider le père de Margot, maintenant je veux aider un homme qui a tout perdu, son travail, sa femme, sa dignité et même la présence de son fils de mon âge. Je t'en prie Yanco, sois persuasif avec Za. L'homme s'appelle René et son chien Doucet.

— Je suppose qu'il n'a aucune ressource financière, donc tu veux aussi que nous lui fournissions à manger ?

— Je lui ai acheté un sandwich et de la viande pour son chien aujourd'hui, mais pour la suite, j'ai une autre idée.

— Tu avais assez d'argent ?

— J'avais celui pour acheter ma revue.

— Donc pas de BD cette semaine ?

— Non, et je ne regrette pas du tout.

— Je pense réussir à convaincre ta grand-mère, elle adore être fière de toi.

Masqué par un arbre de la place, Valentin ajusta le zoom de l'application photo-vidéo de son smartphone. René le SDF venait de s'asseoir sur sa couverture et de poser son carton et son assiette au sol devant Doucet son chien. Les nombreux clients lui jetaient un regard avant de tirer la porte d'entrée. Au bout de quelques minutes, le patron sortit furieux :

- Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas te voir ici, toi et ton chien pouilleux !
- Vous n'avez pas un petit quelque chose à manger ou une petite pièce pour acheter un bout de pain ? C'est dur d'avoir faim vous savez.
- C'est dur aussi de travailler mais ça visiblement tu l'ignores.
- Rien que quelques déchets pour mon chien, s'il vous plaît et je m'en vais.
- Rien du tout, dégage tout de suite
- C'est une place publique, j'ai le droit de rester.
- Tu n'as aucun droit sinon de déguerpis, et tout de suite avant que j'utilise la force.
- C'est bon, c'est bon, je m'en vais.

Valentin attendit la fin du service pour entrer à son tour dans le restaurant.

- Il est seize heures, on ne sert plus, jeune homme, dit un garçon en chemise blanche et pantalon noir.
- Je veux simplement parler au patron.
- Le patron est occupé, il n'a pas de temps à te consacrer.
- Qu'est-ce que vous en savez ? Vous ne lui avez même pas demandé !
- Bon, tu me gênes dans mon rangement. Va jouer dehors.
- JE VEUX VOIR LE PATRON ! hurla Valentin.
- Qu'est-ce qui se passe encore ici ?
- Ah, bonjour monsieur.
- C'est toi qui cries comme ça ?
- Je parle normalement maintenant, vous entendez bien ?
- Qu'est-ce que tu veux ? Un coca, une limonade ?
- Je veux vous montrer quelque chose, dit Valentin en sortant son smartphone et en lançant la vidéo de l'altercation avec le SDF, regardez.
- Pourquoi tu as filmé ça ? Tu vas me faire le plaisir de l'effacer tout de suite !

— Cela va dépendre de vous monsieur. Est-ce que vous connaissez « Dismoioù, LaFourchette ou TripAdvisor » ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je suis sûr que vous connaissez. Votre restaurant est très bien classé dans ces applications qui conseillent les clients. J'ai vérifié, vous êtes en troisième position des restaurants dans TripAdvisor, c'est vraiment une bonne cote.

— Où veux-tu en venir ?

— Ce serait dommage pour votre commerce que cette cote baisse sensiblement.

— Pourquoi baisserait-elle ?

— Parce que vous avez eu un comportement inhumain avec ce malheureux qui cherchait simplement de quoi survivre.

— Et pour ça tu vas mettre un avis négatif sur mon restaurant ? Ha ha ha ha ! Tu crois qu'une seule appréciation négative aura une influence quelconque parmi cent trente-cinq avis positifs ? Ha ha ha ha !

— Vous voyez que vous connaissez Trip Advisor !

— Tu m'as assez amusé, va jouer avec tes copains maintenant, ha ha ha ha !

— Est-ce que vous connaissez l'échiquier de Sissa ? C'est une histoire que j'ai apprise à l'école.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec tes histoires...

— Cela va fortement vous intéresser, vous allez voir : un roi des Indes avait promis une récompense à qui lui proposerait un jeu pour le distraire, le philosophe Sissa lui proposa le jeu d'échec. Le roi ravi lui demanda quelle récompense il voulait. Sissa répondit, je veux un grain de riz sur la première case du jeu, deux sur la deuxième, quatre sur la troisième, huit sur la quatrième et ainsi de suite en doublant le nombre jusqu'à la dernière case. Le roi rit devant cette demande dérisoire. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je pense que tu me fais perdre mon temps.

— Savez-vous combien de grains de riz ce roi incrédule devrait fournir en tout ? Plus de 18 milliards de milliards de grains soit 720 000 millions de tonnes ! Il faudrait donc plus de 1 000 ans de production mondiale de riz pour atteindre cette faramineuse quantité !

— Où veux-tu en venir avec ton conte de fée ?

— Ce n'est pas un conte de fées mais une réalité mathématique. Imaginez que je mette un avis négatif à propos de votre établissement sur TripAdvisor

et qu'ensuite je demande à deux copains de faire de même, qui demandent chacun à deux autres copains, ce qui fait quatre qui demandent à deux copains, ce qui fait huit, qui demandent à deux copains... Je continue ?

— Tu ferais ça petit con ? menaça le commerçant.

— Sans hésiter. Il paraît qu'on est tous le con de quelqu'un, monsieur, rappelez-vous le roi et le philosophe. Comptez aussi la vidéo qui va se retrouver sur Youtube avec toute la publicité voulue. Vous avez remarqué qu'on voit très bien le nom de votre établissement sur mon film ?

— Qu'est-ce que tu veux à la fin ?

— La saison touristique va commencer, vous allez avoir besoin de main d'œuvre supplémentaire, de travailleurs saisonniers, je ne me trompe pas ? Demain à cette même heure un homme va se présenter. Quand il arrivera, il vous dira simplement : « mon prénom, c'est René ». Vous serez très poli avec lui. Il n'aura pas de références mais vous allez quand même l'engager avec un contrat officiel, lui fournir un petit logement et le payer correctement. Vous n'avez rien à perdre et tout à gagner à accepter mon marché. A la fin de la saison et seulement à ce moment-là, je renoncerai à mon projet vous concernant si tout a bien marché.

— C'est qui cet homme ?

— Vous le saurez demain. Il se présentera de la part de Valentin. Au revoir monsieur.

— Bonjour René, dit Valentin en tendant la main à l'homme assis à l'écart sur sa couverture dans le petit square des jeux pour enfants, salut Doucet, ajouta-t-il en faisant une grattouille sur la tête du chien qui remua la queue de contentement.

— Ah, bonjour Valentin, tu vas bien ?

— Je vais bien. Dites-moi René, que penseriez-vous d'une bonne douche chaude dans un petit logement confortable ?

— Tu veux me faire rêver ?

— Ma proposition est tout à fait sérieuse. Mes grands-parents ont un petit studio au rez-de-chaussée de leur villa. Ils vous le prêtent pour quelques jours.

— Tu te moques de moi, personne ne ferait cela pour un loqueteux comme moi.

— Mes grands-parents si. Vous acceptez ? Dites oui, cela me fera plaisir.

— Tu es sûr que je ne vais pas gêner ?

— Venez René, laissez-vous faire un petit peu, vous allez vous réconcilier avec vous-même.

— Et mon chien ? Je ne peux rien accepter si mon chien ne m'accompagne pas.

— Doucet peut venir, il aura aussi une pelouse pour jouer.

— Je suis gêné Valentin, je ne sais pas quoi dire, murmura l'homme dont les yeux s'embruèrent.

— Alors, dites oui. Allez, venez, c'est à six cents mètres d'ici.

— Voici le studio. C'est petit mais confortable. Voici le coin cuisine, la petite salle d'eau avec une douche et un petit lavabo, le coin sommeil avec deux couchettes superposées et une petite table avec deux chaises. Je vais vous chercher des habits propres, combien chaussez-vous ?

— Du quarante-trois, pourquoi ?

— Impeccable. Je vous laisse à votre toilette, vous trouverez dans la petite armoire blanche du savon, un gant, une serviette, un rasoir et un peigne. Je reviens dans un quart d'heure vous apporter du dentifrice et une brosse à dents.

Valentin frappa deux coups à la porte extérieure du studio.

— Oui ? fit la voix de René.

— C'est Valentin, je peux entrer ?

— Fais comme chez toi Valentin.

L'homme était torse nu, la blancheur de sa maigre poitrine contrastait avec le hâle de son visage et de son cou. Une serviette de toilette enveloppait ses reins. Un peu gêné, Valentin répondit :

— Non, c'est chez vous maintenant, personne ne peut entrer sans votre autorisation. Pour vos dents, dit l'adolescent en tendant ses achats. Je vous ai en outre apporté quelques sous-vêtements, deux tee-shirts, un pantalon, un gilet et des baskets taille quarante-trois. Vous êtes un peu plus mince que mon grand-père, ces habits ne lui vont plus mais ils devraient vous convenir.

— Tout ceci est très beau, trop beau pour moi. Je ne peux pas accepter Valentin.

— Mais si ! Tout est donné de bon cœur vous savez. Laissez-moi vous expliquer comment je vois la suite : demain à seize heures, vous irez au restaurant du centre village...

— Impossible Valentin et cela pour deux raisons : un, le patron va encore m'expulser et deux, on ne donne pas la pièce à un mendiant bien habillé.

— Un, le patron ne vous expulsera pas et deux, vous n'aurez plus besoin de mendier. Vous vous présenterez de la part de Valentin en disant : « je m'appelle René ». Vous allez être surpris car le patron, celui-là même qui vous a par deux fois expulsé, va vous engager pour des travaux saisonniers : nettoyage, installation et rangement de la terrasse, arrosage et entretien des bacs à fleurs, balayage de la salle de restaurant, aide à la vaisselle et au débarras, j'en oublie sûrement. Il vous fournira également un petit logement, ce sera prévu dans votre contrat. Vous allez avoir du travail jusqu'à la fin septembre René, et si vous donnez satisfaction, vous pourrez vous faire engager pour la saison d'hiver dans un restaurant d'altitude.

— Comment as-tu réussi ce miracle, Valentin ?

— Pour s'imposer, dit mon grand-père, il faut trouver et exploiter le point faible de l'autre. Ce restaurateur en a deux : la vanité et l'appât du gain. J'ai menacé de ruiner la réputation de son restaurant, ce qui l'aurait touché d'un seul coup dans ses deux points faibles. Ce ne fut pas très difficile. Allez, je vous laisse finir de vous préparer, ce soir vous mangez avec nous et il y aura une bonne pâtée pour Doucet. Demain à seize heures ce sera à vous de jouer. En attendant le repas, moi aussi je vais jouer, mais tout de suite, dehors, avec votre chien.

CHAPITRE 27

PIRATAGE

Olivier arrivé tôt devant le portail d'entrée du collège guettait l'arrivée de Valentin. Il l'agrippa dès qu'il le vit.

— Viens avec moi un peu à l'écart Val, j'ai quelque chose d'embêtant à te dire.

— Bonjour quand même !

— Oui, salut. C'est à propos de Margot.

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— Heu oui, enfin non, mais il pourrait lui arriver quelque chose.

— Explique-moi tout cela calmement.

— Tu te rappelles comment tu l'as connue ?

— Oui, sur ton conseil.

— Ne retourne pas le couteau dans la plaie, j'ai encore honte de moi.

— Ne te tracasse pas, Margot sait que c'est grâce à toi que nous avons pu les aider, elle et son père. Que veux-tu me dire ?

— Tu te rappelles comment j'ai su le petit commerce de Margot.

— Tu m'avais dit que tu avais entendu deux types de cinquième B qui en parlaient.

— En fait c'est un mec de cinquième B qui m'avait filé le tuyau directement.

— Ce n'est pas bien de mentir aux copains, se moqua Valentin.

— Ce type se nomme Adrien Dubreuil, c'est un voisin. Il m'en a reparlé hier et il m'a montré une photo sur son smartphone.

— Margot ?

— Oui. Il l'avait prise en photo en douce telle que tu as pu la voir toi-même.

— Aïe ! Effectivement, c'est très embêtant. Il ne faudrait pas qu'il la divulgue, sinon tout ce que nous avons fait serait fichu. On reconnaît bien Margot ?

— Très bien même. Tu as une idée pour éviter ça ?

— Il faut effacer la photo de son appareil.

— Tu as raison. On pourrait s'arranger pour lui piquer temporairement son smartphone et on l'efface nous-même comme Florian a fait avec celles du téléphone de la grosse Morgane.

— C'est une première solution. Mais je suggère plutôt qu'on l'incite à le faire lui-même, par exemple en faisant courir le bruit qu'il va y avoir une inspection des téléphones portables par la gendarmerie suite à l'envoi de messages d'insultes ou mieux suite à la diffusion d'images cochonnes concernant des mineurs. N'oublie pas de demander si d'autres possèdent cette photo... spéciale.

— Tu crois que ça va marcher ?

— Sûr à cent pour cent si tu lui dis en plus que l'appareil sera confisqué et que les parents seront prévenus. Sur un smartphone, il n'est guère possible de dissimuler les photos.

— Tu as raison. Je le vois ce soir, je vais tout lui dire.

— Alors, tu l'as convaincu ? s'enquit Valentin le lendemain matin.

— Oui pour la photo qui est sur son téléphone mais il y tient tellement qu'il l'a d'abord transférée sur son ordinateur, planquée dans un dossier de devoirs de français. Maintenant il m'a dit ne l'avoir envoyée à personne.

— Il possède donc un ordinateur personnel ?

— Oui encore, ses parents lui ont filé un vieux Vaio qui tourne avec Vista, un peu démodé quoi.

— Là, cela va devenir plus difficile de le convaincre de supprimer la photo ou de lui emprunter son PC pour faire le travail nous-même.

— Sans compter qu'il peut l'envoyer par e-mail à qui il veut, à tout moment. Il faut absolument qu'on trouve une solution Val.

— Je vais réfléchir. Je te dirai à midi si j'ai trouvé quelque chose.

— Pourquoi pas à la récré ?

— A la récré, il y aura tous les copains et peut-être aussi Margot ! Pas question d'évoquer cela devant elle.

— Alors Val, tu as pensé à quelque chose, tu as trouvé une solution ?

— Peut-être, c'est un truc que j'ai vu faire en Australie par une connaissance mais que je n'ai jamais fait personnellement, je ne suis pas sûr du tout de réussir. Est-ce que tu possèdes un ordinateur avec Windows ?

— Je peux me servir de celui de mes parents.

— Pour que mon plan ait une chance de fonctionner, il faut que tu t'arranges pour que ton pote Adrien t'envoie un mail, tu as une adresse personnelle ?

— Oui, tu la veux ?

— Non, pas la peine, c'est à lui qu'il faut la donner. Tu m'as dit que c'est ton voisin : à quatre heures, rentre avec lui. En route, je te suggère d'orienter la discussion sur les PC, les noms d'utilisateurs, les mots de passe, bref, dans la conversation, essaie de l'amener à se vanter et à t'en parler quitte à lui donner les tiens, véridiques ou pas.

— C'est quoi ton idée ?

— Tenter d'hacker son ordinateur. Il faudra aller chez toi et trouver un créneau horaire où tes parents sont absents.

— Tu sais pirater un ordinateur à distance ?

— Pas vraiment mais je sais qu'il est possible de trouver des logiciels spécialisés sur internet et des tutoriels pour apprentis pirates. Quand pouvons-nous aller chez toi et " travailler " sur ton PC ? Tu sais que le temps presse !

— Mon père ne rentre pas avant six heures et demie et ma mère n'y connaît rien en informatique, je pourrais lui faire gober ce que je voudrais. On peut tenter le coup dès ce soir.

— OK, je serai chez toi à quatre heures et demie. Pense à lui demander de t'envoyer quelque chose par mail ; au besoin, écris-lui pour obtenir une réponse.

— Pourquoi ça ?

— Pour obtenir l'adresse internet de son PC, son IP quoi. Sans cela, impossible de prendre le contrôle de sa machine. Il y a ces renseignements dans l'en-tête de chaque e-mail.

— Jamais vu !

— Bien sûr, parce que tu n'as jamais déroulé les en-têtes complets.

— D'accord, je vais faire tout ce que je peux. Donc je résume, il faut que j'obtienne son mot de passe d'ordinateur et qu'il m'envoie un mail ?

— Si tu as cela, la prise de contrôle de son PC sera beaucoup plus simple. A tout à l'heure chez toi Olive.

— Bonjour madame Chanat, Olivier est rentré ? Nous devons faire des recherches sur internet pour l'école.

— Il est dans sa chambre au premier étage. Vous avez encore des devoirs à quelques jours des vacances ?

— Oui, mais c'est beaucoup plus décontracté maintenant que le conseil de classe a eu lieu.

— Vas-y Valentin, vous en avez pour longtemps ?

— Une heure je pense, pas plus.

— Alors Olive, tu as vu ton pote ?

— Oui, on a bien discuté, heu, il n'a pas mis de mot de passe sur son PC, il trouve que ça fait perdre du temps.

— Pas faux. Tu lui as écrit ?

— Oui, j'attends la réponse.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je lui envoyé une blague et je lui demande ce qu'il en pense.

— En attendant sa réponse, fais-la moi partager.

— Tiens, voilà mon mail :

« Slt Adri, G trouV ça sur 1 site, qu'S t'en dit ? »

Voilà pourquoi je pense que les cours ne servent à rien :

MATHS : il y a la calculette.

MUSIQUE : il y a la radio.

HISTOIRE : ne sert à rien, ils sont tous morts.

ANGLAIS : utilise Reverso ou Google traduction.

GÉOGRAPHIE : il y a les GPS.

GYM : t'as qu'à jouer à la Wii.

— Ah, ça y est, voilà sa réponse :

« Slt, j'en tiendrai compte l'an prochain !!! A+ » et il ajoute un smiley rigolard. Est-ce que ça te suffit ?

— Oui je pense. Laisse-moi ta place. Je vais dans Affichage, En-tête et je coche Complets. Maintenant je déroule l'en-tête, regarde cette ligne : *Received from* et là, entre crochets, tu as son adresse IP, je la sélectionne, clic droit et Copier. Maintenant j'ouvre ta CMD.

— C'est quoi encore ce truc ?

— Il s'agit de l'invite de commande dans le DOS, regarde, une fenêtre noire s'ouvre. Je tape *nbtstat -A* et je colle l'IP. L'ordinateur fait sa recherche et hop j'obtiens la réponse que je veux à savoir le nom de l'ordinateur de ton pote. Pas très original ton Adrien, il l'a appelé Adri son PC.

— Ce n'est pas vraiment mon pote, juste un voisin avec qui je fais de temps en temps le trajet jusqu'au bahut. Pourquoi tu as besoin de ce nom ?

— S'ils ont plusieurs ordinateurs dépendant de leur box, il faut que j'aille sur le bon. Avec son IP pour arriver à sa box et le nom de son ordinateur, je

n'ai plus qu'un petit logiciel à télécharger et je vais pouvoir pénétrer dans sa machine. Tu m'as bien dit qu'il a mis la photo dans son dossier Français ?

— C'est ce qu'il m'a dit en tout cas. Je ne lui ai pas reposé la question pour éviter de lui mettre la puce à l'oreille si tu réussis.

— Je serai peut-être obligé de le supprimer entièrement son dossier.

— C'est pour Margot, pas d'hésitation, on supprime.

— Il va se demander comment cela a pu se faire.

— Il pensera avoir fait une fausse manœuvre.

— Chouette, il n'a pas installé de pare-feu, ça va être plus facile que je pensais.

— Tu crois qu'il pourra se douter que ça vient de l'ordinateur de mes parents ?

— Attends, quelques manœuvres encore, voilà, j'ai l'arborescence de ses dossiers, je tape *del c:\Windows\français.doc* et hop son classeur Français a disparu ; je vide sa corbeille maintenant, voilà, c'est fait. Pour te répondre, à moins d'être un génie de l'informatique ou qu'il puisse pénétrer à son tour ton PC, je ne crois pas. Par mesure de sécurité, je vais dézinguer le logiciel d'hacking que je viens d'installer, comme ça, plus de trace, tu peux jouer les innocents et le plaindre ouvertement.

— Pour Margot et pour moi, merci Val.

— J'ai l'impression que tu l'aimes particulièrement bien, je me trompe ?

— Je trouve qu'elle devient de plus en plus jolie et... oui, je l'aime... bien.

CHAPITRE 28

ALERTE

— Valentin, cela te dit de venir avec nous ce matin à l'hypermarché dans la zone commerciale de la ville ?

— Ah oui, je veux bien, j'ai un achat à faire. Vous partez quand ?

— Tout de suite. Que dois-tu acheter ?

— J'ai cassé une coque d'écouteur de mon iPhone, bêtement en fermant l'abattant de mon secrétaire. Je n'ai plus qu'une oreille ! Il faut que je change l'ensemble malheureusement.

— Tu as assez d'argent pour te le procurer ?

— Oui, j'ai regardé le prix sur internet, ça devrait aller.

— Tu penses trouver le même ?

— J'irai dans la galerie marchande, à la boutique téléphonique.

— Bonjour monsieur, je désire un kit mains libres pour mon smartphone.

— Suivez-moi jeune homme, je vous montre le rayon.

— Est-ce qu'ils sont tous compatibles ?

— En principe oui, répondit le vendeur. Quelle est la marque de votre appareil ?

— J'ai un iPhone 5S.

— Je vous conseille de rester dans la marque, comme ça vous êtes certain de la compatibilité, de plus ces écouteurs sont bons dans toutes les fréquences, les fils sont plus souples et la forme des embouts est plus anatomique.

— Quel est le prix ?

— Dix-neuf euros quatre-vingt-dix.

— Oui, c'est le même prix partout.

— Si on veut vendre, il faut s'aligner sur la concurrence.

— C'est bon, je le prends.

Valentin payait à la caisse vers la sortie de la boutique quand il vit, marchant rapidement dans la galerie, une femme d'une trentaine d'années, jupe bariolée descendant jusqu'aux chevilles, gilet bleu marine, cheveux très noirs, cabas dans une main, tirant de l'autre un jeune garçon qui pleurait en répétant maman, maman, maman... Les petites jambes du petit bonhomme n'arrivaient pas à suivre. Il trébucha, perdant dans l'occasion un de ses nu-

pieds. La dame le retint par le bras, se baissa rapidement pour ramasser la sandale et repartit toujours tirant l'enfant blond qui continuait ses pleurs, sans prendre la peine de le rechausser.

Valentin se dirigeait vers l'entrée du magasin principal pour rejoindre ses grands-parents quand une annonce au haut-parleur l'intrigua : « *Votre attention s'il vous plaît, un petit garçon de quatre ans s'est égaré dans le magasin. Il est blond, habillé d'un petit ensemble bleu. Si vous le voyez, accompagnez-le jusqu'à l'accueil où ses parents l'attendent, merci.* »

Se ravisant, il fit demi-tour, courut dans la galerie jusqu'à la sortie vers laquelle il avait vu la femme se diriger et déboucha sur le grand parking inondé de lumière et de la chaleur du soleil de juin. Il avisa, à quatre rangées de voitures de lui, le haut du corps d'une dame aux cheveux noirs et vêtue d'un gilet bleu sombre. Il se dirigea rapidement vers la travée où la femme venait de biper l'ouverture des portières d'une Audi d'un blanc laiteux. Quand il fut en bout de travée, il sortit son smartphone, activa l'application Photo et déclencha une série de prises de vue. La femme ouvrit la portière arrière droite et poussa vivement à l'intérieur le bambin qui continuait ses pleurs et ses appels : *maman, maman...* Valentin continua de photographier. La femme fit rapidement le tour de son véhicule, s'engouffra derrière le volant, emballa le moteur et démarra. La voiture fit une rapide marche arrière roues braquées pour sortir du créneau. La manœuvre mal calculée, trop précipitée fit que l'aile avant gauche de la grosse Audi toucha au passage l'aile arrière droite d'une Citroën C3 grise qui stationnait à côté. Valentin s'approcha sans arrêter de prendre des photos.

— Eh, attendez, stop, arrêtez-vous, vous venez de cogner une voiture, cria-t-il.

Peine perdue, l'Audi sortit vite du parking et disparut à sa vue après avoir négocié un rond-point en faisant crier ses pneus sur le macadam.

Soucieux, Valentin revint vers l'hypermarché. Il était encore dans la galerie en train de regarder ses photos quand l'annonce se renouvela, plus précise. « *Votre attention s'il vous plaît, un petit garçon de quatre ans s'est égaré dans le magasin. Il est blond aux yeux bleus, habillé d'un petit ensemble bleu et chaussé de sandalettes en cuir à fermeture en velcro. Si vous le voyez, accompagnez-le jusqu'à l'accueil où sa maman l'attend, merci.* »

Valentin se dirigea vers l'accueil. Une dame visiblement anxieuse était là, se tordant les mains, regardant de tous côtés.

— C'est vous madame qui recherchez un enfant ?

— Oui, tu l'as vu ?

— Je ne sais pas si c'est lui, regardez cette photo.

Le cliché que Valentin afficha sur l'écran de son smartphone montrait le bambin de dos, poussé dans la voiture blanche. De la femme, on ne voyait que la jupe bariolée et le bas d'un gilet presque noir.

— C'est lui, où est-il ?

— J'ai vu une dame qui l'emmenait, elle vient de partir dans une Audi en accrochant d'ailleurs une autre voiture.

— Oh mon Dieu, mon petit garçon a été enlevé. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Il faut appeler la police.

— Madame, la première chose, c'est de se calmer et de réfléchir. C'est à vous de décider mais si vous voulez, j'appelle immédiatement un responsable dans la gendarmerie, il est adjudant-chef et il me croira immédiatement.

— Oui, vas-y, vas-y, fais-le tout de suite. Mon pauvre petit Matéo, pourvu qu'on ne lui fasse pas de mal. Il criait ?

— Un instant madame, j'appelle l'adjudant-chef. Non, il ne criait pas mais il pleurait et disait maman maman.

— Mon Dieu, comme il doit avoir peur ! À quoi ressemblait-elle cette femme ?

— Un look un peu exotique, jupe longue très colorée, cheveux très noirs assez longs, en mèches, gilet sombre en tricot. Ce qui m'a intrigué c'est que cette femme très brune avait un enfant blond... Oui, allô, oui c'est moi Valentin. Je crois que je viens d'assister à l'enlèvement d'un petit garçon. Je suis à l'accueil de l'hypermarché avec la maman. Oui, tout de suite. Madame, votre nom s'il vous plaît ?

— Madame Tardy Juliette.

— Elle s'appelle madame Juliette Tardy et l'enfant se prénomme Matéo. Ce n'est pas votre secteur d'intervention ? Le sort d'un jeune enfant est plus important qu'un secteur d'intervention mon adjudant-chef ! Cela s'est passé il y a dix minutes tout au plus. Vous arrivez dès que possible, d'accord, nous vous attendons à l'accueil du magasin.

— Madame, reprit Valentin, il faut que je prévienne mes grands-parents que je vais être retenu. Ensuite je vais ressortir pour demander au propriétaire de la voiture qui s'est fait froter l'aile de rester afin que les gendarmes puissent faire leurs constatations sur le véhicule. Échangeons nos numéros de portables pour rester en contact permanent. Donc vous êtes madame Tardy, c'est le même nom que le principal de mon collège...

— C'est mon mari ! Il faut que je le prévienne tout de suite.

— Attendez plutôt l'arrivée de l'adjudant-chef Lemoine.

— Lemoine, celui de...

— Lui-même, il dirige la brigade cantonnée au village. Il connaît votre mari puisque qu'il a déjà fait des conférences dans le collège, il saura comment agir. Courage madame, il va faire ce qu'il faut pour le retrouver rapidement votre petit Matéo.

— Tu as bien réagi en m'appelant Valentin. Parle-moi de l'automobile dans laquelle tu as vu embarquer l'enfant.

— C'est une grosse Audi de couleur blanche, sur une de mes photos je peux lire la fin de sa plaque minéralogique : « 858-EN » et à côté 69. Elle possède une boule d'attelage de caravane. Elle doit avoir un enfoncement de carrosserie à l'avant gauche car elle a touché une autre voiture en démarrant trop rapidement.

— Et le conducteur de l'Audi ?

— Une femme trente, trente-cinq ans, assez forte, une jupe descendant jusqu'aux chevilles, de couleur vive, du rouge principalement, un gilet bleu marine, des cheveux bruns assez longs qui me semblaient pas très soignés.

— Son teint, ses yeux ?

— Le visage hâlé mais je n'ai pas vu ses yeux, elle portait un cabas vert sombre avec des anses en cuir.

— Bien, avec ces renseignements, je vais placer un contrôle sur la nationale vers Lyon et un autre au péage de l'autoroute. Brigadier Guimard, contactez tout de suite le centre opérationnel et faites placer les barrages que je viens d'indiquer. Aucun risque ne doit être pris, arrestation en douceur au cas où.

— Tout de suite mon adjudant-chef.

— Parlez-moi de votre enfant madame Tardy, en avez-vous une photo récente ?

— En voici une, répondit madame Tardy en ouvrant un porte-cartes de ses mains tremblantes, elle date d'un mois.

— Comment est-il habillé.

— Il a son petit ensemble bleu, bras et jambes nues.

— Et il est chaussé de sandales en cuir naturel, ajouta Valentin, je les ai remarquées, il en a une qui s'est déchaussée quand la femme le tirait par le bras.

— D'accord, je contacte tout de suite le procureur de la République, nous avons assez d'éléments pour déclencher immédiatement une alerte enlèvement.

— Pourquoi a-t-elle enlevé mon petit garçon, pourquoi ?

— Plusieurs hypothèses sont possibles madame : enlèvement contre rançon, femme désirant un enfant à tout prix...

— Vous pensez qu'on va le retrouver ?

— Nous allons tout faire pour ça. Avez-vous prévenu votre mari ?

— Pas encore, je n'ose pas, c'est notre seul enfant...

— Préférez-vous que je le fasse ?

— Non, je vais l'appeler.

— N'attendez pas. S'il s'agit d'une demande de rançon, il ne comprendrait pas. Valentin, quelle voiture l'Audi a-t-elle accrochée en démarrant ?

— Une Citroën C3 grise, j'ai demandé au propriétaire d'attendre dans sa voiture parce que vous alliez venir. Elle est dans la travée numérotée D4.

— Bien, brigadier Dufournet, allez faire les constatations et un prélèvement de peinture au niveau du choc. Dites au propriétaire de passer à la gendarmerie du village pour avoir une attestation pour son assurance. Madame, madame, calmez-vous !

— C'est mon mari, il est complètement affolé.

— Passez-le moi. Monsieur Tardy, ici l'adjudant-chef Lemoine, calmez-vous, nous avons la situation en main. Grâce à un jeune qui a pu nous fournir un précieux témoignage, nous possédons tous les éléments pour mener à bien cette enquête. Je passerai vous voir dans la journée, gardez espoir, il n'y a plus qu'à attendre maintenant. Toutes les alertes « enlèvement » déclenchées jusqu'à ce jour ont abouti à un heureux dénouement. A tout à l'heure monsieur Tardy.

Madame, vous sentez-vous en état de conduire pour rentrer chez-vous ?

Madame Tardy secoua la tête.

— Je comprends, vous allez laisser votre véhicule ici, je vais vous faire reconduire et toi aussi Valentin. Guimard, prenez la Mégane et accompagnez ces deux personnes.

Dans la Mégane de la gendarmerie, juste avant l'arrivée au village, la radio se mit à diffuser l'annonce :

Le 10 juin 2017, aux alentours de onze heures quinze minutes, un petit garçon blond aux yeux bleus prénommé Matéo, âgé de quatre ans, vêtu d'un ensemble bleu clair, a été enlevé par une femme de type indo-européen, âge apparent trente-trente-cinq ans, environ un mètre soixante-cinq, corpulence assez forte, cheveux très noirs mi-longs. Elle serait vêtue d'une jupe longue très colorée à dominante rouge et d'un gilet bleu marine. Elle possède une Audi blanche à bord de laquelle elle s'est enfuie. La voiture est équipée d'une boule d'attelage. La fin du numéro minéralogique est 858 EN avec le numéro départemental 69.

Si vous localisez l'enfant, la suspecte ou le véhicule, n'intervenez pas vous-même, appelez immédiatement le 0805 200 200 ou envoyez un courriel à alerte.enlevement@interieur.gouv.fr

— Vous avez entendu madame, dit le brigadier Guimard, l'alerte est déjà donnée. Toutes les radios et les chaînes de télévision vont diffuser ce message et le répéter plusieurs fois dans la journée. Les télévisions afficheront en même temps la photo de votre enfant. Gardez espoir, nous allons le retrouver. Je te dépose où Valentin ?

— Laissez-moi au niveau du collègue, je me débrouillerai.

— Valentin, veux-tu venir un instant chez nous pour tout expliquer à mon mari. C'est toi qui a tout fait et tu sauras mieux lui expliquer que moi.

— Si vous le souhaitez, madame Tardy. Il faut juste que je prévienne à nouveau mes grands-parents.

Le Principal, les yeux creusés, visage ravagé par l'inquiétude, marchait de long en large dans le salon de l'appartement de fonction du collègue. Après avoir remercié Valentin de son récit et de son action, il s'en prit à sa femme.

— Mais pourquoi lui as-tu lâché la main !

— Nous étions au niveau du rayon des jouets, il ne voulait pas rester assis dans le caddy, je consultais ma liste de course. Je ne me suis pas inquiétée

tout de suite, je pensais qu'il avait fait le tour du rayon pour regarder. Si j'avais su...

— Tu es complètement irresponsable ma pauvre Juliette !

— Monsieur le Principal, voulez-vous mettre votre téléviseur en marche s'il vous plaît ? intervint Valentin pour stopper la dispute qui s'annonçait.

— Ce n'est vraiment pas le moment de regarder la télévision !

— C'est juste pour voir l'annonce enlèvement.

Lorsque l'image apparut, presque aussitôt un bandeau rouge défila en bas de l'écran, reprenant la teneur du message radiophonique. Le reportage en cours s'arrêta pour présenter la photo de l'enfant. Valentin zappa, les autres chaînes présentaient les mêmes avertissements.

— L'adjudant-chef a fait vite, moins de deux heures... dit-il pour lui-même, pourvu qu'on le retrouve rapidement. J'aurais dû intervenir immédiatement et bousculer cette femme, mais je ne savais pas...

— Tu ne pouvais rien faire de mieux Valentin, affirma monsieur Tardy qui avait entendu les regrets de son élève.

— Je vais vous laisser maintenant, il faut que je rentre chez moi, tenez-moi au courant s'il vous plaît.

Le coup de téléphone libérateur arriva en fin d'après-midi sur le smartphone de Valentin qui appuya immédiatement sur l'icône verte de son écran.

— Ça y est Valentin, ça y est, ils l'ont retrouvé, cria de joie la mère de Matéo.

— Formidable ! Ouf, quel soulagement ! Où a-t-il été retrouvé ?

— Dans un parc à Lyon.

— Où est-il maintenant ?

— La police de Lyon l'a emmené dans un hôpital pour des examens mais elle s'est montrée rassurante, il va bien. Il va nous être rendu dès ce soir. C'est grâce à toi ! Oh que je suis heureuse !

— Qui est-ce qui l'a repéré ?

— Un jogger dans le parc, il écoutait la radio avec ses écouteurs, il a entendu l'alerte au moment même où il croisait Matéo qui pleurait en criant « maman ». Il a immédiatement appelé le numéro indiqué. J'ai hâte de le serrer dans mes bras.

— Comme je vous comprends madame Tardy.

— Valentin, mon mari veut te voir. Pourras-tu passer à l'appartement demain ?

— Demain vers onze heures si cela vous convient.

— Parfait. Merci, merci Valentin.

Quand Valentin se présenta devant la porte de l'appartement de fonction du Principal, celle-ci s'ouvrit avant qu'il eût à sonner, signe qu'il était attendu. Madame Tardy l'embrassa avec effusion tandis que son mari lui serrait la main d'un air un peu gêné.

— Où est Matéo ? s'enquit Valentin.

— Dans sa chambre, il dort profondément mais tu peux le voir.

— Avec plaisir madame.

— Ne le réveillons pas, il est si fatigué.

— Il est beau votre petit garçon.

— Tu es gentil Valentin, reprit la mère émue.

— Avez-vous les détails de la recherche par la gendarmerie ?

Monsieur Tardy, en homme habitué à diriger, prit la parole.

— À la suite de l'alerte enlèvement, grâce aux renseignements que tu as fournis, la voiture a été vue à plusieurs reprises en particulier à Villeurbanne et finalement signalée dans un parking souterrain de Lyon. La femme se sachant repérable a préféré relâcher notre petit garçon dans un endroit sans danger du parc de la Tête d'Or, cela mérite d'être signalé et jouera probablement comme circonstance atténuante.

— Va-t-on l'attraper ?

— La police lyonnaise tient l'Audi sous vidéosurveillance, si quelqu'un vient la récupérer, il sera immédiatement appréhendé. Pour un enlèvement d'enfant les peines sont lourdes.

— Est-ce qu'on sait pourquoi Matéo a été enlevé ?

— Non, pas encore. Nous ne sommes pas assez riches pour qu'on puisse exiger une rançon, nous penchons plutôt pour une femme en mal d'enfant.

— Bon, tout va bien maintenant, je vais vous laisser...

— Attends un peu mon garçon, tu sais que je te découvre ? Pour être franc avec toi, je n'avais pas du tout apprécié la leçon que tu nous avais donnée à monsieur Jobard et à moi-même lors de l'affaire du squelette pendu à la fenêtre. Je reconnais cependant que tu avais su y mettre les formes. C'est vrai qu'une menace de punition collective touche beaucoup plus d'innocents

que de coupables. De ma part, ce n'était pas une bonne solution et je dois aussi reconnaître que c'est toi qui avais raison. À propos, monsieur Jobard va à nouveau être absent et ce jusqu'à la fin de l'année. Il sera remplacé par mademoiselle Carine Fontaine que tu connais déjà.

— Oui, j'aime bien cette professeure.

— Pour en revenir à notre affaire, je dois dire que tu m'as épaté : avoir le réflexe de prendre en photo la ravisseuse et d'appeler immédiatement la gendarmerie, peu de gens auraient été capables d'avoir cette réaction. L'adjudant-chef Lemoine t'attribue tout le mérite de la résolution de cette affaire. Pour l'incroyable service que tu nous a rendu, que désires-tu ?

— Mais rien du tout monsieur le principal.

— Si si, nous insistons ma femme et moi.

Valentin resta un instant muet, réfléchissant intensément.

— OK, je désire une chose, deux choses plus exactement.

— Dis-nous, si c'est possible, c'est fait.

— Je désire que mes amis de cinquième C soient dans la même quatrième que moi l'année scolaire prochaine. Je désire également qu'une de mes amies qui est en cinquième B soit transférée dans ma classe.

— La cinquième C sera intégralement promue en quatrième C, du moins tous ceux que le conseil de classe fera passer. Quant à ton amie, c'est possible dans la mesure où elle est également admise en classe supérieure. Comment se nomme-t-elle ?

— Margot Chevril, monsieur le Principal.

— C'est bien cette fille que tout le monde disait nulle et qui a fait des progrès spectaculaires tout récemment ?

Valentin hocha la tête en souriant.

— Elle-même, monsieur le Principal.

CHAPITRE 29

LA REMPLAÇANTE

Mathilde, avec la permission de mademoiselle Fontaine professeure remplaçante de STV, s'installa derrière le bureau professoral et commença son compte-rendu.

— Le conseil de classe a eu lieu hier de dix-huit à dix-neuf heures dans la salle de documentation.

Les professeurs étaient tous là à l'exception de monsieur Jobard lequel est en stage. Il y avait un seul représentant des parents d'élèves, madame Marchand.

— C'est une affaire de famille ! s'exclama Tony.

— Si ma mère est seule représentante des parents d'élèves, c'est parce que les tiens n'ont pas voulu se dévouer ! riposta Mathilde...

— Toi, tu ne dis pas de mal de mes parents sinon...

— Sinon quoi ? intervint Valentin.

— ...

— Continue Mathilde, encouragea mademoiselle Fontaine.

— Chaque professeur a donné un avis général sur la classe et ils sont tombés d'accord pour dire qu'il y a une excellente tête de classe, un ensemble plutôt bon et malheureusement quelques perturbateurs.

— C'est pour moi qu'ils ont dit ça ? questionna Tony furieux.

— Je vois que tu t'es tout de suite reconnu, mais tu n'es pas le seul. Comme il n'y a que deux élèves qui n'ont pas la moyenne générale mais qu'ils en sont assez proches, le conseil n'a pas proposé de redoublement. Nous passons donc tous en quatrième sans qu'il soit besoin de faire appel.

Une ola de satisfaction parcourut la classe. Mathilde laissa passer l'agitation avant de reprendre en forçant un peu la voix :

— Le conseil de classe a néanmoins recommandé à ceux qui n'ont pas la moyenne ainsi qu'à ceux qui en sont proches de réviser pendant les vacances afin de ne pas être distancés dès la prochaine rentrée. Voilà, c'est tout.

— Merci Mathilde, tu peux retourner à ta place. Nous allons reprendre le cours de monsieur Jobard là où il en était resté. Qui peut me dire où vous en étiez du programme ?

Tony Thénard leva la main.

— Oui, Tony ?

— Moi je peux le dire.

— Alors je t'écoute.

— Je peux mais je n'en ai pas envie alors je ne le dirai pas.

— Très drôle ! Tu cherches une punition Tony ?

— On est fin juin, y a plus de colle ! jubila l'intéressé.

— Tu peux toujours aller chez le principal avec un mot à ramener signé, cela te tente ?

— Pourquoi ? J'ai rien fait.

— Alors continue à ne rien faire et surtout à ne pas parler.

Valentin leva la main.

— Oui Valentin.

— Nous avons juste fini le programme et monsieur Jobard...

— Jocrisse ! fit Clébar.

— ... voulait que nous revoyions le système respiratoire et les échanges gazeux au niveau des poumons.

— Idiot, connard ! commenta Thénardier en cachant sa bouche avec ses mains.

— Je t'ai entendu Tony, tu viens de dire « idiot et connard » à mon propos. Sache que « *passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet* », répliqua Valentin avec un sourire narquois. C'est une citation de... de...

— Georges Courteline, un romancier français de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième, intervint la professeure. Maintenant stop ! On arrête les disputes et on se met au travail.

— Quel con ! commenta Clébar à voix basse.

— Continue Clément, je savoure !

— Moi, je veux travailler, intervint Gilles. Que tous ceux qui sont contre lèvent la main !

Aucun opposant n'osa se manifester. Valentin regarda son ami d'un air complice, sa méthode avait une fois de plus fonctionné.

— Bien, qui peut me dire ce qui se passe au niveau des alvéoles du poumon lorsque vous respirez ? commença mademoiselle Fontaine.

— Le dioxygène passe à travers la paroi des alvéoles pulmonaires et il est capturé par les globules rouges des petites artères, récita Marion.

— C'est bien mais ce n'est pas tout.

— Le dioxyde de carbone fait le trajet inverse, compléta Benjamin.

— Exact. Pour fonctionner votre corps a besoin de carburant fourni par les aliments et de dioxygène qui se trouve dans l'air que vous respirez. C'est comme un moteur de voiture, il lui faut de l'essence et du dioxygène. Sans le dioxygène de l'air l'essence ne peut pas s'enflammer et un moteur ne peut pas tourner. Comme un moteur rejette des gaz d'échappement, votre corps rejette du dioxyde de carbone. C'est ce qui se passe au niveau de vos poumons, je vous fais le schéma au tableau.

Ici la veinule qui conduit le sang chargé de dioxyde de carbone arrive au contact de l'alvéole qui en quelque sorte « aspire » le gaz et en même temps le sang récupère le dioxygène du poumon et repart par l'artériole dans la circulation générale. Cet échange est vital, sans lui, vous êtes mort !

— Madame, questionna Quentin, est-ce que ce sont les seules choses qui sont échangées ?

— Tu as raison de poser la question, non, ce ne sont pas les seuls échanges qui se passent à ce niveau. Vous avez déjà entendu parler d'alcootest, de souffler dans le ballon ?

— Ouais, mon vieux s'est fait coincer à cause de ça ! s'exclama Morgane, déclenchant un rire général.

— Quand quelqu'un ingurgite une boisson alcoolisée, l'alcool passe dans le sang. Une partie est transformée par le foie et l'autre s'échappe par les poumons, ce qui fait qu'en soufflant l'air des poumons dans le ballon, on peut savoir si vous avez bu de l'alcool. L'échange s'est fait du sang vers le poumon, mais dans de nombreux cas, c'est l'inverse : du poumon vers le sang. Par exemple quand quelqu'un fume...

— Comme Clément par exemple, osa dire Bouboule.

— Toi ta gueule ou gare à tes lunettes, riposta l'intéressé.

— Du calme ! La fumée de cigarette contient des tas de produits toxiques qui passent dans le sang comme la nicotine, le monoxyde de carbone qui tue des globules rouges. Respirer certaines drogues peut également nuire gravement à votre santé.

— Oui, la gendarmerie nous en a parlé quand ils ont fait une conférence, expliqua Lucie.

— Vous avez retenu ça, c'est très bien. A l'inverse, certains produits bénéfiques peuvent passer de la même manière, comme les huiles essentielles que l'on peut respirer pour se soigner. Les poumons sont un lieu

d'échange fondamental entre votre corps et l'air extérieur. Est-ce que quelqu'un pense à un autre produit qui s'échange par les poumons ?

— L'odeur d'ail ! dit sérieusement Quentin ce qui déclencha à nouveau un grand rire dans la classe.

— Ce n'est pas idiot du tout ce que dit Quentin dans la mesure où une odeur se compose de très très fines particules qui s'échangent comme le dioxygène au niveau des poumons.

— Ah, hein ! reprit Quentin rasséréiné.

— Pensez-vous à autre chose ?

— De l'eau, proposa Valentin.

— Ha ha ha, de l'eau ! s'esclaffa Tony.

— Peux-tu expliquer à tes camarades sceptiques ?

— En hiver, quand on respire, on rejette de la vapeur, tout le monde a déjà pu le constater.

— Oui mais en été, tu peux le prouver ? tenta Romuald.

— Quand nous sommes partis en stage découverte et que le chauffeur du car a eu un malaise, à la demande de monsieur Doucet, j'ai pu voir qu'il respirait encore en mettant la glace de mon iPhone devant sa bouche. Vous pouvez essayer, la vitre se recouvre de buée.

Une dizaine de smartphones sortirent des poches pour tenter l'expérience.

— Mince, c'est vrai ! s'écria Pauline, tu as fait ça avec le chauffeur ? Tu ne nous l'as jamais dit !

— Valentin ne se vante pas de ce qu'il fait, contrairement à d'autres ici, appuya Gilles.

— Stop, c'est l'heure, vous pouvez sortir, dit la professeure éteignant du même coup la nouvelle dispute qui s'amorçait.

Au lieu de se précipiter comme les autres vers la sortie, Valentin retint ses amis simplement en disant leurs noms : Gilles, Flo, Olive, Bouboule, Quentin ! Ils laissèrent sortir les autres élèves de la classe. Quand ils furent seuls avec leur professeure, Valentin demanda :

— Comment va Asya mademoiselle ? En fait je pose la question mais je suis sûr qu'elle va bien car vous n'avez plus votre sourire triste.

— Elle va très bien, mais elle est devenue un peu peureuse.

— C'est comme mon Guzzy, appuya Pascal.

— Je ne vous ai pas assez remerciés de l'avoir sauvée.

— Ça a été une sacrée aventure ! On a délivré dix-sept chats ce jour-là, c'est ça notre récompense, commenta Gilles.

Valentin reprit :

— Mademoiselle, comme vous êtes trop gentille, Tony, Clément et quelques autres veulent faire du chahut dans vos cours. C'est la fin de l'année et ils ne craignent plus les punitions ; si vous n'arrivez plus à les supporter, dites-le-nous, nous avons des moyens de pression efficaces.

CHAPITRE 30 DERNIER COURS

Pauline allongée sur le ventre dans l'herbe prématurément sèche de la pelouse du collège, menton calé dans le berceau de ses mains, discutait avec Valentin au milieu du cercle de ses amis.

— J'aimerais savoir comment tu fais pour toujours être dans les bons partout alors qu'on ne te voit jamais travailler. Tu as dix-sept de moyenne sans rien faire alors que moi j'arrive péniblement à douze en travaillant tous les soirs. Tu ne bosses jamais tes cours ?

— Je n'ai pas besoin de le faire.

— Parce que tu as une mémoire extraordinaire ?

— Même pas.

— Alors dis-nous ton secret...

— Je suis un extra-terrestre !

— Sérieux Val.

— Sérieusement : je travaille moins parce que je travaille mieux.

— Comprends pas bien.

— C'est tout bête : j'apprends mes leçons pendant les cours.

— Et tu ne te fais jamais prendre ?

— Je veux dire que j'écoute intensément les cours en me concentrant à fond et à la sortie, je sais la leçon.

— Jamais de par cœur ?

— Si, mais rien que les choses essentielles : quelques formules par-ci, quelques définitions par-là, une date importante ou une citation intéressante quand c'est nécessaire, et voilà comment on passe pour un bon élève en travaillant moins que les autres. Avec ma méthode, je suis gagnant sur tous les plans.

— Tu as raison, tu es un extra-terrestre, personne ne fait comme ça.

— Libre aux autres de perdre leur temps libre. Marrant celle-là non ?

Bouboule qui s'était rapproché de Valentin changea le sujet de la conversation.

— Tu sais Val que Thénardier, Clébar, Romuald et leurs suiveurs ont décidé de pourrir la prof de sciences pour son dernier cours ?

— Ils veulent faire pleurer la Fontaine ! s'amusa Gilles.

— Tu as l'esprit agile Gilles ! dit en souriant Valentin.

— Ha ha ha, hyperdrôle. Mais nous n'allons pas les laisser faire tout de même !

— Que vont-ils essayer de lui faire ? enchaîna Valentin.

— Du chahut, des lancers de projectiles divers dès qu'elle aura le dos tourné, des remarques imbéciles, des grossièretés pour la faire rougir, fumer en classe, toute leur panoplie débile quoi ! énuméra Bouboule.

— Si on leur dit encore de fermer leurs gueules, on aura le mauvais rôle surtout pour le dernier cours, affirma Florian. Personne n'aura envie de travailler à ce moment-là, moi le premier.

— Ce n'est pas une raison pour laisser humilier cette gentille prof, intervint Mathilde.

— Il faut les prendre de court, imagina Olivier.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? s'étonna Quentin.

— Je veux dire que si on les attaque les premiers, ils ne penseront qu'à se défendre et oublieront le reste. Ce qui serait bien c'est que chacun de nous trouve un truc pour les embêter.

— Tu deviens un fin tacticien, Olivier, complimenta Valentin. Pour gagner une guerre, il faut tuer le chef. Le meneur, c'est toujours le Thénardier, c'est lui qu'il faut attaquer.

— Dites voir les amis, si on s'occupe ouvertement du Thénardier en classe, c'est nous qui allons devenir les perturbateurs et embêter mademoiselle Fontaine, raisonna Pascal.

— Tu as raison Bouboule, concéda Gilles, il faut qu'on la mette dans le coup. Qui est le mieux placé pour ça ? dit-il en se tournant vers Valentin.

— Vous voulez que je lui parle, que je l'avertisse que nous allons faire du chahut mais que ce n'est pas contre elle ? Je pense que ce n'est pas une bonne idée, ce serait la rendre complice d'une attaque contre l'un de ses élèves, elle ne pourrait pas accepter un tel marché.

— Alors qu'est-ce que tu proposes ? fit Gilles douché.

— D'abord que chacun de nous avance une idée, ensuite nous déciderons.

— On colle à la super-glu des punaises sur sa chaise ! jubila Bouboule.

— Ou on met directement la super-glu sur son siège ! corrigea Quentin. Lui qui se lève tout le temps, il sera obligé de se balader avec une chaise aux fesses ou d'enlever son froc !

— Ce serait en effet cocasse mais imaginez qu'ensuite ses parents portent plainte parce que son vêtement est inutilisable !

— Que quelqu'un passe en douce à quatre pattes par derrière et attache un de ses pieds à sa chaise ? proposa Pauline.

— Oui mais qui ? interrogea Eva la timide.

— Ou alors on vole son cartable et on balance ses cahiers par la fenêtre, suggéra Lucie.

— Ses cahiers, il s'en fout, je crois que tu lui rendrais plutôt service, objecta Florian. Moi je propose que j'aille au parking deux roues du collège et que je dégonfle les pneus de sa nouvelle mob. Je suis spécialiste du dégonflage, hein Val ?

— Pourtant tu n'es pas un dégonflé, s'amusa Bouboule.

— Ça le rendrait furieux à la sortie mais ça ne le calmerait pas en cours, commenta Mathilde.

— Mettre des revues cochonnes dans son sac et s'arranger pour le faire découvrir par la prof, imagina Olivier.

— Et faire circuler des papiers disant qu'il a un tout petit zizi, cela ferait rire à ses dépens, rougit Lucie.

— Rédiger plein de messages d'amour, chacun signé par une fille différente de la classe et lui faire passer, pensa tout haut Mathilde, il se poserait plein de questions et ne penserait pas à autre chose, ce gros macho. Et à la fin, on se moquerait tous de lui !

— Quel est ton avis Valentin ?

— Toutes vos propositions sont marrantes et seraient sûrement efficaces. J'y vois quand même un inconvénient majeur : elles créeraient du désordre ou du chahut. Les autres profs savent se défendre mais c'est ce que nous voulons éviter avec mademoiselle Fontaine.

— Tu as une meilleure idée ? fit Gilles déçu.

— Je crois beaucoup à la dissuasion. Je propose : un, la technique de l'encercllement : que nous ne lui laissions comme possibilité de s'asseoir qu'entre nous par exemple Florian derrière lui, moi à droite, Olivier à gauche et Quentin devant. Pour ce faire, il faut s'arranger pour qu'il entre en dernier. Éloigné de ses fidèles, il sera beaucoup moins conforté dans ses bêtises.

— S'il prend quand même une autre place, qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiéta Florian.

— Nous virons ses voisins et prenons leurs places, ajouta calmement Valentin.

— Cela fera du chahut ! observa Bouboule, logique.

— Oui, mais ce sera en début d'heure. Il y a toujours du bruit quand tout le monde s'installe.

— Et Gilles, Pascal et nous les filles, qu'est-ce qu'on fait, on compte pour du beurre ? fit Pauline déçue.

— Mais non, Pauline, vous constituerez un deuxième cercle autour de nous.

— Et si le placement que tu imagines échoue ? objecta Gilles.

— Deuxième technique, la menace. D'abord la menace légère, filmons-le pendant ses tentatives de chahut et prévenons-le que c'est un reportage pour la fête de fin d'année du collège.

— Il y a le risque qu'il soit fier de ses conneries et qu'il en rajoute ! commenta Florian.

— Alors l'artillerie lourde ! Je repique sur DVD le film de la récupération du porte-monnaie de Lucie et de mon iPhone volé et je le menace de demander à la prof de passer la vidéo en classe.

— Voilà qui devrait le calmer en effet, admit Gilles. En résumé, je suis pour la proposition de Lucie et celle de Mathilde avec en plus l'essai d'encerclement et les vidéos. Qui est contre ?

— Bien joué Gilles, répondit Valentin en constatant qu'aucune main ne s'était levée.

CHAPITRE 31

MAGIE

— Nous sommes le 15 juin, les grandes vacances seront bientôt là, annonça madame Laurence Laymarie, la professeure d'éducation musicale. Pour clôturer l'année scolaire en beauté, nous allons organiser une fête des cinquèmes à laquelle seront conviés vos parents, tous vos professeurs ainsi que monsieur le principal qui en sera l'invité d'honneur. Je demande à tous ceux qui ont un petit talent de s'investir et de proposer un numéro.

— Ça va être d'un nul ! critiqua Tony.

— Il ne tiens qu'à toi de relever le niveau, Tony. Qu'est-ce que tu sais faire que tu pourrais présenter ?

— Ben... rien !

— Il y a bien un domaine où tu es bon.

— Ben j'suis bon au tir au panier au basket et puis en mob ! J'sais faire des dérapages et des roues arrière.

— Oui, évidemment, sur scène, cela ne sera pas bien possible. Tu ne veux pas plutôt essayer de chanter ou de dire un poème ?

— Sûrement pas !

— Qui veut présenter un numéro ? Oui Mathilde ?

— Je pourrais jouer un morceau de violon.

— Parfait, tu penses à quoi ?

— Pour une fête, j'opterais pour la valse numéro deux de Dimitri Chostakovitch.

— Excellent choix, Mathilde.

— Oh, Chostakovitch, le même que celui de la « *chanson des amis* » que Quentin a chantée au feu de camp ! se souvint Bouboule.

— C'était quoi cette chanson, Quentin ? Peux-tu nous en fredonner un petit bout ?

L'intéressé toussa plusieurs fois, leva la tête vers le plafond et entonna :

« *Allons au-devant de la vie, allons au-devant du matin...* »

— Oui, j'ai déjà entendu cet air. Tu es sûr de l'auteur, Pascal ?

— C'est ce que nous a dit madame Chevallier en tout cas.

— Alors c'est probablement juste. Tu saurais la rechanter en public, Quentin ?

— Je ne sais pas, peut-être.

— Qu'avons-nous d'autre comme talents cachés dans la classe ?

— Avec Lucas, s'il est d'accord, on pourrait faire un numéro de gym symétrique, proposa Benjamin : des sauts, des roulades, des équilibres, peut-être des saltos.

— Tu serais d'accord, Lucas ?

— Pourquoi pas mais il faudrait qu'on s'entraîne !

— Vous avez deux semaines pour ça. Ensuite, qui se propose ?

— Je peux essayer de faire un numéro de jonglage avec un ballon de foot, dit Florian.

— Bien sûr que tu peux.

Valentin leva la main et attendit le feu vert de la Lorelei pour prendre la parole.

— Je vais présenter un numéro de magicien, de voyant, de devin, d'extralucide.

— Tu es sûr de pouvoir faire ça ?

— Si mon ami Gilles veut bien être mon partenaire, je pense que oui.

— Excellent !

— Mathilde devrait chanter « *la nuit* », comme au feu de camp, c'était merveilleux, suggéra Pauline.

— « La nuit de Rameau » ? Tu acceptes, Mathilde ?

— D'accord mais pas toute seule.

— Qui se propose ? demanda la professeure.

— Moi je veux bien dit Océane, mais comme Benjamin et Lucas, il faudrait qu'on répète.

— Bien entendu. Je vous aiderai. Qui veut se joindre à eux, toi Marine bien sûr. Toi Anaïs ? Et toi Émilie ? C'est parfait comme ça. Nous commencerons les répétitions dès demain après les cours si vos parents sont d'accord pour vous laisser rentrer plus tard chez vous. Donc vous préparez vos numéros, la fête se déroulera le dernier jeudi du mois de juin. Si vous rencontrez des problèmes, si vous avez des questions, n'hésitez pas à venir me voir. Pour finir, il nous faut une présentatrice ou un présentateur pour annoncer les numéros des cinquièmes C. Mathilde, non ?

— Non madame, j'ai déjà mon rôle de représentant des élèves, alors vous comprenez...

— Qui alors, Olivier ? Tu as une belle voix grave qui passe bien.

— Madame, je ne peux pas apprendre tout sur tous les numéros...

— Mais non, Olivier, tu auras un papier listant ce que tu devras dire. Tu le liras plusieurs fois avant la représentation, sans l'apprendre par cœur, juste pour ne pas avoir les yeux tout le temps dessus quand tu devras annoncer les numéros.

— Le spectacle aura lieu dans quelle salle et y aura-t-il une sonorisation ? s'enquit Valentin.

— Dans la salle de documentation, j'y installerai la sono de notre salle de musique.

— Sera-t-il possible de disposer de deux micros dont un amovible ?

— Je pense que oui. Nous passerons de la musique enregistrée entre chaque numéro. Qui voudra s'en occuper ? Toi, Marion ? Très bien. Vous n'avez plus qu'à travailler vos rôles. Répétition générale le dernier lundi.

— Tu es sûr de pouvoir faire un numéro de magicien ? Tu es doué pour beaucoup de choses mais tu n'es pas magicien ! dit Gilles à son ami Valentin.

— Est-ce que tu crois à la magie ?

— Ben oui ! À la télé j'ai vu des trucs extraordinaires, inexplicables !

— Si je t'envoie un SMS, est-ce que c'est de la magie ?

— Ben non ! Tout le monde peut le faire.

— Si je t'envoie une photo par courriel, est-ce de la magie ?

— Pas plus, je suis capable de le faire !

— Alors Gilles, imagine, nous sommes il y a, disons cent ans, tu arrives avec ton smartphone et tu expédies une photo vers un autre smartphone. Que penseraient les témoins de ce phénomène ?

— Ils penseraient à de la magie.

— C'est certain, tu passerais pour un sorcier. Et quelques siècles auparavant, tu serais brûlé en place publique. La magie, c'est le mot que les esprits faibles emploient pour décrire ce qu'ils ne comprennent pas.

— Qu'est-ce que tu vas encore inventer ?

— Imagine : je suis sur la scène et j'ai les yeux bandés ; toi tu es dans la salle, tu choisis une personne, Bouboule par exemple, et tu me dis : « grand devin, la personne que j'ai devant moi est-elle une fille ou un garçon » ? Bien sûr je ne sais pas répondre, sinon au hasard. Mais si tu me dis par exemple « Grand devin, concentrez-vous », j'en déduirais que c'est un garçon. Pour une fille il aurait fallu que tu dises « Grand devin, restez

concentré ». En fait c'est toi qui me donnes la bonne réponse dans ta question.

— Pas bête !

— C'est une histoire de conventions. Plus fort encore, imagine que tu sois toujours à côté de Bouboule et que tu me demandes ensuite : « Pouvez-vous annoncer son nom ». Si je te réponds sans me tromper : il s'agit de Pascal Boulot, tu penseras que je suis devin.

— Ben oui, un petit peu quand même.

— Et pourtant il n'y aurait rien de sorcier là-dedans car c'est toi qui m'aurais encore donné la solution en posant ta question.

— Là je ne comprends pas.

— « Pouvez-vous » commence par quelle lettre ?

— Un P bien sûr !

— Et « annoncer » ?

— Par un A...

— Et « son » ?

— S, évidemment !

— Donc P.A.S, le début de PAScal. Par ta question « Pouvez-vous annoncer son nom », tu m'as donné la réponse sur laquelle je pourrais broder en disant, « je vois... je vois qu'il a les cheveux châtons, qu'il porte des lunettes, qu'il possède un smartphone d'occasion, qu'il a un VTT de marque trucmachin, que je devine que c'est un bon copain etc. et je finis par dire : il s'agit de... Pascal Boulot ! » Imagine l'étonnement des spectateurs.

— C'est sûr ! Mais il faudrait que j'improvise une phrase pour chacun des spectateurs, c'est démentiel comme travail de mémoire.

— Mais non ! Nous conviendrons à l'avance de quatre ou cinq copains ou copines, donc quatre ou cinq phrases à mettre au point, ce n'est pas un effort extraordinaire.

— Tu as d'autres idées comme ça ?

— Plein ! Mais nous allons devoir faire effectivement un effort l'un et l'autre, des mots et des phrases à savoir par cœur. Tu as de la mémoire, je crois...

— Oui un peu. Dis donc Val, j'ai une idée : il faut nous trouver des noms de scène un peu exotiques pour faire plus devin, imagina Gilles.

— Pas bête, tu as une suggestion ?

— Si on prenait nos noms à l'envers ?

— Voyons : Gilles donnerait Sellig et Valentin Nitnelav. C'est imprononçable !

— Prenons Sellig et Nitlav, ça fera mystérieux, d'accord ?

— OK. Tiens, j'ai une autre idée. Tu me feras deviner des noms de professeurs avec simplement l'initiale de la matière, par exemple Grand devin, pouvez-vous me dire etc. le G de Grand pour Gymnastique.

— Mais là, quelque chose ne va pas, comment sauras-tu s'il s'agit du premier ou du second mot, grand ou devin, Gym ou D, dessin ?

— Tu as raison, il faut prévoir un mot d'introduction, le mot clé sera celui qui est juste après... pensa Valentin.

— J'ai trouvé ! J'utiliserai ton nom de scène, par exemple « Nitlav grand devin, pouvez-vous me dire qui est cette personne ? » Le mot qui suit Nitlav est le mot Grand. Donc le mot clé est « Grand » qui donne la lettre G. G comme Gym. Et voilà le travail ! Tu n'auras plus qu'à broder sur ce que tu sais de monsieur Doucet avant de dire son nom : il aime les fleurs, il aime la montagne, il a récemment sauvé une vie, il a les cheveux gris, il est habile de son corps, il est... il est... il est prof de gym, il s'agit de monsieur Philippe Doucet ! Et là la salle croule sous les applaudissements.

— Je pourrais aussi deviner une carte prise au hasard dans un jeu de trente-deux par une main innocente de l'assemblée.

— Plus difficile cette fois, non ?

— Question de méthode. Imagine encore : seuls toi et le tireur avez vu la carte choisie. Tu dis « cette carte je la mets dans une grande enveloppe que je confie à... Charlotte. Devinez quelle est cette carte, grand devin », je réponds après avoir fait tout un tas de gris-gris, il s'agit de la « dame de cœur » ! Tu demandes alors à Charlotte d'ouvrir l'enveloppe et là, miracle, c'est la dame de cœur.

— Comment est-ce possible ?

— Toujours pareil, c'est toi qui donnes la solution avec trois mots clés : grande enveloppe pour les cartes les plus fortes : valet dame roi as, tu confies l'enveloppe à Charlotte avec un C comme cœur et comme tu dis « Devinez », je comprends que c'est une dame.

— Tu aurais pu comprendre Dix de cœur...

— Non car pour les sept huit neuf et dix, tu m'aurais dit « je mets la carte dans une petite enveloppe ». Je te résume le tout :

Si tu dis grande enveloppe : je sais qu'il s'agit d'une carte forte.

Tu dis ensuite : je confie l'enveloppe à Pascal, comme il a des lunettes, cela veut dire veut dire carreau, si c'est à Pauline cela veut dire pique, à Charlotte pour le cœur, à Tony si c'est trèfle et tu enchaînes en disant le dernier mot clé comme Voilà, Devinez, Réfléchissez ou A vous, ces mots correspondant à Valet, Dame, Roi ou As.

Pour les petites cartes les mots clés des couleurs sont les mêmes bien sûr et tu ajoutes par exemple Savez-vous, Hâtez-vous, Nous attendons, Dites-nous pour Sept, Huit, Neuf, Dix.

— Ça va être dur pour moi de mémoriser tous ces mots clés.

— Mais non ! Nous allons en mémoriser quelques-uns chaque jour, nous ferons des répétitions partielles et à la fin tu verras, tout va bien fonctionner.

— Il va falloir aussi travailler un jeu de scène et prévoir des costumes.

— Bien sûr, et peut-être aussi penser à d'autres tours de magie. Revoyons-nous demain.

CHAPITRE 32

REPRÉSENTATION

« Après le charme et la virtuosité de Mathilde au violon, voici un extraordinaire numéro de magie et de transmission de pensée, annonça Olivier. Applaudissez le mage Nitlav et son medium monsieur Sellig. Messieurs, la scène est à vous. »

Gilles-Sellig apparût côté cour, seul sur scène vêtu d'une longue chasuble jaune serrée à la taille par une cordelette. Il mit les mains sur les hanches en prenant un air excédé puis fit de grands signes de bras pour inviter quelqu'un à entrer, sans succès. Il mit alors un index sur son front comme pour dire « j'ai une idée », ressortit dans la coulisse et reparut, tirant une corde rapiécée. Valentin-Nitlav, en chasuble rouge semblablement serrée à la taille, apparût traîné par la corde fixée à sa ceinture. La corde était faite de quatre morceaux aboutés par trois nœuds. Nitlav fit de grands gestes pour stopper son acolyte, avança jusqu'à lui, lui fit signe de bien regarder. Il mit ses mains en conque autour de la corde et recula, les nœuds disparurent l'un après l'autre au passage de ses mains.

Les premiers applaudissements crépitèrent.

Tenant le bout de la corde dans la main droite, Gilles fit signe à Valentin d'avancer vers le micro fixe. Non, fit Valentin de la tête. Gilles tira sur la corde. Valentin arquebouté résista. Gilles donna une secousse, Valentin fit deux pas en avant puis résista à nouveau en tournant le dos à son acolyte comme s'il voulait sortir de scène. Gilles donna une nouvelle secousse. La corde se détacha miraculeusement de Valentin. Celui disparut dans la coulisse et Gilles partit en roulade arrière.

L'assemblée se mit à rire. Gilles se releva, récupéra le micro portatif d'Olivier, se dirigea côté jardin et s'adressa à la salle.

— Honorables spectateurs, il faut excuser le mage Nitlav, c'est un grand timide qui a besoin de beaucoup d'encouragements pour oser se présenter devant vous.

La salle applaudit vigoureusement suivant l'injonction de Gilles. Valentin entra à petits pas timides.

— Maître Nitlav, venez vous asseoir sur cette chaise. Je vous installe votre propre micro, voilà. Maître Nitlav est le plus grand devin de notre époque, mesdames et messieurs, il est capable de fouiller dans vos pensées, de

débusquer vos petits secrets, de deviner ce qu'il ne peut pas voir. Maître Nitlav, acceptez-vous que l'on vous bande les yeux avec ce foulard.

— J'accepte !

— Quelqu'un dans l'assistance veut bien venir nouer le foulard pour être sûr que maître Nitlav ne puisse pas voir ? Mademoiselle ? Quel est votre nom ?

— Émilie.

— Émilie, c'est très joli comme prénom. Voulez-vous Émilie mettre d'abord ce foulard devant vos propres yeux pour attester de sa parfaite opacité. Pouvez-vous à travers ?

— Non, dit Émilie.

— Bien. Attachez solidement le bandeau devant les yeux de maître Nitlav et assurez-vous qu'il est bien placé. Merci mademoiselle Émilie. Nous allons commencer par un numéro de divination par transmission de pensée. Maître Nitlav, êtes-vous prêt ?

— Je suis prêt monsieur Sellig.

— Bien, voici un jeu de trente-deux cartes, dit-il en le sortant de sa poche, regardez, il est parfaitement normal, avec toutes les figures. Je descends dans la salle... Une main innocente va tirer une carte, vous mademoiselle ? Comment vous appelez-vous ?

— Morgane.

— Morgane ? Personne n'est parfait. Merci d'avoir tiré, retenez bien quelle carte vous venez de prendre mademoiselle Morgane et glissez-la dans cette petite enveloppe. Voilà. Je ferme l'enveloppe que je confie à... vous monsieur, comment vous prénommez-vous ?

— Ben Tony, tu le sais bien !

— Tony Tulesaisbien a maintenant la petite enveloppe entre les mains, Maître Nitlav, devinez quelle est la carte contenue dans cette enveloppe. Vous m'avez entendu maître ? Concentrez-vous et dites-nous quelle est cette carte.

— J'ai du mal à capter les ondes de monsieur Tony Tulesaisbien. Attendez, je sens, je devine, je vois, je sais : cette carte est le dix de trèfle !

— Monsieur Tony, voulez-vous vérifier ? Ouvrez l'enveloppe ! Montrez à tout le monde ! Et c'est le dix de trèfle !

Des applaudissements plus nourris se firent spontanément. Bravo, cria Bouboule. Quelques professeurs opinèrent de la tête.

— Je m'approche maintenant de la rangée des professeurs. Maître Nitlav, grand devin, dites-moi qui est ce professeur ?

— Monsieur Sellig, pour que vous puissiez me transmettre votre pensée, j'ai besoin que vous mettiez votre main sur l'épaule de la personne et que vous vous concentriez sur son nom. Merci, je sens les ondes... Ça y est, je vois... C'est un homme, il a les cheveux un peu gris, il aime les fleurs et la montagne, il est sportif, il est professeur d'éducation physique, c'est monsieur Doucet !

— Bravo maître Nitlav, monsieur Doucet est en train de vous applaudir. Je me déplace et je vous demande simplement la spécialité de ce professeur. Allons, maître Nitlav, devinez vite !

— Madame Augan est professeure de dessin.

— Bravo encore, et maintenant maître Nitlav, maintenant ?

— Monsieur Derrien, professeur de mathématiques.

— Je me déplace encore, maître Nitlav, pouvez-vous nous dire la spécialité de ce professeur ?

— Non !

— Allons maître, concentrez-vous, pouvez-vous le dire ?

— Non !

— Pourquoi ne pouvez-vous pas le dire ?

— Parce que monsieur n'est pas professeur ! C'est monsieur Tardy, notre principal.

Élèves et professeurs applaudirent à tout rompre la performance des deux mages. Gilles se déplaça dans les rangs des élèves.

— Plus difficile encore, concentrez-vous bien. Je suis devant une personne, maître Nitlav, pouvez-vous annoncer son nom.

— C'est très difficile, monsieur Sellig, je suis fatigué !

— Allons, encore deux ou trois requêtes et vous pourrez vous reposer, avez-vous bien compris la question ?

— J'ai compris la question. Vous êtes devant un garçon, il sourit, il a des lunettes, il aime le VTT, c'est un excellent camarade, c'est Pascal Boulot !

— Formidable maître ! Dernier exercice, je me déplace, merci de me laisser passer, merci, merci... Voilà, maître Nitlav, osons cette expérience inédite dans le monde de la magie moderne et de la transmission de pensée, quelle est cette personne devant laquelle je me trouve ?

— J'ai beaucoup de mal monsieur Sellig, dit Valentin en se prenant les tempes dans les mains.

— Un dernier effort. Voulez-vous que je passe à quelqu'un d'autre ?

— Non monsieur Sellig, aidez-moi simplement en vous concentrant sur cette personne, j'ai besoin de connaître votre pensée car j'ai la sensation d'être en mer dans le brouillard, je suis dans un bateau, tout tangué autour de moi, j'ai l'impression de voir double, oui, je vois double... Ah, ça y est, le brouillard se dissipe, je vois une fille blonde aux yeux bleus, elle porte un ruban bleu clair dans les cheveux, c'est, c'est... Océane Daucy !

— Est-ce exact mademoiselle ?

— Oui, c'est moi.

— Bravo maître Nitlav, cria Gilles dans son micro en remontant sur scène, même les plus grands devins n'auraient pas pu faire la différence entre de vraies jumelles. Merci de vos applaudissements.

— Oui, ben ça marchera pas si c'est moi qui choisit la personne à deviner, cria Tony.

— Et bien essayez donc, monsieur Tony Tulesaisbien, répliqua Valentin-Nitlav.

— Bravo maître, vous avez reconnu l'intervenant, félicita Gilles.

Tony Thénard alla se placer devant Mathilde.

— Alors ? Je suis devant qui ?

— Allez maître Nitlav, montrez... aussi... totalement que possible l'étendue de vos dons à ce jeune homme incrédule.

— Je vois... Je vois une personne aux cheveux longs, elle est habillée d'une robe blanche, elle chante très bien, elle joue merveilleusement du violon, c'est une personne très dévouée, elle est chef de classe, c'est Mathilde Marchand.

A la confusion de Thénard, une ovation salua cette dernière performance de Valentin qui ôta le foulard de ses yeux. Gilles et lui s'inclinèrent trois fois avant de se retirer, les applaudissements n'avaient pas cessé.

CHAPITRE 33

BANQUET

- Za, voici la liste de tous ceux que je veux inviter. Avec moi, nous serons donc douze. C'est trop pour vous ?
- Penses-tu, quelques gâteaux à faire cuire. Clafoutis et tartes aux fraises, ça te convient ?
- Il faudrait que je sois difficile !
- Prévois d'acheter cinq ou six bouteilles de limonade ou de soda, ce que tu veux. Je te laisse aussi organiser la table. Celle du jardin ne suffira pas, tu vas devoir sortir les tréteaux et le plateau en bois ainsi que les deux bancs. Le temps sera un peu orageux, prévois aussi de te replier dans le garage au cas où.
- OK, pas de problème Za, j'organise.
- Tu as de nouveaux amis, je vois.
- Il y a Amandine Fontaine, Quentin Ouvrard et Margot Chevril.
- Il en est où le père de Margot ?
- Il a acheté sa tondeuse à gazon professionnelle et quelques outils indispensables. Il a également déclaré la création de son entreprise à la chambre des métiers. Ce sont des tracasseries et de la paperasse m'a-t-il dit mais il va y arriver tellement il est motivé. Il veut vraiment s'en sortir pour sa fille.
- C'est grâce à toi tout ça.
- Et à mes amis mais il s'agit surtout d'un enchaînement de circonstances. L'autre jour j'ai entendu à la radio un homme qui disait « là où il y a une volonté, il y a un chemin ».
- C'est souvent vrai.
- Dans le cas du père de Margot il y a eu une volonté et beaucoup de bonnes volontés. Je vais bientôt mettre fin à la souscription sur internet et remercier tous les donateurs. Il faudra aussi que j'organise sa publicité, je verrai cela plus tard, pour l'instant je vais acheter les boissons pour le goûter des copains.
- Prends mon porte-monnaie sur le buffet de la cuisine.
- OK, à tout à l'heure Za.

— Bienvenue à vous tous mes amis. Demain nous serons en vacances et nous allons forcément nous perdre de vue. C'est un peu triste alors j'ai voulu vous remercier tous en organisant ce petit goûter.

— Nous remercier de quoi ? interrogea Olivier.

— D'être mes amis. Quand je suis arrivé dans ce village, vers le milieu du mois d'octobre dernier, je ne connaissais personne, je ne connaissais pas la France bien que j'y sois né et que j'y ai vécu mes cinq premières années.

— T'es né où ? demanda Florian.

— Ici. Je suis savoyard comme vous. Mon père a épousé ma mère, heu oui, d'accord, j'enfonce une porte ouverte, mais ma mère est Australienne ; quand elle a hérité de la ferme de ses parents, nous sommes allés vivre la-bas, vers Melbourne, à près de vingt mille kilomètres, un pays où l'on parle l'anglais. Mes parents m'ont appris en même temps les deux langues. A la ferme nous parlions indifféremment l'anglais ou le français.

— Et tu ne mélangeais pas tout ? s'étonna Mathilde.

— Absolument pas, même à six ou sept ans, c'est bizarre mais quand on s'exprime, on ne confond jamais les deux langues, on te parle en anglais, tu réponds en anglais, on discute en français, tu participes en français. Donc, quand je suis arrivé, j'étais un peu stressé forcément, surtout que mon premier contact élève a été le Thénardier qui m'a fait mauvaise plaisanterie, vous vous rappelez Radissel ? Heureusement, j'ai tout de suite été adopté par Gilles ici présent. Merci Gilles, c'est grâce à toi que je me suis vite adapté.

— Et que tu es devenu le meilleur ! appuya Bouboule.

— Oui, compléta Florian, je me demande comment tu fais pour toujours trouver une solution à tous les problèmes.

— Et toi, comment tu fais pour être aussi fort en gym et au foot ?

— Ben j'suis comme ça et je m'entraîne, j'aime pas perdre !

— Tu as tout trouvé. C'est valable dans tous les domaines, Flo. Quand il y a un problème, moi non plus je n'aime pas perdre alors je cherche des solutions.

— Dis donc Val, c'est pour les faire admirer que tu as mis des gâteaux sur la table ? fit malicieusement Bouboule en lançant un clin d'œil.

— Allez-y, servez-vous, mangez, buvez, je ne vais pas vous tenir la main !

— Attends, d'abord est-ce que tu vas nous dire comment vous avez fait Gilles et toi pour votre numéro de magie ? demanda Pauline, j'ai trouvé ça

extraordinaire, j'ai beau chercher, je ne comprends toujours pas.

— Oui, dis-nous, pressèrent les amis.

— On refait un numéro ? proposa Gilles.

— Si tu veux, je vais chercher de quoi me bander les yeux.

— Tu nous diras, toi ? Parce que je suis comme Pauline, avoua Lucie.

— Ben non, peut-être qu'on resservira le même plat l'an prochain mais je vous donne un indice : écoutez bien les paroles que je vais prononcer. Val va mettre son bandeau et en plus, il va nous tourner le dos, hein Val ? Êtes-vous prêt maître Nitlav ?

— Je suis prêt monsieur Sellig.

Gilles se leva, alla se placer derrière Amandine et mit la main sur l'épaule de la fille.

— Maître Nitlav, À Mon Avis vous allez reconnaître la personne qui est devant moi.

— Vous êtes derrière une fille aux longs cheveux roux, elle est depuis peu dans notre groupe, elle a récemment compris beaucoup de choses sur nous, il s'agit d'Amandine Fontaine.

— C'est incroyable, hein ? dit Lucie à Amandine.

— Stupéfiant ! Et dire que Tony pense que Valentin un con !

— Oh, celui-là, ne m'en parle pas !

— Je me déplace, poursuivit Gilles, voilà... Maître Nitlav, Maintenant Avez-vous Reconnu cette personne ?

— Vous êtes encore derrière une demoiselle, elle a des cheveux blonds coupés court, elle vient d'être admise en quatrième comme nous tous, elle fait partie de notre groupe bien que n'étant pas encore dans notre classe, bienvenue Margot Chevril.

Margot, les larmes aux yeux se leva et se dirigea vers Valentin qui ôtait son bandeau.

— Tu me permets Valentin ? demanda-t-elle d'une voix étranglée ; elle lui appuya deux baisers sur les joues et se serra contre lui en l'entourant de ses bras. Merci, merci pour tout ce que tu as fait pour mon père et pour moi.

Elle dénoua ses bras et les joues mouillées, se tourna vers la grande table des convives :

— Et merci à vous tous aussi, je n'oublierai jamais.

— Je n'ai toujours rien compris à votre truc, avoua Pauline pour changer l'ambiance. Bien sûr vous n'allez pas nous le dire.

— Non, mais je vais vous montrer celui de la corde à nœud qui devient lisse. Je vais chercher ma ficelle magique.

Valentin disparut un instant dans le garage et revint avec une cordelette présentant trois nœuds sur sa longueur.

— Tiens bien le bout, Pauline dit-il en lui présentant l'extrémité du cordage. Il emprisonna la corde dans ses deux mains réunies près de celles de Pauline et recula lentement. Les nœuds disparurent l'un après l'autre au contact de ses mains, laissant le cordage parfaitement lisse.

— Tu as compris ?

— Non, répondit Pauline d'un mouvement de tête.

— Alors regarde. Valentin ouvrit ses deux mains et présenta trois petits bouts de la même cordelette, voici les nœuds !

— J'ai compris, s'écria Mathilde, ce sont des nœuds factices !

— Des nœuds quoi ? s'étonna Florian.

— Des faux nœuds. En réalité, la corde n'est pas coupée du tout, les nœuds sont rajoutés dessus, j'ai bon ?

— C'est tout à fait cela, Mathilde, tu viens de comprendre le principe de la magie.

— Là, d'accord mais pour la divination, je n'ai pas encore saisi le truc.

— Ça t'occupera pendant les grandes vacances, répliqua Gilles. Et la corde qui se détache de la ceinture de Valentin alors qu'il était solidement attaché, vous avez compris ?

— Quand tu t'es cassé la figure sur scène ? demanda Bouboule en rigolant rétrospectivement.

— Oui, c'est ça. Je vais vous refaire le truc. Tu as une corde un peu plus longue et plus solide, Val ? Et il me faut aussi un escabeau.

— Mon grand-père possède un bout de corde d'attache pour cordée en montagne, je vais te la chercher.

Gilles se dirigea vers un pommier du jardin, déplia l'escabeau à cinq marches et noua la corde en son milieu sur une branche horizontale. Il enleva la petite échelle et s'adressa à l'assemblée.

— Regardez, dit-il en saisissant un des deux brins de corde, je grimpe jusqu'à toucher la branche. Qui veut essayer ?

— Moi dit Florian, le grimper c'est aussi ma spécialité.

— Tu n'as pas peur de tomber ? insinua Gilles.

— Tu plaisantes !

— Bon, vas-y alors, répliqua Gilles en tendant un brin à son copain.

Florian sauta et attrapa la corde le plus haut qu'il put. Patatras, la corde se dénoua et Florian se retrouva assis sur le gazon, déclenchant l'hilarité de l'assemblée.

— Tu m'as piégé, hein ? dit Florian beau joueur.

— Oui, un peu. C'est avec ce même nœud que j'avais attaché Valentin-Nitlav quand je l'ai traîné sur scène. C'est le nœud de l'évadé : tu tires sur un brin, le nœud se serre, tu tires sur l'autre, la corde se détache sans avoir à la dénouer et tu peux la récupérer. Regardez, je vais refaire le nœud sans cacher ce que je fais cette fois.

Gilles, remonta sur l'escabeau et habilement réalisa les trois ganses imbriquées.

— Voilà, le brin solide c'est celui-ci, je tire dessus et il résiste ; l'autre, c'est le piège au Florian, une petite traction et tout vient, comme ça. Tu ne t'es pas fait mal Flo ?

— Non, ça va, je suis déjà tombé plus brutalement. Je ne sais pas pourquoi voir quelqu'un tomber sur le cul ça fait toujours rigoler, heu... moi le premier d'ailleurs. Bon, je ne suis pas que nul, Val, prête-moi ton ballon de volley, je vais vous refaire ma démonstration de jonglage : mon record c'est cent dix-huit touches. Merci, c'est parti, un, deux, trois, quatre...

— Moi, je coupe un clafoutis, dit Pauline, hum, il est aux griottes, mes cerises préférées, douze parts, pas facile mais je vais essayer d'être équitable. Euh attention les gourmands, il y a des noyaux, c'est d'ailleurs ce qui donne bon goût au gâteau. Hum, comme c'est moi qui l'ai coupé, j'ai droit aux miettes !

— ... cinquante-deux, cinquante-trois, cinquante-quatre... Donne-moi ma part Pauline, cinquante-cinq, je ne peux pas arrêter, cinquante-six, je suis trop, cinquante-sept, bien parti,...

— Quel est ton meilleur souvenir de cette année scolaire, Valentin ? demanda Mathilde.

— Bonne question, donc réponse très difficile. J'ai de très bons souvenirs avec chacun d'entre vous.

— Mais si devais n'en sélectionner qu'un seul ? Ce qui t'a le plus marqué ?

— Si je réponds trop franchement je vais faire des jaloux.

— Mais non Val, on te connaît bien maintenant, on te promet de ne pas t'en tenir rigueur, amadoua Olivier.

— Vous d'abord, répondit Valentin en retournant le piège. Toi Mathilde, ton meilleur souvenir ?

— C'est quand tu as sauvé Théo mon petit frère du sale type qui le rackettait.

— Gilles ?

— Le jour où nous avons sauvé mon chien Zoreille et aussi quand nous avons fait arrêter les trafiquants de diamants, ce qui en plus nous a rapporté une belle prime.

— cent dix, cent onze, cent douze... Moi c'est quand, cent treize, Valentin, cent quatorze, a sauvé, cent quinze, la vie, cent seize, à ma sœur, cent dix-sept, Chloé... FLÛTE ! Raté, à deux touches près, je n'y crois pas ! Jamais je n'oublierai Valentin.

— Bah, consola Bouboule, oublie-le ton record raté, tu as toute ta vie pour le battre. Celui-là, aucun d'entre-nous ne te le piquera.

— Mais non, je te parle de ma sœur évidemment !

— Je te taquine, Flo.

— OK, et toi Bouboule, ton meilleur souvenir ?

— Quand vous avez sauvé mon chat et quand vous avez libéré le parking de mon père de la voiture tampon. Toi Eva ?

— Quand vous m'avez débarrassé de la grosse Morgane. Elle n'a plus jamais osé m'embêter.

— Il ne manquerait plus que ça, s'insurgea Bouboule. Et toi Lucie, ton meilleur souvenir ?

— Quand vous avez forcé Thénardier à me rendre mon porte-monnaie et quand Gilles s'est occupé de moi le jour où je me suis cassé le pied.

— Moi, dit Amandine, c'est le fait que Valentin ait sauvé ma sœur de ce Hugo. Et toi Olivier ?

— La délicatesse avec laquelle Valentin m'a recadré quand j'en ai eu besoin.

— Je ne comprends pas, avoua Florian.

— Lui si ! répondit Olivier en désignant Valentin du menton.

— Et toi Quentin ?

— Mon meilleur souvenir, c'est quand vous m'avez accueilli dans votre groupe.

— C'est gentil ça, dit Pauline. Personnellement ce que j'ai le plus aimé, c'est le soir d'orage lors de notre camp dans les Bauges, n'est-ce pas Valentin ? A toi, tu es obligé de le dire maintenant.

— Mon meilleur souvenir, c'est vous tous et votre amitié bien sûr mais c'est surtout Margot. Non, ne va pas pleurer Margot voyons, nous n'évoquons que des bonnes choses. Réussir à redonner confiance à ton père, lui trouver du travail, t'aider à passer en quatrième et le plus important de tout : te rendre le sourire, c'est ça mon plus grand moment.

— Et le mien de meilleur souvenir, c'est d'avoir retrouvé le sourire grâce à vous tous, dit Margot en fondant en larmes. Excusez-moi mais je suis tellement heureuse avec vous tous.

— Alors j'ai une bonne nouvelle pour toi, conclut Valentin, je pense que tu seras dans notre classe l'an prochain, le principal m'a promis d'examiner ton cas.

— Encore signé Valentin ! s'exclama Florian au milieu des applaudissements et des vivats de tous les copains.